

Des structures mytho-initiatiques chez Michel Tournier

par

Karen NICHOLSON

**Mémoire de maîtrise soumis à la
Faculté des études supérieures et de la recherche
en vue de l'obtention du diplôme de
Maîtrise ès Lettres**

**Département de langue et littérature françaises
Université McGill
Montréal, Québec**

Juin 1993

© Karen Nicholson, 1993

Avec mille remerciements à ma directrice de mémoire,
Mme Diane Desrosiers-Bonin,
pour son enthousiasme et son savoir-faire illimités,
ainsi qu'à Sylvain Pagé, pour son encouragement.

**"The only books that influence us
are those for which we are ready,
and which have gone a little farther down
our particular path
than we have yet gone ourselves."**

E.M. Forster

TABLE DES MATIERES

Résumé.....	vii
Abstract.....	vii
Introduction: Des structures mytho-initiatiques.....	8
Chapitre I: Vendredi ou les limbes du Pacifique.....	13
Le mythe de Robinson Crusoé.....	14
Espace et temps mythiques.....	16
La solitude, la rétrospection et la régression.....	19
La fraternité humaine: Unité antérieure perdue.....	19
La régression: scatologie et animalité.....	20
La souille ou «le moi refoulé dans le passé».....	22
L'Inversion <i>maligne</i> ou le retour vers la civilisation dévalorisée.....	23
La traversée à bord du galion espagnol.....	23
La reconstitution de la civilisation dans l'île.....	24
Vendredi ou l'ordre social dévalorisé.....	27
L'Île anthropomorphe: aliénation et morts symboliques.....	30
L'Inversion <i>bénigne</i> comme accès à la Cité solaire.....	36
L'Explosion de la grotte.....	36
Vendredi, initiateur cosmique.....	38
Vendredi-Vénus.....	38
Vendredi-Dionysos.....	40
La phase éolienne.....	41
Le règne solaire.....	43
Le <i>Whitebird</i> ou la précipitation de la Cité solaire.....	45
L'Arrivée de Jeudi, l'Enfant d'or.....	46
<i>Vendredi ou les limbes du Pacifique</i> : un roman pessimiste?.....	48

Chapitre II: Le Roi des Aulnes.....	50
Le double temps mythique.....	51
La solitude, la rétrospection et la régression.....	54
L'Unité antérieure perdue: la «vocation ogresse» et l'Androgyne.....	54
La photographie.....	57
La <i>phorie</i>	58
La régression: scatologie et animalité.....	61
Le viol de Martine: mort symbolique et perte d'identité.....	63
L'Inversion <i>maligne</i> ou le retour vers la civilisation dévalorisée.....	65
La traversée du Rhin.....	65
La maîtrise progressive de soi et de son environnement.....	68
La <i>napola</i>	69
L'Ogre de Kaltenborn: aliénation et identité <i>autre</i>	72
Le chaudron géant et la mort symbolique.....	74
L'Inversion <i>bénigne</i> comme accès à la Cité solaire.....	76
Arnim et le «farouche baptême».....	76
L'Inversion <i>bénigne</i> et l'Enfant Éphraïm.....	77
L' <i>Astrophore</i>	81
Chapitre III: Les Météores.....	84
Temps et espace du mythe gémellaire.....	85
La solitude, la rétrospection et la régression.....	89
L'Enfance gémellaire comme Unité antérieure perdue.....	89
La préservation de l'intégrité gémellaire et le jeu de Bep.....	92
Les avatars de la cellule gémellaire.....	95
<i>Le couple hétérosexuel</i>	95
<i>Le couple homosexuel</i>	97
<i>Les Innocents</i>	98
La régression: les amours ovales vs les amours dialectiques	
<i>Le récit gémellaire</i>	101
<i>Le récit homosexuel</i>	104

L'Enfouissement et la perte d'identité	
<i>Le récit gémellaire</i> : le triple miroir et le baptême forain.....	106
<i>Le récit homosexuel</i> : l'enfouissement ordurier.....	109
L'Inversion <i>maligne</i> ou le retour vers la civilisation dévalorisée.....	111
La traversée symbolique	
<i>Le récit gémellaire</i>	111
<i>Le récit homosexuel</i>	114
La maîtrise de soi et de son environnement	
<i>Le récit gémellaire</i> : la météorologie.....	115
<i>Le récit homosexuel</i> : Le Dandy des Gadoues.....	117
Aliénation et imposition d'une nouvelle identité	
<i>Le récit gémellaire</i> : «l'île des Lotophages».....	119
<i>Le récit homosexuel</i> :	
le chasseur, la proie et la proie-de-la-proie.....	122
Deux morts symboliques	
<i>Le récit gémellaire</i> : l'Islande et le Canada.....	123
<i>Le récit homosexuel</i> : la Cité infernale.....	125
La mort du double fraternel.....	126
La mort du double animal.....	127
Le suicide, fin de la Quête maligne.....	127
L'Inversion <i>bénigne</i> comme accès à la Cité solaire	
L'Explosion comme événement catalyseur.....	129
L'Inversion <i>bénigne</i> et Paul, l'Enfant martyr.....	131
La métamorphose cosmique.....	133
La sublimation et l' <i>amor fati</i>	134
<u>Conclusion: Des structures mytho-initiatiques vers une structure <i>profonde</i>.....</u>	136
Des mythèmes et de la structure <i>profonde</i>	137
L'Unité antérieure perdue et l'Inversion <i>maligne</i>	138
L'Unité antérieure retrouvée: l'Inversion <i>bénigne</i> et la Cité solaire.....	140
Bibliographie.....	142
Tableau I: La structure mytho-initiatique tourniérienne.....	150

Résumé

Selon le structuraliste Claude Lévi-Strauss, tout mythe met en œuvre une seule et même structure; l'objectif de cette étude est de dégager l'architecture mytho-initiatique qui informe *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes*, ainsi que *Les Météores*, la «trilogie» romanesque de Michel Tournier.

Il ne peut être question, pour Tournier Écrivain, de création littéraire, mais simplement de *réécriture* mythique. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes*, ainsi que *Les Météores*, représentent des réflexions romanesques sur l'importance *primordiale* du mythe, pour l'Artiste et surtout pour l'Homme; c'est cette dimension mythique qui fait de l'œuvre entière de Tournier une «autobiographie», ou plutôt une *autohagiographie*, selon le néologisme de Tournier. Les protagonistes Robinson, Tiffauges et Paul Surin, avatars littéraires de Tournier Écrivain, se mettent à la recherche de cette Unité antérieure mythique; on verra qu'ils accomplissent un seul et même périple, soit une odysée allégorique vers la lumière... de la Cité solaire.

Abstract

According to the structuralist Claude Lévi-Strauss, all myth has but one same structure. The purpose of this study is to expose the mythico-initiatory edifice that informs *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes*, as well as *Les Météores*, Michel Tournier's "trilogy".

To write, according to Tournier, cannot be a matter of literary creation, but simply of literary *renewal*. *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes* and *Les Météores* represent literary reflections on the primordial importance of Myth, for the Artist and above all, for Man; it is this mythic dimension that makes Tournier's entire *œuvre* an "autobiography", or rather an *autohagiography*, according to Tournier's neologism. The three protagonists, Robinson, Tiffauges and Paul Surin, literary avatars of Tournier as Author, embark on a Quest for this lost mythic Unity; we will see that the voyage each makes is but one and the same, an allegorical odyssey toward the light... of the City of the Sun.

INTRODUCTION
Des structures mytho-initiatiques

Des structures mytho-initiatiques

Depuis la publication en 1967 de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, premier roman de Michel Tournier, la critique a souvent souligné l'importance du rôle que joue le mythe dans l'œuvre romanesque de cet écrivain français, importance confirmée par l'auteur lui-même dans ses essais, parus sous le titre *Le Vent paraquet* en 1977¹. En effet, le mythe est *la* structure fondamentale informant l'œuvre tournérienne. Le mythe fournit à Tournier, d'abord homme de vocation philosophique, formé ensuite au Musée de l'Homme de Lévi-Strauss, le lieu de passage du discours métaphysique au discours littéraire (VP, p. 188). Selon lui, tout mythe se caractérise à la fois par sa dimension universelle ainsi que par son autonomie face à son créateur: c'est une histoire connue de tous dont la prégnance éclipse ultimement l'écrivain. Il ne peut donc être question, au sujet du mythe, de *création littéraire* mais simplement de *réécriture*, d'un acte d'abord d'aliénation puis de sublimation.

[...] Les mythes — comme tout ce qui vit — ont besoin d'être irrigués et renouvelés sous peine de mort. Un mythe mort, cela s'appelle une allégorie. La fonction de l'écrivain est d'empêcher les mythes de devenir des allégories. [...] L'œuvre vivante et proliférante, devenue mythe actif au cœur de chaque homme, refoule son auteur dans l'anonymat et l'oubli. (VP, p. 193)

¹ Michel Tournier, *Le Vent paraquet*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1977. Dorénavant, toutes les références à cet ouvrage dans le texte seront indiquées par l'abréviation VP.

Dans *L'Homme nu*, Lévi-Strauss précise que les mythes meurent «au moment où le récit littéraire, de mythique devenu romanesque, les évacue»². Or Tournier assure au mythe une *réincarnation* romanesque dans une symétrie thématique-structurale, «elle-même héritière des structures de la pensée mythique»³. Il cherche dans ses romans à exploiter «les possibilités d'une résonance archétypale» tout en les ancrant dans des contextes historiques précis⁴. Bien que la formule semble paradoxale, ses récits s'avèrent donc à la fois atemporels et historiques, grâce à la structure mythique qui les informe. La structure ambivalente inhérente au mythe est exploitée par le romancier dans la mesure où récit historique et mythe atemporel s'enchaînent dans le destin du personnage principal. Worton précise:

This paradox is illuminating, since it would seem to reveal that Tournier is using two modes of reference to a cultural text beyond the novel, one which refers to timeless images evoking emotional responses, the other to a specific empirical reality located in historical time⁵.

Il appert que ce «texte culturel situé au-delà du roman», auquel Worton, ainsi que Tournier, font référence, est en effet un *contexte* culturel: selon Tournier, l'abnégation individuelle qui constitue le «calvaire» de l'artiste est aussi celui de tout homme occidental. Il affirme ainsi que l'initiation, composante fondamentale de l'éducation, marque l'entrée de l'individu dans la société et son éloignement du giron maternel; c'est un rite de passage qui va même souvent jusqu'à la mise à mort symbolique (VP, p. 19). Cette fonction initiatique est en même temps le thème littéraire qui mobilise son attention et sa sensibilité «avec le plus d'urgence» (VP, p. 47) et ce, il me semble, à cause de sa dimension profondément *mythique*. Or, «l'expulsion définitive et la traversée d'un immense et terrible désert» que représente le sevrage de l'enfant (VP,

² Claude Lévi-Strauss, *L'Homme nu*, Paris, Plon, 1971, p. 583.

³ *Ibid.*, p. 583.

⁴ Michael J. Worton, «Myth-reference in *Le Roi des Aulnes*», in *Stanford French Review*, no 23, 1982, p. 299.

⁵ *Ibid.*, p. 299.

p. 25) marque non seulement le voyage initiatique du protagoniste tournierien, mais aussi celui de tout être humain aspirant à la vie en société. Ainsi, les héros de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, du *Roi des Aulnes* et des *Météores*, qui se mettent à la recherche d'une Unité antérieure perdue, ne sont autres que des avatars littéraires de la figure de l'Écrivain. C'est cette dimension mythique qui fait de l'œuvre entière de Tournier une «autobiographie», ou plutôt une *autohagiographie*, selon le néologisme de Tournier.

Au cours des vingt dernières années, l'œuvre romanesque de Tournier a suscité plusieurs monographies et articles critiques qui ont abordé la dimension mythique de ces récits, notamment les études d'A. Bouloumié et de M. Worton. Toutefois, il semble qu'une seule et même structure mytho-initiatique informe les trois romans de mon corpus d'analyse, soient *Vendredi ou les limbes du Pacifique*⁶, *Le Roi des Aulnes*⁷ et *Les Météores*⁸, et que celle-ci reste à être dégagée. Cette structure⁹ comporte trois parties, subdivisées respectivement en trois moments. La première, *La Solitude, la rétrospection et la régression*, débouche sur la découverte par le héros d'une Unité antérieure perdue; elle mène ensuite à une régression physique et spirituelle marquée par la scatologie et l'animalité pour aboutir, enfin, dans la mort symbolique du protagoniste.

La renaissance du héros prend la forme d'un rite de passage: l'élément-charnière entre la première et la deuxième partie est une traversée à bord d'un bateau,

⁶ Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1967. Dorénavant, toutes références à ce roman dans le texte seront désignées sous l'abréviation VLP.

⁷ Michel Tournier, *Le Roi des Aulnes*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1970. Toutes références à ce roman dans le texte apparaîtront désormais sous le sigle RA.

⁸ Michel Tournier, *Les Météores*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1975. Dorénavant, les références textuelles à cet ouvrage seront indiquées sous l'abréviation M.

⁹ Cette structure mytho-initiatique est présentée à la fin de cette étude sous forme de tableau auquel le lecteur peut se référer au cours de sa lecture; cf. Tableau I.

réelle ou imaginaire, mais qui est toujours symbolique; ce voyage en bateau entame l'odyssée initiatique du héros qui est autant une quête de l'Unité antérieure perdue.

L'Inversion maligne ou le retour vers la civilisation dévalorisée, deuxième partie de la structure mytho-initiatique, se présente elle aussi en trois temps: *La Maîtrise progressive de soi et de son environnement*, *L'Aliénation et l'imposition d'une nouvelle identité* et *Deux Morts symboliques*. Le dernier volet, *L'Inversion bénigne comme accès à la Cité solaire ou à la transcendance*, comprend lui aussi trois parties, soient *L'Événement catalyseur qui cause un renversement dans l'ancien ordre et qui est une explosion*, *L'Accomplissement de l'Inversion bénigne par l'Enfant, Initiateur cosmique et symbole du Christ*, et *La Métamorphose et la réalisation du nouvel ordre cosmique désiré*.

Me basant sur un corpus critique composé des œuvres du structuraliste C. Lévi-Strauss, de M. Eliade et de G. Durand qui traitent du mythe initiatique et de ses symboles, je tâcherai donc de faire ressortir l'architecture textuelle commune à ces trois romans mythiques et initiatiques de Michel Tournier, romans auxquels seront respectivement consacrés les trois chapitres de cette étude.

CHAPITRE I
Vendredi ou les limbes du Pacifique

Le mythe de Robinson Crusoé

Vendredi ou les limbes du Pacifique est un roman mythique et ce, sous plusieurs aspects. Selon l'anthropologue C. Lévi-Strauss, tout mythe comporte une double structure à la fois historique et anhistorique:

Le mythe se rapporte toujours à des événements passés «avant la création du monde», ou «pendant les premiers âges». Mais la valeur intrinsèque du mythe provient de ce que les événements [...] forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur¹⁰.

Le récit du Robinson Crusoé de Tournier réalise cette structure ambiguë: le contenu manifeste renvoie à une histoire datée qui commence avec le naufrage de Robinson dans l'île le 30 septembre 1759 et qui s'achève vingt-huit ans, deux mois et dix-neuf jours plus tard avec l'arrivée du *Whitebird*. Le contenu latent, par contre, évoque le voyage initiatique de cet homme solitaire, qui est un retour aux origines. Évoquant cette double structure, le critique et philosophe G. Deleuze écrit: «C'est un étonnant roman d'aventures comique, et un roman cosmique d'avatars»¹¹.

¹⁰ Claude Lévi-Strauss, «La structure des mythes», in *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 231.

¹¹ Gilles Deleuze, «Michel Tournier et le monde sans Autrui», postface de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1972, p. 261.

Dans *Le Vent paraclét*, Tournier évoque une deuxième dimension mythique de l'histoire de Robinson Crusoé, présentée d'emblée dans le roman de Daniel Defoe:

Dans cet éclatement en facettes multiples du roman de Daniel Defoe nous reconnaissons les deux caractéristiques du passage à la dimension mythologique [...] car en même temps que Robinson Crusoé s'échappait de l'œuvre où il était apparu premièrement pour animer des dizaines d'autres œuvres sous des avatars différents, sa popularité dépassait et éclipsait celle de son auteur. (VP, p. 221)

La qualité mythique du personnage de Robinson provient de ce que son aventure est celle de tout homme occidental de nos jours puisque «la solitude est la plaie la plus pernicieuse de l'homme occidental contemporain» (VP, pp. 221-222). Robinson est un *héros de la solitude* (VP, p. 221), ayant su la dompter et la hausser à un art de vivre; il se présente ainsi comme un *archétype* : «Il est paradoxalement à la fois le double fraternel de chaque homme et une statue surhumaine qui le met de plain-pied avec l'Olympe éternel» (VP, p. 226).

Le roman de Tournier concrétise cette double structure temporelle mythique: d'une part, tandis que le destin personnel du protagoniste se déroule au dix-huitième siècle, il est également celui d'un héros mythologique; d'autre part, né en 1707, le héros tournierien est le contemporain de l'homme moderne¹². Le mythe de Robinson, conformément à la structure temporelle évoquée ci-dessus, se rapporte donc simultanément au passé, au présent et au futur.

Il est également possible d'évoquer une autre dimension mythique du *Robinson Crusoe* de Defoe: le protagoniste, transformé en un sujet qui transmet des qualités

¹² Il faudrait noter ici que c'est par le biais du log-book, qui consigne les réflexions de Robinson-philosophe, «tout proche de Michel Tournier», qu'une dimension contemporaine est insérée dans le récit. «Parce qu'il est hors du temps, le log-book permet d'introduire dans une fiction du XVIII^e siècle les préoccupations de l'homme du XX^e siècle.» Arlette Bouloumié, *Arlette Bouloumié commente Vendredi ou les Limbes du Pacifique de Michel Tournier*, Paris, Gallimard, collection «foliothèque», 1991, pp. 58-59. R.M. Albérès ajoute que le roman de Tournier représente «Robinson Crusoé revu et corrigé à travers Freud, Jung et même Claude Lévi-Strauss.» R.M. Albérès, «Un nouveau Robinson Crusoé et ses mythes», in *Les Nouvelles littéraires*, le 6 avril 1967.

«universelles», devient le héros d'un «mythe culturel»¹³. *The Life and Adventures of Robinson Crusoe* se propose ainsi comme un «roman d'éducation». Dans *Le Vol du vampire* cependant, Tournier propose une définition du «roman de confrontation» à mettre en opposition avec le roman d'éducation, qui pourrait s'appliquer au récit de Defoe. La différence entre les deux, selon lui, a trait à l'évolution du héros: dans le premier cas, le héros s'engage dans une lutte avec la société qu'il s'efforce de changer tandis que lui-même n'évolue pas; c'est le roman de «l'éducation impossible». Dans le deuxième cas, par contre, le héros subit une métamorphose qui change ses rapports avec le monde¹⁴. On reconnaît dans cette deuxième catégorie le récit de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Or selon «[...] cette mystérieuse opération qui sans rien changer apparemment à la nature d'une chose, d'un être, d'un acte retourne sa valeur, met du plus où il y avait du moins, et du moins où il y avait du plus» (VP, p. 125), le roman de Tournier se dresse comme l'Inversion (*bénigne* ?) de celui de Defoe: «On pourrait voir dans *Robinson Crusoe* le roman emblématique de la naissance de la société industrielle, et dans *Vendredi*, l'explosion de la pensée motrice de cette société et par conséquent le retour aux fondements originels de l'image mythique de l'homme»¹⁵.

Espace et temps mythiques

Tournier effectue une translation spatiale et temporelle dans la version de l'histoire d'Alexander Selkirk racontée par Daniel Defoe (elle-même non conforme aux faits historiques¹⁶), qui est à la fois une restauration par le romancier moderne de

¹³ Lynn Salkin Sbiroli, Michel Tournier: la séduction du jeu, Éditions Slatkine, Paris, 1987, p. 16.

¹⁴ Michel Tournier, Le Vol du vampire, Paris, Gallimard, collection «Idées», 1981, pp. 140-141.

¹⁵ Salkin Sbiroli, Michel Tournier: la séduction du jeu, *op. cit.*, p. 19.

¹⁶ Dans Le Vent paralet, Tournier évoque l'aventure d'Alexander Selkirk, telle que rapportée par le capitaine Woodes Rogers dans son journal de bord et publiée en 1712. Il commente les variations qui apparaissent dans le roman de Defoe; cf. VP, pp. 217-218. Pour une étude

l'authenticité historique du récit et son exploitation à des fins *mythiques*. Le Robinson Crusocé de Tournier se trouve rejeté sur les plages d'une île inconnue, située quelque part entre l'archipel Juan Fernandez et le continent américain. Tournier réinstaure ainsi les événements dans leur emplacement originel afin de mettre son récit «[...] en relation avec les grands voyages de Bougainville et de Cook [...]»¹⁷. Cependant, il reporte l'aventure de son héros un siècle plus tard. La contemporanéité du Robinson tournierien avec l'écrivain et philosophe Rousseau, de même que le choix du Pacifique comme lieu où se déroule l'action romanesque, sont fortement motivés. Le naufrage, événement fatidique, établit la rupture nécessaire avec la société occidentale qui permettra la mort et la renaissance symboliques de l'homme civilisé en «bon sauvage»¹⁸, à l'exemple d'un initiateur «encore plus vierge de la civilisation que Robinson après sa cure de solitude» (VP, p. 229).

Si les Caraïbes et ses pirates parlaient davantage que le Pacifique à l'imagination des contemporains de Defoe, le Pacifique, à partir du XVIII^e siècle et plus encore au XIX^e et XX^e siècle, est devenu le lieu par excellence de l'exotisme où l'on fuit, tel Gauguin, les contraintes de la civilisation. Le Pacifique est le lieu mythique, à l'écart de la civilisation, où l'on peut encore rencontrer le bon sauvage¹⁹.

approfondie des variations entre les deux romans, cf. Salkin Sbiroli, «Jeux de miroirs intertextuels», in *Michel Tournier: la séduction du jeu*, op. cit., pp. 21-58.

17 Bouloumié, *Arlette Bouloumié commente Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 63.

18 Tournier, dans une entrevue avec des étudiants du lycée Montaigne, commente le mythe du «bon sauvage» et son importance dans son propre projet de réécriture romanesque : «Il y a un écrivain qui a failli me couper l'herbe sous le pied. [...] C'est Jean-Jacques Rousseau. Pour l'*Émile*, il dit: "Émile n'aura qu'un seul livre dans sa bibliothèque. Ce sera le Robinson Crusocé de Daniel Defoe." [...] On s'aperçoit que, dans l'esprit de J.J. Rousseau, le bon sauvage, ça n'est pas Vendredi, c'est Robinson [...] parce que Robinson était un homme de la société, perdu par la société, pourri par la société et grâce au destin, il est arraché à ce milieu, et il devient un bon sauvage.» Il ajoute que, Rousseau n'étant pas capable d'envisager un Vendredi qui renverserait les relations de dominant-dominé qui s'instaurent d'emblée entre lui et Robinson, Émile doit arrêter sa lecture au moment où, Vendredi étant apparu sur scène, la société, et le mal, se trouvent reconstitués. C'est ainsi que l'écrivain du dix-huitième siècle laisse la voie d'innovation libre à l'écrivain contemporain, c'est-à-dire libre de présenter un Vendredi qui saura dépasser la dialectique hégélienne de maître-esclave afin de rendre les deux hommes, les deux frères, égaux. «Tournier face aux lycéens», in *Le Magazine littéraire*, no 226, janvier 1986, p. 22.

19 Bouloumié, *Arlette Bouloumié commente Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 64.

L'ethnologue M. Eliade commente:

Le mythe du bon sauvage ne fit que relayer et prolonger le mythe de l'Âge d'or, c'est-à-dire de *la perfection des commencements*. À en croire les idéologues et utopistes de la Renaissance, cet Âge d'or avait été perdu par la faute de la «civilisation». L'état d'innocence, de béatitude spirituelle de l'homme avant la chute, du mythe paradisiaque, devient dans le mythe du bon sauvage l'état de pureté, de liberté et de béatitude de l'homme exemplaire au milieu d'une Nature maternelle et généreuse. Mais on reconnaît sans peine dans cette image de la Nature primordiale les caractéristiques d'un paysage paradisiaque²⁰.

Le naufrage de Robinson prend ainsi valeur de rite purificateur de l'homme occidental. Au sujet du Robinson de Defoe, qui se trouve dans la même situation initiale, le critique M. Robert écrit: «Nu, dépossédé de son existence antérieure et par la suite lavé de tout péché (son naufrage ayant évidemment valeur de baptême) il est dans la situation la plus proche de l'état adamique parfait»²¹. Toutefois, si le Robinson tourniérien est «semblable au premier homme sous l'Arbre de la Connaissance» (VLP, p. 31), ce n'est nullement parce qu'il s'identifie à Adam dans le Paradis terrestre; au contraire, l'île, nommée *Désolation* (VLP, p. 18), est plutôt perçue d'emblée comme «une terre pleine de maléfices» (VLP, p. 34), un véritable «pays d'Apocalypse» (VLP, p. 30). L'île figure «[...] une prison à l'instar de l'île d'Elbe, de l'île du Diable, de Saint-Hélène qui furent des lieux d'exil»²². Ainsi, ayant négligé de tenir compte du temps écoulé depuis le naufrage (VLP, p. 27), Robinson se trouve «coupé du calendrier des hommes», comme il est coupé de la civilisation par les eaux qui l'entourent. Il se voit «réduit à vivre dans un îlot de temps, comme sur une île dans l'espace» (VLP, p. 45). Cette terre qui renvoie à la fois au Paradis et à l'Enfer, qui est un «lieu suspendu entre ciel et enfers, dans les limbes, en somme» (VLP, p. 130), figure l'ambivalence de l'espace mythique : «[...] un espace vierge, évocateur du monde de la Genèse. C'est un espace ambigu, perçu d'abord comme infernal, où le héros au cours de sa

²⁰ Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, pp. 39-40.

²¹ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, collection «Tel», 1972, p. 137.

²² Arlette Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, Paris, José Corti, 1988, p. 32.

métamorphose, apprend à redécouvrir l'Éden»²³. Or la valence négative qui marque cette première phase de l'existence de Robinson dans l'île s'avère être une étape dans son initiation; elle prend donc des dimensions *mythiques* et ainsi, le premier geste de Robinson dans l'île, c'est-à-dire tuer le bouc, équivaut en quelque sorte au fratricide originel. Dans une initiation alchimique, la première ère dans l'île constitue la phase *nigredo*, la réintégration de la situation primordiale, puisque toute construction, qu'elle soit d'ordre matériel ou spirituel, n'est qu'une *répétition* de la cosmogonie²⁴.

La solitude, la rétrospection et la régression

a) La rétrospection de Robinson, déclenchée par la solitude, débouche sur la découverte de la fraternité humaine en tant qu'Unité antérieure perdue

La solitude s'avère un concept étranger à Robinson en tant qu'homme *civilisé*. Lorsqu'il se trouve rescapé sur la plage d'une île déserte après le naufrage de la *Virginie*, sa première pensée ainsi que sa première activité dans l'île sont destinées à Autrui: «[...] Il convenait de se mettre à la recherche des éventuels rescapés du naufrage et des habitants de cette terre [...]» (VLP, p. 16). Malgré ses vains efforts qui lui font *reconnaître* et *mesurer* sa solitude, celle-ci reste tout aussi incompréhensible à son esprit: Robinson se crée donc deux sociétés de compagnons, les Défunts et les Virtuels, ses compagnons morts de la *Virginie* (et plus tard, le fantôme de sa sœur) et ses éventuels sauveteurs, qui occupent tous «une place de choix dans sa vie» (VLP, p. 28). Il transite ainsi entre signaler sa présence dans l'île et surveiller passivement l'horizon. Sa répugnance aux travaux d'installation dans l'île ainsi que sa négligence à tenir le compte des jours qui passent constituent autant une répudiation de son présent au profit du passé que la preuve de la défaillance de sa raison sous les effets néfastes

²³ Bouloumié, Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, *op. cit.*, p. 69.

²⁴ Eliade, Forgerons et alchimistes, Paris, Flammarion, 1956, pp. 158-162.

de la solitude. «Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantôme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un!» (VLP, p. 55).

b) La régression: scatologie et animalité

La peur de perdre la raison incite Robinson à entreprendre une activité qui, dans cette voie rétrospective, ne pourrait être autre chose que la construction d'un bateau, l'*Évasion*, qui lui permettra de remonter son passé vers la communauté humaine. On remarque ainsi que Robinson perçoit le travail comme un antidote à l'angoisse et à la défaillance; en effet, l'anticipation de son retour parmi ses frères est tout ce qui le rattache à la vie: «En vérité, une sourde angoisse le retenait, la peur d'un échec, d'un coup inattendu qui réduirait à néant les chances de réussite de l'entreprise sur laquelle il jouait sa vie» (VLP, p. 35). Le nom du bateau symbolise donc une fuite physique et morale de l'île, du présent, vers la communauté humaine, le passé. Il est donc significatif que cette entreprise soit inspirée par le passé, par l'archétype mythique de l'arche de Noé, et que Robinson trouve dans cet épisode raconté dans la Bible «une allusion évidente au navire de salut qui allait lui sortir des mains» (VLP, p. 27). Pourtant, la construction du bateau se révèle une folle entreprise: les efforts inlassables qu'elle exige font que Robinson vit dans «une sorte de torpeur de somnambule, au-delà de la fatigue et de l'impatience» (VLP, p. 29), où il ne se soucie plus de se nourrir ni de s'abriter. Son corps devient couvert de croûtes de terre et de crasse, et ses cheveux, «collés en plaques luisantes» qui ressemblent aux poils d'un phoque d'or (VLP, p. 29), témoignent de la régression physique qui accompagne sa rétrospection. Cette remontée physique et spirituelle du temps, qui est une sorte de myopie, un aveuglement face au présent, condamne son entreprise à l'échec: Robinson

est obnubilé à la fois par le rétrécissement de son champ d'intérêt, son champ de *vision*, dans l'absence d'Autrui, cette «structure qui rend la perception possible»²⁵ et par l'exemple de l'arche biblique de Noé qui a attendu que l'eau monte jusqu'à elle. Ainsi, il *perd de vue* la question de la mise à flot du bateau.

L'épisode de la construction de l'*Évasion* est résumé dans la première carte de Tarot retournée par Robinson et lue par le capitaine Van Deysse:

C'est le démiurge, commenta-t-il. L'un des trois arcanes majeurs fondamentaux. Il figure un bateleur debout devant un établi couvert d'objets hétéroclites. [...] Il lutte contre un univers en désordre qu'il s'efforce de maîtriser avec des moyens de fortune. Il semble y parvenir, mais n'oublions pas que ce démiurge est aussi bateleur: son œuvre est illusion, son ordre illusoire. Malheureusement il l'ignore. Le scepticisme n'est pas son fort. (VLP, p. 8)

Le Tarot suggère que, par-delà cette voie rétrospective, l'île administrée sera aussi une piste illusoire.

C'est durant la construction de l'*Évasion* que Tenn, le chien de la *Virginie*, réapparaît pour la première fois depuis le naufrage. Sa réaction hostile face à Robinson témoigne de la régression spirituelle et physique de son maître: c'est justement parce qu'il appartient à l'«une des races de chien qui manifestent un besoin vital, impérieux de la présence humaine, de la voix et de la main humaines» (VLP, p. 32) que Tenn s'enfuit devant le spectacle de cet être «bestial». Ce n'est qu'après avoir retrouvé l'homme civilisé en lui-même que Robinson se rend compte que c'était lui le sauvage naguère et non le chien: «Je m'étais demandé *dans mon aveuglement* si les terreurs du naufrage suivies d'une longue période de solitude dans une nature hostile ne l'avaient pas ramené à l'état sauvage. Incroyable suffisance! Le sauvage de nous deux, c'était moi [...]» (VLP, p. 64. C'est moi qui souligne)²⁶.

²⁵ Deleuze, «Michel Tournier et le monde sans Autrui», *loc. cit.*, p. 267.

²⁶ Les problèmes de perception, de *vue* s'avèrent symptomatiques de la phase régressive de sorte qu'il semble que le développement physique de cette faculté suit l'évolution spirituelle du héros.

c) Mort symbolique qui se réalise par un enfouissement et par une perte d'identité: «la souille: régression personnelle ou le moi refoulé dans le passé»²⁷

Le renoncement à «l'Évasion» de l'île assène un coup mortel à ce premier Robinson civilisé; l'impossibilité de se joindre à la société implique la «déshumanisation» du héros.

La foule de ses frères, qui l'avait entretenu dans l'humain [...] s'était brusquement écartée de lui et il éprouvait qu'il n'avait plus la force de tenir seul sur ses jambes. Il mangeait, le nez au sol, des choses innommables. Il faisait sous lui et manquait rarement de se rouler dans la molle tiédeur de ses propres déjections. (VLP, p. 38)

Cette régression physique mène à un enfouissement, mort symbolique, dans la souille: «Chaque [...] pas en arrière [est] un pas vers la souille» (VLP, p. 50). C'est le lieu propre à une régression physique et à une rétrospection: «Libéré de toutes ses attaches terrestres, il suivait dans une rêverie hébétée des bribes de souvenirs qui, remontant de son passé, dansaient au ciel dans l'entrelacs des feuilles immobiles» (VLP, pp. 38-39). Le retour aux origines évoqué d'abord par l'Arbre de la Connaissance et ensuite par l'exemple de l'arche de Noé est encore perceptible quand Robinson s'immerge dans la souille: «[...] la statue de limon qui s'anime évoque le temps de la genèse, quand le premier homme, fait d'argile, sortait des mains du créateur»²⁸. La mort symbolique constitue une régression au Chaos²⁹; or la philosophie de la souille, lieu entre la vie et la mort, est une commémoration funeste de l'antan:

Seul le passé avait une existence et une valeur notables. Le présent ne valait que comme source de souvenirs, fabrique du passé. Il n'importait de vivre que pour augmenter ce précieux capital de passé. Venait enfin la mort: elle n'était que le moment attendu de jouir de cette mine d'or accumulée. (VLP, p. 39)

²⁷ Deleuze, «Une théorie d'Autrui (Autrui, Robinson et le pervers)», in *Critique*, no 241, janvier 1967, p. 522.

²⁸ Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, op. cit., p. 17.

²⁹ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 300.

L'Inversion *maligne* ou le retour vers la civilisation dévalorisée

Le mal n'a-t-il pas toujours été le singe de Dieu?
Lucifer imite Dieu à sa manière qui est grimace.
(VLP, p. 110-111)

a) L'Élément-charnière entre la première et la deuxième partie est une traversée à l'ord d'un bateau, réelle ou imaginaire, mais qui reste toujours un rite de passage: l'épisode du galion espagnol

Son obsession avec le passé atteint un sommet au moment où Robinson aperçoit un bateau fantôme, galion espagnol de jadis, s'approcher de l'île. Avec des «ricanements de dément» (VLP, p. 40) il se précipite vers la plage, se jette à l'eau et nage vers le navire. En voyant «avec une netteté hallucinante» (VLP, p. 41) une jeune fille à bord du bateau, il tente de l'appeler et sombre sous l'eau³⁰.

Robinson se trouve de la sorte rejeté une deuxième fois sur les plages de l'île; l'eucalyptus allumé en guise de signal au galion n'a donc réussi qu'à l'attirer, lui seul, «suprême dérision!» (VLP, p. 42). Il se rend compte que la jeune fille n'était autre que sa sœur Lucy, morte depuis longtemps et «ainsi, il ne pouvait douter que ce navire d'un autre siècle fût le produit d'une imagination insane» (VLP, p. 42). Ce deuxième naufrage, tout comme le premier, prend valeur de rite purificateur et de renaissance symbolique. «Sous peine de mort», Robinson tourne alors le dos à la mer, «sa tentation, son piège, son opium» (VLP, p. 42) et reprend en main son destin; il passe ainsi de la période aquatique à la période tellurique.

³⁰ Le hurlement de Robinson, son *cri*, renvoie aux *cris* du *Roi des Aulnes* et des *Météores*; dans les trois romans, le *cri* est lié à la phase rétrospective. Le critique F. Merlié souligne que l'épisode du galion espagnol ne laisse à Robinson qu'un goût saumâtre dans la bouche, celui de l'eau salée — des *larmes*. (Françoise Merlié, *Michel Tournier*, Paris, Belfond, collection «Les dossiers Belfond», 1988, p. 22.) On verra que, dans *Le Roi des Aulnes*, le *cri* est associé aux larmes tandis que, dans *Les Météores*, il est lié à la mer.

Le *cri* est également associé à l'Enfance: la chimère de la jeune fille accoudée sur la balustrade du galion fantôme qui fait *crier* Robinson n'est autre qu'un mirage de sa sœur morte durant son enfance. Le *cri* est d'abord entendu par Tiffauges dans la cour de récréation du collège Saint-Christophe et ensuite, durant ses quêtes de gibier photographique, à la cour de l'école Sainte-Croix. N'oublions pas non plus le *cri* «d'une bête blessée» de la petite Martine violée (RA, p. 195). Dans *Les Météores*, le *cri* du jusant est à la base d'un rite d'enfance gémellaire, à savoir les promenades nocturnes à la mer et la communion séminale qui suit. Or Robinson qui passe de la période *aquatique*, liée au *cri*, à la période tellurique, passe également de l'Enfance à l'âge adulte.

b) Maîtrise progressive de soi et de son environnement: la reconstitution de la civilisation dans l'île comme entreprise mythique

Toute construction est un commencement absolu [...] ³¹.

Une nouvelle ère dans la vie de Robinson, le début de sa «vraie vie dans l'île» (VLP, p. 45), commence avec les travaux de recensement des ressources de cette terre et le «vidage» de la *Virginie*. Son cheminement vers la «civilisation» de l'île est tracé par le mouvement de sa plume de vautour sur les pages du *log-book* : «Il lui semblait soudain s'être à demi arraché à l'abîme de bestialité où il avait sombré et faire sa rentrée dans le monde en accomplissant cet acte sacré: écrire» (VLP, pp. 44-45). L'ethnologue M. Eliade commente l'importance symbolique et mythique de cet acte:

[...] La création poétique, tout comme la création linguistique, implique l'abolition du temps, de l'histoire concrétée dans le langage — et tend vers le recouvrement de la situation paradisiaque primordiale, alors qu'on *créait spontanément*, alors que le passé n'existait pas [...]. Le poète découvre le monde comme s'il assistait à la cosmogonie, comme s'il était contemporain du premier jour de la Création. D'un certain point de vue, on peut dire que le poète *refait* le monde [...]. Voilà qui rappelle étrangement le comportement du «primitif» et de l'homme des sociétés traditionnelles ³².

Or Robinson, qui se retrouve dans l'impossibilité d'évaluer le temps écoulé depuis le naufrage, «cette durée indéterminée, indéfinissable, pleine de ténèbres et de sanglots» qui demeure «hors du temps» (VLP, p. 45), ne se voit-il pas devant l'inauguration de la civilisation humaine dans ce paradis, tel Adam dans le jardin d'Éden? Robinson se croit un élu du Destin ³³: «Et je suis entré en solitude, comme on entre tout naturellement en religion [...] Elle m'attendait depuis l'origine des temps sur ces rivages, la solitude, avec son compagnon obligé, le silence...» (VLP, p. 84). Et, dans cette deuxième période de sa vie dans l'île, règne tellurique, Robinson ne s'apparente-il pas au Créateur en train d'imposer un ordre au chaos naturel de l'île? La civilisation de

³¹ Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, collection «folio/essais», 1969, p. 93.

³² Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., pp. 33-34.

³³ On verra qu'une croyance fataliste est un trait commun à tous les héros de Tournier.

l'île prend donc valeur d'une lutte *mythique* : «Ma victoire, c'est l'ordre moral que je dois imposer à Speranza contre son ordre naturel qui n'est que l'autre nom du désordre absolu» (VLP, p. 50).

La «re-création du monde» par ce poète solitaire est une reconstruction de la société: le log-book, le Code pénal et la Charte de l'île en constituant les *palimpsestes*, Robinson *rétablit* un ordre antérieur effacé par les éléments naturels. En effet, ce n'est qu'après avoir commencé à écrire que Robinson inaugure son calendrier, geste qui lui permet de reprendre complètement possession de lui-même (VLP, p. 60). Il exige que tout soit «dorénavant mesuré, prouvé, certifié, mathématique, rationnel» (VLP, p. 67). Et quand il retrouve l'empreinte de son pied enfoncée dans une roche, il voit dans «ce cachet séculaire — celui du pied d'Adam prenant possession du Jardin» l'attestation que l'île porte le sceau indélébile et éternel «de son Seigneur et Maître» (VLP, p. 57).

Le dressage de la carte de l'île prolonge cette voie humanisante:

Il lui semblait [...], en regardant d'une certaine façon la carte de l'île qu'il avait dessinée approximativement, qu'elle pouvait figurer le profil d'un corps féminin sans tête, une femme, oui, assise, les jambes repliées sous elle, dans une attitude où l'on n'aurait pu démêler ce qu'il y avait de soumission, de peur ou de simple abandon. (VLP, p. 46)

Robinson rebaptise cette terre *Speranza*, «nom mélodieux et ensoleillé qui évoquait [...] une ardente Italienne qu'il avait connue jadis [...] à l'université d'York» (VLP, p. 45). Cette féminité, cette faiblesse que Robinson pense y discerner favorisent l'exploitation démesurée de l'île «pour assurer la vie de toute une population» (VLP, p. 112) et ainsi, «comme l'humanité de jadis, il était passé du stade de la cueillette et de la chasse à celui de l'agriculture et de l'élevage» (VLP, p. 47). Il œuvre ainsi à créer une terre *qui est à son image et à sa ressemblance* : «Vous êtes pieux, avare et pur», lui dit le capitaine Van Deyssel. Privé d'argent, «cette institution divine» qui *thésaurise* le temps et le travail, Robinson se voit contraint d'adopter une morale d'accumulation tout comme ses compatriotes qui s'embarquent pour le Nouveau Monde (VLP, p. 61).

La première récolte demeure ainsi un ressort tourné vers l'avenir et Robinson la gère comme un mari avare gère l'argent de son couple. Quand enfin il ne se prive plus du plaisir de faire du pain, il éprouve le sentiment de replonger dans l'élément matériel et spirituel de la communauté humaine: «cette première panification le faisait remonter, par toute sa signification mystique et universelle, aux sources de l'humain [...]» (VLP, p. 80).

La résurrection de l'homme civilisé à lui-même implique le retour du chien, Tenn. Le critique A. Bouloumié commente: «L'animal [Tenn], par une inversion plaisante, est le dépositaire des vertus de la civilisation»³⁴. Il importe de noter que c'est le retour du chien, le plus *domestique* des animaux, qui incite Robinson à se construire une maison; il symbolise donc la victoire du héros sur les forces dissolvantes qui l'entraînaient vers sa pente funeste, vers la souille. Cette maison est d'une inutilité pratique, mais, grâce aux fonctions capitale et morale qui lui sont attribuées, elle devient pour Robinson gouverneur une sorte de *musée de l'humain* «où il n'entrait pas sans éprouver le sentiment d'accomplir un acte solennel [...] comme s'il rendait visite à ce qu'il y avait de meilleur en lui-même» (VLP, p. 66). Ce domicile est la manifestation physique extérieure de l'«édifice personnel» d'homme civilisé où Robinson s'efforce de s'enfermer. «Et il semblait bien en effet que tout cet échafaudage artificiel et extérieur — branlant, mais sans cesse perfectionné — n'avait pour raison d'être que de protéger la formation d'un homme nouveau qui ne serait viable que plus tard» (VLP, p. 82). Il est évident que Robinson pressent déjà la métamorphose de son être sous les effets de la solitude, métamorphose à contresens de l'évolution humanisante de l'île.

³⁴ Bouloumié, Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou Les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, *op. cit.*, p. 81. C'est également le chien qui initie son maître, *défiguré* par la solitude et dont les traits figurent la «justice sommaire» et la «violence mosaïque» de l'Ancien Testament, à l'art du sourire: «Tenn faisait toujours sa grimace et Robinson le regardait passionnément afin de recouvrer la plus douce des facultés humaines» (VLP, p. 91).

Robinson se confectionne ensuite une clepsydre primitive qui lui permet de mesurer, de maîtriser le temps: en arrêtant la tombée des gouttes d'eau dans la bonbonne de verre, Robinson arrive à suspendre le vol des heures. En effet, comme tout problème dans l'île se traduit en termes de chronologie (VLP, p. 60), la «domestication» du temps favorise l'humanisation de l'île: «Ainsi la toute-puissance de Robinson sur l'île — fille de son absolue solitude — allait jusqu'à une maîtrise du temps!» (VLP, p. 93).

Vendredi ou l'ordre social dévalorisé

C'est à l'intérieur de ce règne tellurique que le Métis, Vendredi, arrive sur scène. Il faudrait préciser que Robinson n'a pas l'intention de le sauver de ses confrères meurtriers; au contraire, sa visée est déviée, par hasard ou par la Providence, par Tenn. Les relations entre Vendredi et Robinson «[...] commencent alors par un quiproquo, la reconnaissance du sauvage à l'égard de Robinson n'étant guère méritée»³⁵. Selon A. Bouloumié, la scène où Vendredi s'agenouille et met le pied de Robinson sur sa nuque en guise de soumission constitue donc une reprise parodique de Defoe³⁶, de sorte que la déviation de la balle symboliserait le détournement du mythe robinsonien par Tournier³⁷. Notons que c'est ce détournement qui ouvre la voie de l'innovation puisqu'il permet la mise en scène, la mise en jeu de Vendredi initiateur.

Robinson considère que le nouvel arrivant ne mérite pas un nom chrétien parce qu'«un sauvage n'est pas un humain à part entière» (VLP, p. 147); il le désigne *Vendredi*, nom du jour où il a été sauvé. Robinson perçoit son compagnon comme un être «au plus bas degré de l'échelle humaine» (VLP, p. 146) parce qu'il est de sang mixte. Toutefois, le racisme que manifeste Robinson n'est pas seulement un défaut

³⁵ Ibid., p. 107.

³⁶ Ibid., p. 107.

³⁷ Ibid., p. 13.

personnel: il appert que les Araucans avaient choisi Vendredi comme victime sacrificielle pour la même raison: «Il paraissait de peau plus sombre, de type un peu négroïde, sensiblement différent de ses congénères — et peut-être cela avait-il contribué à le faire désigner comme victime» (VLP, p. 142)³⁸. Or on voit dans la discrimination contre le Métis les préjugés de toute une époque. Ainsi, dans la mesure où l'arrivée de Vendredi a lieu durant l'époque de l'île colonisée, la relation initiale entre Vendredi et Robinson ne peut être autre que celle d'esclave et de maître.

L'arrivée d'Autrui aurait pu réduire au silence cet appel spirituel de Robinson solitaire vers la société fraternelle. Pourtant, dans la mesure où il ne voit le Métis que comme un sauvage inhumain, sa présence ne l'incite qu'à réessayer sans succès la mise à flot de l'*Évasion*. Ce nouvel échec représente à ses yeux une justification de son entreprise civilisatrice et une incitation à *domestiquer* le sauvage.

Après ces années d'installation, de domestication, de construction, de codification, il a suffi de l'ombre d'un espoir de possibilité pour me précipiter vers ce piège meurtrier où j'ai failli succomber jadis. Acceptons-en la leçon avec une humble soumission. J'ai assez gémi de l'absence de cette société que toute mon œuvre sur cette terre appelait en vain. Cette société m'est donnée sous sa forme la plus rudimentaire et la plus primitive certes, mais il ne m'en sera sans doute que plus facile de la plier à mon ordre. La voie qui s'impose à moi est toute tracée: incorporer mon esclave au système que je perfectionne depuis des années. (VLP, p. 147)

Bientôt, Vendredi sait «défricher, labourer, semer, herser, repiquer, sarcler, faucher, moissonner, battre, moudre, bluter, pétrir et cuire» (VLP, p. 148). Et pour récompenser ses efforts, il reçoit des pièces d'or. Toutefois, si Robinson éprouve une satisfaction dans cette consécration de l'argent rescapé de l'épave, Vendredi semble ne jouir que de

³⁸ Dans *Vendredi ou la vie sauvage*, réécriture simplifiée de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (Tournier refuse de le qualifier de livre pour enfants; il préfère y voir «une version meilleure» de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. «Tournier face aux lycéens», in *Le Magazine littéraire*, no 226, janvier 1986, p. 21.), le refus de la marginalité implicite au racisme est davantage explicite: «Il paraissait de peau plus sombre et ressemblait plus à un nègre qu'à un Indien. C'était peut-être cela qui l'avait fait désigner comme coupable, parce que dans un groupe d'hommes, celui qui ne ressemble pas aux autres est toujours détesté.» Michel Tournier, *Vendredi ou la vie sauvage*, Paris, Gallimard, collection «folio junior», 1977, p. 62.

sa valeur matérielle qui lui permet d'acheter «de la nourriture en supplément, des menus objets d'usage [...] ou tout simplement une demi-journée de repos qu'il passe dans un hamac de sa confection» (VLP, p. 150). En effet, Vendredi s'avère complètement réfractaire aux notions de calcul, d'économie et d'organisation (VLP, pp. 164-165).

Son irritation exacerbée par la nature indomptable de son compagnon, Robinson va jusqu'à lui imposer des tâches sans but ni raison. Toutefois, tel le Sisyphe de Camus, Vendredi ne se cabre pas devant ce labeur absurde; «il y a même mis une sorte d'allégresse» (VLP, p. 156). Or Robinson démiurge se voit dans les yeux de son compagnon «sous les espèces d'un monstre, comme dans un miroir déformant» (VLP, p. 155)³⁹. Fidèle à la prophétie de Van Deysse, Robinson-Roi, ayant triomphé par la force et imposé un ordre qui est à son image, a remporté une victoire *apparente* sur la nature.

³⁹ Le thème du «miroir déformant» est un leitmotiv chez Tournier (on le retrouve dans Vendredi ou les limbes du Pacifique, Le Roi des Aulnes, Les Météores, Vendredi ou la vie sauvage et La Goutte d'or, entre autres) parce qu'associé à l'Inversion *maligne*, concept structurant de toute l'œuvre tournierienne; cf. Arlette Bouloumié, «Inversion bénigne, inversion maligne», in Images et signes de Michel Tournier. Actes du colloque du Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, Paris, Gallimard, 1991, pp. 17-41. Dans Le Vent paraclét, Tournier évoque son admiration profonde pour le conte initiatique d'Andersen, «La reine des neiges», et son regret de ne pas l'avoir écrit. Sa fascination pour cette histoire d'enfants tient en particulier au concept du miroir déformant qui y est présenté: le Diable se confectionne un miroir qui inverse tout ce qui s'y trouve reflété: le beau devient hideux et vice versa. Il lui vient à l'esprit l'idée de mettre ce miroir défigurant sous les yeux de Dieu lui-même. Tandis qu'il s'approche du Paradis, le miroir se tord et enfin explose; un petit garçon, Kay, qui joue avec sa copine, reçoit un des fragments dans l'œil et désormais, voit tout d'un regard déformant. (VP, pp. 49-52.) On trouve à deux reprises le thème du miroir déformant dans Vendredi ou les limbes du Pacifique: d'abord, Robinson se regarde dans le miroir rescapé de la *Virginie* et se trouve défiguré, ayant pour ressemblance le patriarche féroce Yahweh (VLP, p. 90). Ensuite, il se voit dans les yeux de son compagnon «sous les espèces d'un monstre, comme dans un miroir déformant» (VLP, p. 155). Il est significatif que les deux épisodes ayant rapport au miroir défigurant ont lieu durant la période de l'île administrée, voie illusoire sous le signe de l'Inversion *maligne*.

Après l'explosion de la grotte, qui entraîne la destruction de tous les vestiges de l'île administrée et qui amène l'Inversion *bénigne*, le miroir «maléfique» est fragmenté (VLP, p. 185). Toutefois, par opposition avec le conte d'Andersen, la dislocation du miroir n'a pas pour fonction de répandre le mal mais plutôt de *inverser*: Robinson se regarde dans un morceau du miroir pour confirmer sa ressemblance fraternelle, *gémellaire* à Vendredi et sa métamorphose solaire. On y reconnaît la passion de Tournier pour la réécriture, pour l'*appropriation* du mythe.

c) L'Île anthropomorphe: aliénation et morts symboliques

L'île anthropomorphe répond à l'appel de Robinson vers Autrui, présence nécessaire à la justification de son entreprise et à sa législation:

La vanité de toute son œuvre lui apparut d'un coup, accablante, indiscutable. Inutiles ses cultures, absurdes ses élevages, ses dépôts une insulte au bon sens, ses silos une dérision, et cette forteresse, cette Charte, ce Code pénal? Pour nourrir qui? Pour protéger qui? Chacun de ses gestes, chacun de ses travaux était un appel lancé vers quelqu'un et demeurait sans réponse. (VLP, p. 124)

Toutefois, au fur et à mesure que l'aliénation de Robinson s'approfondit et qu'il est atteint d'aphasie, l'île devient douée de la parole.

En l'absence de tout autre interlocuteur, il poursuivait avec elle un long, lent et profond dialogue où ses gestes, ses actes et ses entreprises constituaient autant de questions auxquelles l'île répondait par le bonheur ou l'échec qui les sanctionnaient. [...] Il avait toujours l'oreille tendue vers les messages qui ne cessaient d'émaner d'elle sous mille formes, tantôt chiffrés, tantôt symboliques. (VLP, p. 56)

Cette inversion semble être liée à l'indissociabilité, de plus en plus étroite, qui s'instaure entre l'homme et la terre, et qui est l'œuvre de la solitude aliénante. Sans la présence d'Autrui *objectif* (qui existe hors de l'esprit du Sujet et dont le regard extérieur dissocie Sujet et Objet), une subjectivité totale règne, où observateur et observé se confondent et s'absorbent:

[...] Je constitue loin de moi un individu qui a nom Crusoé, prénom Robinson, qui mesure six pieds, etc. Je le vois vivre et évoluer dans l'île sans plus profiter de ses heurs, ni pâtir de ses malheurs. Qui *je* ? La question est loin d'être oiseuse. Elle n'est même pas insoluble. *Car si ce n'est lui, c'est donc Speranza.* Il y a désormais un *je* volant qui va se poser tantôt sur l'homme, tantôt sur l'île, et qui fait de moi tour à tour l'un ou l'autre. (VLP, pp. 88-89)

Cette aliénation dégradante du Sujet en Objet devient de plus en plus exacerbée: plus loin, Robinson et Speranza sont devenus *unanimes* (VLP, p. 98), et encore, Robinson

n'est autre que «l'excrément personnel de Speranza» (VLP, p. 100)⁴⁰. Quand l'île administrée commence à *perdre son âme* au profit de l'autre île (VLP, p. 140), Robinson pressent que «le temps est proche de l'avènement de choses absolument nouvelles, inouïes et imprévisibles» (VLP, p. 180). L'aliénation de Robinson entraîne son engagement dans de nouvelles voies, puisque «[...] ce n'est pas le monde qui est troublé par l'absence d'autrui, c'est le double glorieux du monde qui se trouve caché par sa présence»⁴¹.

Le critique et philosophe G. Deleuze commente ainsi l'aliénation du protagoniste et l'anthropomorphisme de l'île, détournement *pervers* du mythe robinsonien par Tournier:

[...] Chez Defoe, l'intention était bonne: qu'advient-il à un homme seul, sans Autrui, sur une île déserte? Mais le problème était mal posé. Car, au lieu de ramener un Robinson asexué à une origine qui reproduit un monde économique analogue au nôtre, archétype du nôtre, il fallait porter un Robinson sexué à *des fins tout à fait différentes et divergentes des nôtres*, dans un monde fantastique ayant lui-même dévié. [...] La fin, le but final de Robinson, c'est la «déshumanisation», la rencontre de la libido avec les éléments libres, la découverte d'une énergie cosmique ou d'une grande Santé élémentaire, qui ne peut surgir que dans l'île, et encore dans la mesure où l'île est devenue aérienne ou solaire⁴².

Une suite de métamorphoses à contresens dans l'évolution de Robinson et de Speranza, qui sont autant de nouvelles étapes dans l'initiation du héros que des «perversions», est déclenchée par l'arrêt de la clepsydre qui amorce une «inversion du cours du temps» (VLP, p. 93). «Dans sa vie seconde — celle qui commençait lorsque, ayant déposé ses attributs de gouverneur-général-administrateur, il arrêta la clepsydre — Speranza n'était plus un domaine à gérer, mais une personne, de nature indiscutablement féminine [...]» (VLP, p. 101-102). Sous cet aspect, la grotte est

⁴⁰ Le commentaire suivant de Tournier sert à élucider ce glissement progressif du Sujet en Objet: «Ma grande affaire a toujours été la transmutation romanesque d'opérations philosophiques. Or l'ontologie jetée dans le creuset romanesque se transforme partiellement en scatologie, je n'y peux rien.» «Michel Tournier répond aux critiques», in *Le Figaro littéraire*, no 1509, p. 15.

⁴¹ Deleuze, «Une théorie d'Autrui (Autrui, Robinson et le pervers)», *loc. cit.*, p. 521.

⁴² Deleuze, «Michel Tournier et le monde sans Autrui», *loc. cit.*, p. 259.

associée à un orifice naturel de l'île, corps tellurique. La pénétration de Robinson dans l'alvéole de la grotte symbolise une remontée du temps, un retour à l'état intra-utérin même; elle est donc rite de passage: «[La grotte] est un retour vers l'innocence perdue que chaque homme pleure secrètement. Elle réunit miraculeusement la paix des douces ténèbres matricielles et la paix sépulcrale, l'en deçà et l'au-delà de la vie» (VLP, p. 112). Dans cette éternité maternelle, chaque fois que Robinson se demande combien de temps s'est écoulé depuis sa descente dans la grotte, c'est toujours l'image de la clepsydre *arrêtée* qui se présente à son esprit (VLP, p. 106).

Conscient de la valeur initiatique de cette remontée dans le temps, Robinson s'apprête à vivre une métamorphose qui est marquée par un changement *essentiel* de l'obscurité à l'intérieur de la grotte; cette inversion symbolise un rite purificateur dans la phase blanche d'une initiation *alchimique*. «L'éclair se répercuta encore jusqu'aux tréfonds où il flottait de plus en plus désincarné par le jeûne. Or dans cette nuit lactée son effet parut *inversé* à Robinson: pendant une fraction de seconde la blancheur amiante noircit, puis retrouva aussitôt sa pureté neigeuse» (VLP, p. 109). Eliade évoque cette dimension rédemptrice de l'alchimie:

Dans une perspective chrétienne, on pourrait dire que les alchimistes s'efforcent de «délivrer» la Nature des conséquences de la chute; finalement de la «sauver». Pour cette entreprise ambitieuse de sotériologie cosmique, les alchimistes ont utilisé le scénario classique de toute initiation traditionnelle, «mort» et «résurrection» des substances minérales afin de les régénérer⁴³.

Le critique Bouloumié précise que le destin de Robinson est placé sous le signe alchimique lorsque le capitaine Van Deyssel évoque le serpent Ouroboros hermaphrodite, «[...] symbole pictural le plus ancien de l'alchimie, cet art de la transmutation de métaux vils en or»⁴⁴. Il faudrait ajouter également que «[...] l'or est un symbole de perfection correspondant, au niveau minéral, de la perfection divine.

⁴³ Eliade, *Initiation, rites et sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, collection «Idées», 1959, p. 263.

⁴⁴ Bouloumié, *Arlette Bouloumié commente Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier, op. cit.*, p. 134.

C'est aussi un symbole d'immortalité. La transmutation alchimique porte donc aussi et surtout sur l'individualité humaine»⁴⁵. La prophétie de Van Deysse indique que Robinson accédera au «zénith de la perfection humaine» (VLP, p. 12) dans la Cité solaire, sous les rayons dorés du soleil. Robinson *héliophane* (du néologisme de Tournier, *héliophanie*, qui renvoie à un culte du Soleil, l'Astre-dieu) ne sera-t-il pas métamorphosé en «chevalier solaire», «statue (ou d'un statut) surhumain(e)» (VLP, p. 216)?

Robinson sort de ce rite purificateur, «allégé» et «spiritualisé». Son retour à l'extérieur équivaut à l'entrée dans le monde du nouveau-né: nu et blanc, sa peau granulée en chair de poule et son sexe «fondu», entre ses doigts qui protègent ses yeux de la lumière trop claire, il sanglote (VLP, p. 110). Cette renaissance tellurique renvoie à cette capacité mythique et alchimique de la *Tellus Mater* de générer des êtres humains⁴⁶. Le Tarot prévoyait en effet que, en se retirant au fond d'une grotte pour y retrouver sa source originelle, en accomplissant ce voyage au fond de lui-même, Robinson deviendrait un autre homme (VLP, p. 8). Eliade écrit: «[...] le symbolisme du retour dans le ventre a toujours une valence cosmique. C'est le monde entier qui, symboliquement, retourne, avec le néophyte, dans la Nuit cosmique, pour pouvoir être créé de nouveau, c'est-à-dire pour pouvoir être régénéré»⁴⁷. Or la remise en marche de la clepsydre marque le re-commencement de la vie dans l'île.

La médiocrité de la récolte contraint Robinson à se détourner de cette voie maternelle vers la voie maritale. Speranza, imprégnée de cet homme viril, ne peut plus produire, «comme le flux menstruel se tarit chez la future mère» (VLP, p. 114). Le coït de Robinson avec cette terre prend donc valeur de viol ou d'inceste symboliques⁴⁸.

⁴⁵ *Ibid.*, pp. 134-135.

⁴⁶ Eliade, *Forgerons et alchimistes*, *op. cit.*, pp. 45-47.

⁴⁷ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, *op. cit.*, pp. 299-300.

⁴⁸ *Le regressus ad uterum* «est parfois présenté sous la forme d'un inceste avec la Mère.» Eliade, *Forgerons et alchimistes*, *op. cit.*, p. 159.

La voie maritale, prochaine étape dans l'évolution de Robinson et de Speranza, comporte trois phases: la voie végétale, la période des fiançailles et l'accouplement. Robinson, qui décide d'assumer virilement son destin et qui s'engage dans la voie végétale, effectue un retour symbolique vers les antécédents mythiques des institutions sociales:

En même temps que toute la construction sociale, tombée en ruine en moi d'année en année, a disparu l'échafaudage d'institutions et de mythes qui permet au désir de *prendre corps*, au double sens du mot, c'est-à-dire de se donner une forme définie et de fondre sur un corps féminin. (VLP, p. 118)

Sa liaison avec l'arbre n'est-elle pas une commémoration de ces temps antiques où l'homme s'accouplait avec les bêtes et les plantes? «Robinson n'était-il pas le dernier être de la lignée humaine appelé à un retour aux sources végétales de la vie?» (VLP, p. 121). La personnification de l'arbre Quillai devenu amant ressort dans la majuscule ajoutée au nom de l'espèce; en outre, l'écorce «lisse et tiède, douillette même» prend la forme d'une aisselle et les branches évoquent «deux énormes cuisses noires» entre lesquelles se trouve une cavité moussue où Robinson enfonce son pénis. Toutefois, la «maladie vénérienne» que Robinson contracte sous la forme d'une piqûre d'araignée lui semble être un jugement moral et il y voit le signe que cette voie n'est peut-être qu'«une dangereuse impasse» (VLP, p. 122).

Les fiançailles de Robinson et de Speranza représentent la prochaine étape dans la gestation de cet homme et de cette île *autres* qui succéderont au gouverneur et à sa colonie. L'acte sexuel est présenté comme une mort symbolique qui permet la renaissance d'un nouvel homme *élémentaire* :

J'ai creusé ma tombe avec mon sexe et je suis mort, de cette mort passagère qui a nom volupté. Je note également que j'ai franchi ainsi une nouvelle étape dans la métamorphose qui m'emporte. [...] Pour la première fois dans la combe rose, mon sexe a retrouvé son élément *originel, la terre*. (VLP, p. 133. C'est moi qui souligne.)

L'union de Robinson et de Speranza est comblée par la naissance des mandragores:

C'était bien cela, ses amours avec Speranza n'étaient pas demeurées stériles: la racine charnue et blanche, curieusement bifurquée, figurait indiscutablement le corps d'une petite fille. Il tremblait d'émotion et de tendresse en replaçant la mandragore dans son trou et en ramenant le sable autour de sa tige, comme on borde un enfant dans son lit. (VLP, p. 138)

Le rejeton floral symbolise un retour aux sources végétales de la vie, aux sources mythologiques de l'humain. «La mandragore est la créature hybride, à cheval sur deux natures, qui actualise le temps mythique où le passage entre les règnes humains et végétaux était possible»⁴⁹. Les cantiques de la Bible, parole de Speranza, et le rêve de Robinson de voir générer une humanité «florale», se voient ainsi réalisés. Par conséquent, c'est avec «la bénédiction de la Bible» que Robinson poursuit désormais des relations plus intimes avec Speranza, poursuite qui est davantage une étape dans sa propre déshumanisation, l'enracinement de sa barbe dans la terre en étant la preuve (VLP, p. 138).

Lorsque Robinson trouve dans la combe rose un nouveau type de mandragore rayée, engendrée par la semence de Vendredi, sa fureur *cosmique*, «issue des entrailles de la terre et balayant tout d'un souffle ardent», gronde comme le tonnerre de Yahweh: «c'est le déluge noyant sur toute la terre l'iniquité humaine, c'est le feu du ciel calcinant Sodome et Gomorrhe, ce sont les Sept Plaies d'Egypte châtiant l'endurcissement de Pharaon» (VLP, pp. 174, 176. C'est moi qui souligne). Sa lutte avec son compagnon est donc une reprise du premier fratricide, du meurtre d'Abel par Caïn. Pourtant, quand il cherche conseil dans la Bible, c'est Speranza, la femme adultère, qui est dénoncée: l'ère de l'île anthropomorphe représente donc l'envers *malin*

⁴⁹ Bouloumié, Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou Les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, *op. cit.*, p. 73.

de la Quête fraternelle. Dorénavant, Robinson guette un événement décisif, bouleversant, qui inaugurerait une ère véritablement nouvelle dans l'île.

L'Inversion *bénigne* comme accès à la Cité solaire ou à la transcendance

a) L'Explosion de la grotte: l'événement catalyseur qui cause un renversement dans l'île administrée

L'explosion de la grotte fonctionne comme l'événement catalyseur qui amorce le règne solaire dans l'île. La déflagration des quarante tonnes de poudre dans la grotte met définitivement fin à l'ère administratrice dans l'île en détruisant tous les vestiges de la civilisation. Les chèvres, ayant défoncé la clôture du corral, se dispersent dans l'île en moins d'une heure et, en une semaine, elles sont retournées à l'état sauvage. Tenn est mort et cette mort est symbolique, puisque le terme de vie du plus *domestique* des animaux ne pouvait dépasser l'ère civilisée dans l'île.

L'explosion de la grotte provoquée, même si ce n'est que de façon involontaire, par Vendredi, est à son image, tout comme la nouvelle ère qu'elle inaugure: «Vendredi était une *nature* dont découlaient des actes, et les conséquences de ceux-ci lui ressemblaient comme des enfants ressemblent à leur mère» (VLP, p. 188). Ainsi, «à l'endroit où la déflagration avait été la plus violente, un génie architectonique en eût profité pour donner libre cours à une verve baroque» (VLP, p. 186).

Robinson embrasse avec avidité le renversement de l'ancien ordre, y ayant même aspiré: «Vendredi, après l'avoir libéré malgré lui de ses racines terriennes, allait l'entraîner vers *autre chose*. [...] Robinson [...] acceptait à l'avance de laisser crouler l'île administrée pour s'enfoncer à la suite d'un initiateur irresponsable dans une voie inconnue» (VLP, p. 189). La tombée du grand cèdre, «génie tutélaire de Speranza», événement qui couronne cette journée cataclysmique, symbolise donc le *déracinement* de Robinson tellurique:

Ce nouveau coup à la terre de Speranza achevait de rompre les derniers liens qui attachaient Robinson à son ancien fondement. Il flottait désormais, libre et apeuré, seul avec Vendredi. Il ne devait plus lâcher cette main brune qui avait saisi la sienne pour le sauver au moment où l'arbre sombrait dans la nuit. (VLP, p. 190)

Cet événement annonce de plusieurs manières la nature de la nouvelle ère dans l'île. D'abord, la tombée du cèdre, symbole ambigu qui renvoie à la fois à Robinson gouverneur et à l'île administrée, indique non pas le renversement du despote mais plutôt l'*Inversion bénigne* de son régime:

La liberté de Vendredi — à laquelle Robinson commença à s'initier les jours suivants — n'était pas que la négation de l'ordre effacé de la surface de l'île par l'explosion. Robinson savait trop bien, par le souvenir de ses premiers temps à Speranza, ce qu'était une vie désemparée, errant à la dérive et soumise à toutes les impulsions du caprice et à toutes les retombées du découragement, pour ne pas pressentir une unité cachée, un principe implicite dans la conduite de son compagnon. (VLP, p. 190)

Ensuite, il reprend l'épisode des arbres *renversés* par Vendredi:

[L]es arbustes avaient tous été visiblement déracinés et replantés *à l'envers*, les branches enfouies dans la terre et les racines dressées vers le ciel. [...] Des pousses vertes et même des touffes de feuilles apparaissaient à la pointe des racines, ce qui supposait que les branches enterrées avaient su se métamorphoser elles-mêmes en racines, et que la sève avait inversé le sens de sa circulation. (VLP, p. 163)

L'adaptation de la nature à cette «extravagance baroque» constitue la preuve de l'harmonie cosmique qui existe entre Vendredi et les éléments et laisse présager l'évolution *inverse*, la *révolution* de Robinson; les racines qui se dressent vers le ciel ne sont pas sans évoquer les cheveux de Robinson *solaire* dont «les boucles ardentes» se tordent «comme un brasier dressé vers le ciel» (VLP, p. 218). Enfin, les deux hommes qui se tiennent la main évoquent la fraternité qui caractérisera dorénavant leur

relation et annoncent leur métamorphose en *Dioscures*, signalée dans le Tarot par l'image des deux enfants qui se tiennent la main devant la Cité solaire.

b) L'Inversion bénigne est amorcée par l'arrivée d'un initiateur cosmique qui est un Enfant: Vendredi, initiateur cosmique

L'initiateur cosmique dans les romans de Tournier est toujours un Enfant, symbole du Christ. Vendredi, associé à Vénus et Dionysos, présente des caractéristiques enfantines et laisse ainsi présager l'arrivée de Jeudi.

Vendredi-Vénus

Vendredi est un avatar de Vénus: son nom renvoie au jour de la mort du Christ et à celui où Vénus est née. Le capitaine de la *Virginie* prophétise que Vénus, en émergeant des eaux, sortira l'Hermite de son trou; n'est-ce pas Vendredi qui détourne Robinson du règne tellurique vers le règne solaire? Or Robinson qui observe son compagnon *riant dans l'écume des vagues*, évoque la «vénusté» de Vendredi, sa grâce naturelle et gaie (VLP, pp. 227-228. C'est moi qui souligne). En effet, le pas naturel de Vendredi est la danse et son rire, d'abord perçu sous le signe de l'Inversion *maligne* comme «démentiel», «diabolique» et «redoutable», conduit à l'épanouissement. Or Robinson implore le soleil de le délivrer de la *gravité* (sa prière renvoie à celle des Chrétiens, «Délivre-moi du mal»), afin de le rendre semblable à Vendredi. Au début de son existence dans l'île, Robinson était rendu plus grave, c'est-à-dire plus lourd, plus triste, ayant mesuré la solitude de son destin (VLP, p. 19). Il désire être à la fois d'une légèreté physique et spirituelle, comme Vendredi dont l'âme est aérienne et dont le visage est «épanoui par le rire, taillé tout entier pour le rire»: «[...] je comprends que les deux sens du mot *grâce* — celui qui s'applique au danseur et celui qui concerne le

saint — puissent se rejoindre sous un certain ciel du Pacifique» (VLP, p. 217).
 «Naissance de Vénus et mort du Christ»: Vendredi est un rédempteur *cosmique* qui détourne Robinson de la *pureté* chrétienne vers l'*innocence* élémentaire.

Pour bien comprendre la relation entre *pureté* et *innocence*, opposition clé dans le concept d'Inversion *maligne/bénigne*, il faudrait faire référence au *Roi des Aulnes* où l'avertissement du capitaine Van Deysel à Robinson, «Gardez-vous de la pureté. C'est le vitriol de l'âme» (VLP, p. 14), est repris et explicité:

La pureté est l'inversion maligne de l'innocence. L'innocence est l'amour de l'être, acceptation souriante des nourritures célestes et terrestres, ignorance de l'alternative infernale pureté-impureté. De cette sainteté spontanée et comme native, *Satan a fait une singerie qui lui ressemble et qui est tout l'inverse* : la pureté. La pureté est l'horreur de la vie, haine de l'homme, passion morbide du néant. [...] Purification religieuse, épuration politique, sauvegarde de la pureté de la race, nombreuses sont les variations sur ce thème atroce, mais toutes débouchent avec monotonie sur des crimes sans nombre dont l'instrument privilégié est le feu, symbole de pureté et symbole de l'enfer. (RA, p. 125)

On reconnaît ici à la fois l'Inversion *maligne* qui marque le retour vers la civilisation dévalorisée et son Inversion *bénigne* : l'horreur de l'île, du présent, du sauvage et du Sauvage, le travail obsessionnel contre le vide, la vertu et le vice chrétiens de la période tellurique se trouvent inversés dans l'union cosmique, le présent éternel, le retour à la vie sauvage et l'innocence du règne solaire. Le feu, «symbole de pureté et de l'enfer» se voit racheté dans le culte solaire. La nouvelle ère dans l'île, représentée par Saturne, l'arcane douzième, figurant le pendu suspendu par les pieds, est un *renversement* des valeurs de la civilisation occidentale.

Vendredi-Dionysos

Vendredi, métamorphosé en homme-plante (VLP, p. 163), représente l'incarnation de Dionysos, génie de la sève et des jeunes pousses⁵⁰. Dionysos est un libérateur des Enfers et, tandis que l'avatar dionysien de Tournier perd son aspect chthonien, il demeure quand même un initiateur qui accomplit l'Inversion *bénigne* dans l'île⁵¹.

Dionysos conduit les innocents à un statut supérieur éternel: «Dionysos tend à introduire les hommes dans le monde des dieux et à les transformer en race divine. *L'homme acceptait de s'aliéner dans l'espoir d'être transfiguré. [...] C'est à tous les enfants de la terre qu'il voulut ouvrir l'accès à l'immortalité* »⁵². Ainsi, c'est lui qui tiendra la promesse de Moïse: «Enfants d'Israël, je vous ferai entrer dans une terre ruisselante de lait et de miel» (VLP, p. 112); Robinson orphelin sera rendu au cosmos. Par ailleurs, si la figure du bouc intervient souvent dans le mythe de Dionysos, c'est parce qu'elle est sa victime privilégiée pour les sacrifices. Or malgré ses blessures qui le contraignent à rester immobile dans son hamac pendant trois jours, Vendredi «parlait sans cesse de retrouver cette bête qu'il avait baptisée *Andoar* et qui paraissait lui inspirer une admiration mêlée de tendresse» (VLP, p. 195).

⁵⁰ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Paris, Laffont, 1982, p. 357.

⁵¹ Il faudrait insister, à la suite de Bouloumié, sur l'atténuation du côté barbare de Dionysos présenté dans le roman: malgré sa cruauté envers les animaux, Vendredi entretient une connivence avec eux, car il exerce *innocemment* sur eux les droits que lui donnent sa force physique et son ingéniosité supérieures. Pour une analyse approfondie du Dionysos nietzschéen et tournierien, cf. Bouloumié, «Le Retour de Dionysos», in Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, Paris, Gallimard, 1991, pp. 139-149 et «Inversion bénigne, inversion maligne», in Images et signes de Michel Tournier. Actes du colloque du Centre culturel international de Cérisy-la-Salle, Paris, Gallimard, 1991, pp. 17-41.

⁵² Ibid., p. 358. C'est moi qui souligne.

La phase éolienne

L'arrivée de la nouvelle ère d'union cosmique, annoncée par la destruction de l'ancien ordre, est symbolisée par la conversion du bouc Andoar en harpe éolienne et en cerf-volant. Le brame puissant et mélodieux du grand bouc sacrifié, *symphonie instantanée* et cosmique, s'inscrit tout entier dans l'instant (VLP, p. 227); c'est une musique dionysiaque⁵³ à l'image de ce présent éternel et rénovateur du règne solaire.

Pour moi désormais, le cycle s'est rétréci au point qu'il se confond avec l'instant. Le mouvement circulaire est devenu si rapide qu'il ne se distingue plus de l'immobilité. [...] Le temps s'est figé au moment où la clepsydre volait en éclats. Dès lors, n'est-ce pas dans l'éternité que nous nous sommes installés, Vendredi et moi? (VLP, p. 219)

Andoar, avec «son masque de patriarche sémite», à «la barbe annelée» (VLP, p. 196), est un symbole de Robinson gouverneur: «Andoar, c'était moi. Ce vieux mâle solitaire et têtu avec sa barbe de patriarche et ses toisons suant de lubricité, ce faune tellurique âprement enraciné de ses quatre sabots fourchus dans sa montagne pierreuse, c'était moi» (VLP, p. 227). La conversion du bouc en harpe éolienne symbolise donc le décès de Robinson tellurique tandis que sa métamorphose en cerf-volant présage l'ascension spirituelle de Robinson élémentaire à la Cité solaire. «La terre, l'arbre et le vent célébraient à l'unisson l'apothéose nocturne d'Andoar» (VLP, p. 209).

Cette conversion symbolique de Robinson géotropique en être éolien reprend la métaphore de Robinson larve devenu papillon qui traverse le roman, encapsulant le voyage initiatique du protagoniste. Cette comparaison est d'abord évoquée dans ce *moment d'innocence* qui survient avec la suspension de l'emploi du temps dans l'île effectuée par l'arrêt de la clepsydre:

⁵³ Ibid., p. 147.

Découverte merveilleuse: il était donc possible d'échapper à l'implacable discipline de l'emploi du temps et des cérémonies sans pour autant retomber dans la souille! Il était possible de *changer* sans déchoir. [...] Indiscutablement il venait de gravir un degré dans la métamorphose qui travaillait le plus secret de lui-même. Mais ce n'était qu'un éclair passager. La larve avait pressenti dans une brève extase qu'elle volerait un jour. Enivrante, mais passagère vision! (VLP, p. 94)

Ensuite, dans un autre «moment d'innocence», celui de Robinson-fœtus dans le ventre de Speranza, les entreprises du gouverneur ne lui semblent être que «le rêve sans consistance de la petite larve molle tapie de toute éternité dans cette énorme urne de pierre» (VLP, p. 106). D'ailleurs, le combat de Robinson géotrope contre son vertige annonce la conversion d'Andoar en être éolien: «Il y avait la terre et l'air, et entre les deux, collé à la pierre comme un papillon tremblant, Robinson qui luttait douloureusement pour opérer sa conversion de l'une à l'autre» (VLP, p. 199). Mais le papillon volera: «Le visage levé vers le ciel, Robinson éprouva que contre l'appel doux des tombes en désordre pouvait prévaloir l'invitation au vol d'un couple d'albatros planant fraternellement entre deux nuages [...]» (VLP, p. 199). Ne serait-ce pas une image de Robinson et de Vendredi, «êtres tombés du ciel comme des météores, issus d'une génération verticale, abrupte» (VLP, p. 232)? Enfin, la métaphore et la métamorphose de la larve signalent l'apothéose de Robinson *héliophore* :

Mais le soleil a touché de sa baguette de lumière cette grosse larve blanche et molle cachée dans les ténèbres souterraines, et elle est devenue phalène au corset métallique, aux ailes miroitantes de poussière d'or, un être de soleil, dur et inaltérable, mais d'une effrayante faiblesse quand les rayons de l'astre-dieu ne le nourrissent plus. (VLP, pp. 226-227)

Le règne solaire

Dans la mesure où Dionysos symbolise la rupture des inhibitions et l'épanouissement, le premier changement que subit Robinson dans cette voie initiatrice est un changement physique: afin de mieux ressembler à Vendredi, Robinson laisse pousser ses boucles fauves et se rase la barbe; ce faisant, il rajeunit d'une génération et perd son aspect patriarcal. La ressemblance fraternelle ainsi établie entre les deux hommes est la manifestation physique de leur nouvel équilibre spirituel⁵⁴: «Des années durant, [Robinson] avait été à la fois le maître et le père de Vendredi. En quelques jours il était devenu son frère — et il n'était pas sûr que ce fût son frère aîné» (VLP, p. 191). À la suite de Vendredi, Robinson s'expose nu au soleil et découvre qu'«un corps accepté, voulu, vaguement désiré aussi [...] peut être [...] un compagnon fidèle et fort» (VLP, p. 192). En outre, «il retrouve la puissance physique de l'Androgyne sphérique de Platon lorsqu'il rêve de transformer “son corps en une main géante dont les cinq doigts seraient tête, bras et jambes” (VLP, p. 192)»⁵⁵.

Vendredi apprend à Robinson la valeur du geste gratuit, le jeu: «Il partageait avec Vendredi des jeux et des exercices qu'il aurait jugés auparavant incompatibles avec sa dignité» (VLP, p. 192). Le jeu de marcher sur les mains reprend de nouveau l'épisode des arbres renversés et renvoie au renversement des valeurs annoncé par la carte de Tarot figurant le pendu. Par le biais du jeu de la personnification, une inversion de rôles qui embrouille leurs identités permet un exorcisme cathartique du passé:

Robinson avait compris que ce jeu faisait du bien à Vendredi parce qu'il le libérait du mauvais souvenir qu'il gardait de sa vie d'esclave. Mais à lui aussi

⁵⁴ On y reconnaît la thématique du *double*, concept structurant chez Tournier. Il faudrait souligner que durant la phase de l'*Inversion maligne*, Vendredi-esclave figurait déjà le double de Robinson, mais il n'était qu'un double inférieur, *aliéné* dans l'esprit de Robinson.

⁵⁵ Bouloumié, Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, *op. cit.*, p. 100.

Robinson, ce jeu faisait du bien, parce qu'il avait toujours un peu de remords de son passé de gouverneur et de général. (VLP, p. 213)

Vendredi porte des pantalons, une veste, un chapeau et une fausse barbe durant le jeu tandis que Robinson se frotte avec du jus de noix pour se brunir et porte un pagne de cuir. Toutefois, la similarité entre les deux hommes ayant déjà dépassé les confins du jeu, Robinson n'a pas grand chose à faire pour jouer son rôle (VLP, p. 212).

En effet, la fraternité de Vendredi et Robinson est devenu *gémellaire* : dans cette ère du culte solaire, ils sont devenus *Dioscures*, gémeaux de la Cité solaire. Les Gémeaux se trouvent sous l'arcane dix-neuvième majeur, l'arcane du Lion, symbole du soleil⁵⁶: «deux enfants se tiennent par la main devant [...] la Cité solaire — suspendue entre le temps et l'éternité, entre la vie et la mort — [où] les habitants sont revêtus d'innocence enfantine, ayant accédé à la sexualité solaire qui, plus encore qu'androgynique, est *circulaire* » (VLP, p. 12). «[...] Vénus n'est pas sortie des eaux et n'a pas foulé mes rivages pour me séduire, mais pour me tourner de force vers son père *Ouranos* » (VLP, p. 229), observe Robinson. «En vérité, au suprême degré où nous avons accédé, Vendredi et moi, la différence du sexe est dépassée [...]» (VLP, p. 230). Or si son compagnon éolien attire Robinson à lui, c'est pour mieux orienter sa métamorphose vers le soleil: ainsi, la chevelure de Robinson tord ses boucles vers le ciel tandis que sa barbe, qui le ployait vers la terre «comme autant de radicules géotropiques», est disparue. Cette image est ambiguë: d'abord, elle évoque la métamorphose de Robinson qui est un renversement à l'instar de celui des arbres, et ensuite, «l'auteur rend toute sa force mythique à la rousseur de Robinson qui, par ce signe d'incandescence, révèle son passage victorieux à travers l'élément igné»⁵⁷. La maîtrise du feu symbolise la transcendance de la condition humaine⁵⁸; le pouvoir

⁵⁶ Le lion est le signe zodiaque qui occupe le milieu de l'été et désigne ainsi le soleil. Chevalier et Gheerbrant, *Le Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 577.

⁵⁷ Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, op. cit., p. 169.

⁵⁸ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 94.

acquis par ce rite de passage est ainsi exprimé dans la métaphore du supplice de saint Sébastien suivi de son assomption⁵⁹:

Aussitôt une volée de flèches brûlantes ont percé ma face, ma poitrine et mes mains, et la pompe grandiose de mon sacre s'est achevée tandis que mille diadèmes et mille sceptres de lumière couvraient ma statue surhumaine. (VLP, p. 216)

L'Arrivée du *Whitebird* ou la précipitation de la Cité solaire

La venue du *Whitebird*, goélette britannique, symbolise la précipitation des *Dioscures* de la Cité solaire annoncée par le Tarot sous le signe funeste du Capricorne. Devant l'embarcation de l'équipage, «comme un mourant avant de rendre l'âme», Robinson revoit sa vie entière dans l'île (VLP, p. 234). La mise en abyme du destin de Robinson dans la lecture du Tarot se trouve ainsi dédoublée, rendant circulaire son odyssee initiatique; ainsi, le «retour aux temps des origines» de l'initié, tout comme la structure du roman, s'effectue sur deux plans, ceux du contenu latent et du contenu manifeste. Or son trajet circulaire met également en valeur le temps circulaire du règne solaire, symbolisé par le serpent qui se mord la queue: «Chaque matin était pour lui un premier commencement, le commencement absolu de l'histoire du monde» (VLP, p. 246).

Ce premier contact avec la société occidentale depuis vingt-huit ans fait reconnaître à Robinson que son naufrage a provoqué une rupture indéniable entre lui et le monde civilisé:

Et Robinson savait qu'il avait été semblable à eux, mû par les mêmes ressorts — la cupidité, l'orgueil, la violence [...] Mais en même temps il les voyait avec le détachement intéressé d'un entomologiste penché sur une communauté d'insectes, des abeilles ou des fourmis, ou ces rassemblements suspects de cloportes qu'on surprend en soulevant une pierre. (VLP, p. 238)

⁵⁹ Bouloumié, Michel Tournier. Le Roman mythologique, op. cit., p. 169.

En outre, Speranza, cet «îlot dans le temps» représente la «lumineuse négation» du «tourbillon de temps dégradant et mortel» dans lequel vit l'homme civilisé.

En vérité il était plus jeune aujourd'hui que le jeune homme pieux et avare qui s'était embarqué sur la *Virginie*. [...] Il était d'une jeunesse minérale, divine, solaire. [...] Il n'allait pas s'arracher à cet éternel instant, posé en équilibre à la pointe d'un paroxysme de perfection, pour choir dans un monde d'usure, de poussière et de ruines! (VLP, p. 246)

Bien qu'il ait d'emblée considéré, tel Zoroastre, de plonger à nouveau dans «l'impur grouillement des hommes pour leur dispenser sa sagesse» (VLP, p. 237), sa décision de ne pas y retourner, comme tout dans cette île, est liée au temps: «Ainsi serait définitivement close cette parenthèse qui avait introduit vingt-quatre heures de tumulte et de désagrégation dans l'éternité sereine des Dioscures» (VLP, p. 247).

Le départ du *Whitebird* amène un autre rendez-vous symbolique avec le passé: Vendredi étant parti avec l'équipage, Robinson se trouve de nouveau seul dans l'île. Le voilier *Whitebird* représente «l'aboutissement triomphal et comme l'apothéose de cette conquête de l'éther» (VLP, p. 242); le départ de Vendredi, être éolien, à bord du bateau est donc inévitable. Cette solitude, rupture de la plénitude de la cellule gémellaire immortelle, déclenche chez Robinson un désir de mort: «Mais, vieux et sans forces, comment recouvrerait-il cet état de grâce si longuement et durement conquis? N'était-ce pas tout simplement en mourant?» (VLP, p. 251)

c) L'Arrivée de l'Enfant Jeudi et la réalisation du nouvel ordre cosmique désiré

La métamorphose de Robinson est conduite à son apothéose par l'arrivée du mousse du *Whitebird*, cadeau de Jupiter: «Le dieu du ciel vous vient en aide avec une admirable opportunité. Il s'incarne dans *un enfant d'or*, issu des entrailles de la terre — comme une *pépite arrachée à la mine* —, qui vous rend les clés à la Cité solaire»

(VLP, p. 13. C'est moi qui souligne). Or sa présence dans l'île est autant une manifestation de la nécessité fatidique en marche depuis le naufrage de la *Virginie* que l'explosion de la grotte qui conduisait au règne solaire⁶⁰. Le destin de Robinson, comme celui d'un autre héros mythologique, est annoncé sous forme d'une énigme à déchiffrer: «Tel l'oracle d'Œdipe, la lecture du Tarot présage toute l'histoire de Robinson; elle préfigure un sort inflexible et inéluctable; l'histoire illustre comment le destin devient destinée»⁶¹. L'expression «enfant d'or» empruntée aux alchimistes souligne la perfection de l'enfant divin et l'achèvement de l'initiation alchimique de Robinson⁶². Les cheveux roux du garçon, comme ceux de Robinson, montrent sa prédestination au culte solaire (VLP, p. 242). «Issu des entrailles de la terre», l'enfant est effectivement «né» du tombeau de Robinson: au moment où celui-ci, désespéré, entreprend une dernière visite à l'alvéole de la grotte pour y laisser sa dépouille, l'enfant sort d'entre les rochers. Or il s'agit en quelque sorte d'une résurrection.

Une pierre roula à l'intérieur et un corps obstrua le faible espace noir. Quelques contorsions le libèrent de l'étroit orifice, et voici qu'un enfant se tenait devant Robinson, le bras droit replié sur son front, pour se protéger de la lumière ou *en prévision d'une gifle*. (VLP, p. 252. C'est moi qui souligne.)

L'Enfant devient ainsi un symbole du Christ puisque, comme souligne Tiffauges, protagoniste du *Roi des Aulnes*, «[...] un visage humain [...] souffleté, devient aussitôt la face de Jésus» (RA, p. 48)⁶³. Ses omoplates qui «*saillaient comme des ailes d'angelot* » soulignent également son aspect salvateur (VLP, p. 242. C'est moi qui

⁶⁰ À la page 220 de VLP, Robinson évoque le caractère fatidique de son destin: «Plus j'y songe, plus il me paraît que les tonneaux de poudre, la pipe de Van Deyssel et la maladroite désobéissance de Vendredi [...] recouvre(nt) une nécessité fatidique [...]».

⁶¹ Salkin Sbiroli, *Michel Tournier: la séduction du jeu*, op. cit., p. 26.

⁶² Bouloumié, *Arlette Bouloumié commente Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 138.

⁶³ Le critique F. Merlié ajoute que le mousse fait figure de résurrection parce qu'il «[...] permet à Robinson de se sentir différemment androgyne en lui donnant la possibilité d'avoir à son égard une attitude maternelle.» Françoise Merlié, *Michel Tournier*, op. cit., p. 58. Le mousse Jeudi évoque ainsi deux autres doubles fraternels, à savoir l'Enfant Éphraïm dans *Le Roi des Aulnes* et le personnage de Daniel dans *Les Météores*.

souligne)⁶⁴. Comme en témoigne la valeur symbolique de son baptême, cet «enfant d'or» est considéré comme le fils de Jupiter, *le fils de Dieu* : «Désormais, lui dit Robinson, tu t'appelleras Jeudi. C'est le jour de Jupiter, dieu du Ciel. C'est aussi le dimanche des enfants» (VLP, p. 254). Or la «renaissance» de l'Enfant entraîne la «régénération» de Robinson: «le rayonnement qui l'enveloppait le lavait des souillures mortelles de la journée précédente et de la nuit» (VLP, p. 254).

À la fin de tout roman tournierien se trouve la figure de l'Androgyne et du Soleil, signe de l'épanouissement du héros et de l'apothéose de sa Quête. Dans l'image de Robinson, Speranza et Jeudi dans l'embras(s)ement de Jupiter, on reconnaît la figure de l'Homme-Femme-Portenfant:

Redressant sa haute taille, [Robinson] faisait face à l'extase solaire avec une joie presque douloureuse. [...] Speranza se dégageait des voiles de la brume, vierge et intacte. [...] Enfin, l'astre-dieu déploya tout entière sa couronne de cheveux rouges dans des explosions de cymbales et des stridences de trompettes. Des reflets métalliques s'allumèrent sur la tête de l'enfant. (VLP, p. 254)⁶⁵

Robinson, comme Tiffauges et Paul après lui⁶⁶, transcende la condition humaine dans l'éternité de la Cité solaire.

Vendredi ou les limbes du Pacifique : un roman pessimiste?

Selon le critique S. Vierre, la décision de Tournier de faire rester Robinson dans l'île témoigne d'un pessimisme caractéristique des écrivains de son époque: «Ce

⁶⁴ Bouloumié, Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, *op.cit.*, p. 138.

⁶⁵ Cette couronne dorée sur la tête de Jeudi évoque celle que porte l'Enfant Ephraïm du *Roi des Aulnes*. On verra que l'Enfant, dans l'œuvre tournierienne, est symbole du Christ et ainsi, ces deux couronnes rappellent celle du Christ, faite d'épines.

⁶⁶ La figure de l'Androgyne solaire se trouve également à la fin de *La Goutte d'or* dans l'image d'Idriss et de Zett Zobeida «métamorphosée en robot enragée» qui dansent devant la goutte d'or, ce petit soleil qui est symbole de l'Enfance. Ainsi, Idriss accède lui aussi à la Cité solaire. Michel Tournier, *La Goutte d'or*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1986, p. 220.

pessimisme est courant lorsque des auteurs modernes rêvent les images initiatiques primitives dont ils sentent à la fois le déchirant désir et la cruelle impossibilité dans notre monde désacralisé»⁶⁷. Il faudrait appuyer au moins partiellement cette hypothèse si ce n'est que parce que dans «La fin de Robinson Crusoé»⁶⁸, réécriture du dénouement de l'histoire de Robinson envisagé par Defoe, Tournier décrit le retour du héros à la société qui se termine dans une déchéance alcoolique. Toutefois, l'arrivée de Jeudi dans l'île semble adoucir ce pessimisme dans la mesure où elle rend à Robinson la possibilité de transmettre à l'enfant la sagesse acquise durant son initiation: la fin du roman fait donc preuve d'optimisme. Par ailleurs, en tant que héros mythologique, le personnage de Robinson dépasse les confins du roman de Tournier: son aventure est celle de tout homme de la société occidentale contemporaine de sorte que le lecteur de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* s'engage dans un processus d'autohagiographie. «[...] Le succès du livre de Tournier ne prouve-t-il pas le désir, très fort dans le public, de retrouver, par le biais de la littérature, la preuve que l'homme peut dépasser sa condition, rôle jusqu'alors dévolu aux rites initiatiques?»⁶⁹ Or si le lecteur s'identifie à Robinson, à travers l'œuvre, cette «île temporelle»⁷⁰, Tournier Écrivain joue alors, en quelque sorte ou véritablement, le rôle d'initiateur littéraire...

⁶⁷ Simone Vieme, *Roman — rite — initiation*, PU de Grenoble, 1973, p. 123.

⁶⁸ Michel Tournier, «La fin de Robinson Crusoé», in *Le Coq de bruyère*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp. 21-25.

⁶⁹ Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, *op. cit.*, p. 170.

⁷⁰ Salkin Sbiroli, *op. cit.*, p. 7.

CHAPITRE II
Le Roi des Aulnes

Le double temps mythique

À l'instar de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes* adopte la structure ambiguë du mythe évoquée précédemment: le récit chronologique d'Abel Tiffauges commence le 3 janvier 1938 et s'achève au mois de mars 1945. Cependant, l'histoire du protagoniste s'avère également anhistorique grâce à son identification au personnage mythique de l'Ogre: son présent se trouve lié aux racines universelles immémoriales. La structure mythique est exploitée dans la mesure où histoire (avec et sans «h» majuscule) et mythe s'enchaînent dans le destin du héros: tandis que son histoire personnelle s'ancre dans une réalité empirique chronologique, son identification avec le monstre fabuleux, elle, s'avère atemporelle. Abel trouve dans sa «nature féerique» le fondement de cette «[...] connivence secrète qui mêle en profondeur [s]on aventure personnelle au cours des choses, et lui permet de l'incliner dans son sens» (RA, p. 13). Son destin est infléchi par des événements historiques, la déclaration de la Deuxième Guerre Mondiale en 1939, la déroute de l'armée française en 1940 et la défaite de l'armée allemande en janvier 1945, et est emporté dans un même mouvement par le Destin collectif. Ainsi, la structure romanesque reprend la structure mythique: sur le plan du contenu manifeste, il est surtout question du déroulement du destin d'Abel Tiffauges entre 1938 et 1945 (il évoque aussi son

enfance au collège Saint-Christophe), tandis que sur le plan du contenu latent, il s'agit d'un retour au temps anhistorique du mythe de l'Ogre.

Le temps du roman est donc à la fois rectiligne et cyclique: tandis que Tiffauges progresse vers la réalisation de sa «vocation secrète», son initiation est autant un retour vers les origines, au-delà de son passé personnel. Le sien est un «progrès à rebours». Tiffauges s'identifie aux avatars de l'Ogre, à son ami et initiateur Nestor, mort dans l'incendie du collège et dont il se considère le dépositaire et l'exécuteur du destin, ainsi qu'à saint Christophe, géant porte-Christ. Grâce à la relation profonde qui existe entre eux (RA, p. 68), Tiffauges devient en quelque sorte leur double héritier. Ainsi, comme le précise l'ethnologue M. Eliade, les actes de Tiffauges participent à une réalité transcendante: «En *imitant* les actes exemplaires d'un dieu ou d'un héros mythique, l'homme [...] se détache du temps profane et rejoint magiquement le Grand Temps, le temps sacré»⁷¹.

Le point de conjonction thématique entre temps présent et temps mythique se trouve dans le nazisme: ce régime politique contemporain qui embrasse une idéologie rétrospective incarne la structure ambiguë du mythe et se montre ainsi disponible à une exploitation mythique. L'Ogre, c'est le nazisme, culte funeste de la jeunesse, et parmi ses nombreux avatars se trouvent Göring, l'Ogre de Rominten et Hitler, l'Ogre de Rastenburg, à qui on offre toute une génération d'enfants comme cadeau d'anniversaire (RA, p. 368).

Dans *Le Roi des Aulnes*, comme dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, une temporalité antithétique rétro- et pro- spective marque la deuxième phase dans l'initiation du héros. Le mythe nazi se trouve sous le signe de l'Inversion *maligne* :

Dans son effort pour abolir les valeurs chrétiennes et retrouver les sources spirituelles de la «race», [...] le national-socialisme a dû nécessairement s'efforcer de ranimer la mythologie germanique. Or, dans la perspective de la

⁷¹ Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p. 18.

psychologie des profondeurs, pareille tentative était proprement une invitation au suicide collectif: car l'*eschaton* annoncé et attendu par les anciens Germains est la *ragnarök*, c'est-à-dire une «fin du monde» catastrophique [...]»⁷².

La civilisation nazie se fonde ainsi sur une idéologie non seulement rétrospective mais surtout *régressive* :

Visiblement, la trajectoire du temps est ici — non pas rectiligne — mais *circulaire*. [...] C'est donc le *règne sans partage de l'éternel retour* [...]. L'hitlérisme est réfractaire à toute idée de progrès, de création, de découverte et d'invention d'un avenir vierge. Sa vertu n'est pas de rupture, mais de restauration: culte de la race, des ancêtres, du sang, des morts, de la terre... (RA, pp. 413-414. C'est moi qui souligne.)

En fait, le nazisme se trouve même sous une *symbolique maligne* : l'aigle du III^e Reich, qui se veut une restauration de l'insigne traditionnel, l'aigle prussien dont la tête est tournée à droite, est *contourné*, la tête étant tournée à gauche (RA, p. 475). Ainsi, la prospective de cette civilisation, «[...] produit des symboles qui mènent souverainement le jeu» (RA, p. 476), est une *eschatologie*, puisque «le *symbole* bafoué devient *diabole*. Centre de lumière et de concorde, il se fait puissance des ténèbres et de déchirement» (RA, p. 473). Le critique A. Bouloumié ajoute: «La dimension mythologique du roman implique d'ailleurs l'intervention de puissances surnaturelles, ici diaboliques, provoquées par l'usage pervers des symboles. [...] L'apocalypse est l'instant où triomphe l'inversion généralisée (où les Porte-glaive sont portés par leur glaive)»⁷³. Destin personnel et destin collectif se voient tous deux haussés au statut universel, au statut mythique: «parce qu'il sont vécus comme la répétition des actes des ancêtres fondateurs, les événements historiques prennent, dans *Le Roi des Aulnes*, une signification métahistorique»⁷⁴.

⁷² *Ibid.*, p. 26.

⁷³ Arlette Bouloumié, «Inversion bénigne, inversion maligne», in *Images et signes de Michel Tournier. Actes du colloque du Centre culturel international de Cérisy-la-Salle*, Paris, Gallimard, 1991, p. 35.

⁷⁴ Bouloumié, Michel Tournier, *Le Roman mythologique*, Paris, José Corti, 1988, p. 23.

La solitude, la rétrospection et la régression

a) La rétrospection de Tiffauges, déclenchée par la solitude, débouche sur la découverte de l'Unité antérieure perdue : la «vocation ogresse» et l'Androgyne

La solitude amenée par le départ de Rachel, son amante, débouche sur la découverte par Tiffauges de sa «vocation ogresse». La rupture avec sa maîtresse, ainsi qu'un accident qui le prive temporairement de l'usage de sa main droite, isolent Tiffauges et l'incitent à tenir un journal «[...] à seule fin de vider [s]on cœur et de promulguer la vérité» (RA, p. 17). Ainsi, dans un jeu de mots qui inverse *sinistre*, *gauche*, *maladroit* et *droit*, *adroit*, c'est la main gauche de Tiffauges qui fait preuve d'adresse⁷⁵. Selon Tiffauges, le corps est divisé en deux moitiés: le côté gauche est tourné vers le passé, la réflexion et l'émotion, tandis que le droit est orienté vers l'avenir, l'action, l'agression. Ainsi, c'est à travers son écriture gauchère, «sinistre» et rétrospective, que Tiffauges découvre sa vocation ogresse. Pareil à *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'aspect mythique est donc introduit dans le texte à l'occasion du journal intime. D'ailleurs, dans les deux romans, l'acte d'écrire offre une double perspective d'observation et d'auto-analyse qui permet un approfondissement de la connaissance du Sujet. Ainsi, à travers sa liaison récemment rompue avec Rachel d'abord, et ensuite, en remontant le temps vers son enfance à l'école Saint-Christophe, Tiffauges se livre à une contemplation introspective et rétrospective de son identité monstrueuse et de sa faim charnelle insatiable.

Son mémoire s'ouvre ainsi: «Tu es un ogre, me disait parfois Rachel. Un Ogre?» (RA, p. 13). Le critique M. Worton remarque que l'incarnation du héros dans le personnage mythique s'accomplit en remplaçant le «o» minuscule par un «O» majuscule, rendant métaphore et mythe indissociables⁷⁶. Effectivement, cette

⁷⁵ W.D. Redfern, «Approximating Man: Michel Tournier and Play in Language», in *The Modern Language Review*, vol. 80, avril 1985, p. 308.

⁷⁶ Michael J. Worton, «Myth-reference in *Le Roi des Aulnes*», in *Stanford French Review*, no 23, 1982, p. 302.

identification déclenche chez Tiffauges une rétrospection qui est autant une estimation de sa nature profondément *mythique* :

Je crois, oui, à ma nature féérique [...]. Je crois aussi que je suis issu de la nuit des temps. [...] Et d'ailleurs, l'antiquité vertigineuse de mes origines suffit à expliquer mon pouvoir surnaturel: l'être et moi, nous cheminons depuis si longtemps côte à côte, nous sommes de si anciens compagnons que, [...] en vertu d'une accoutumance réciproque aussi vieille que le monde, nous nous comprenons, nous n'avons rien à nous refuser. (RA, pp. 13-14)

L'Ogre, être éternel, contemporain de la création du monde, jouit d'une connaissance intime et privilégiée du Destin. Ainsi, Tiffauges voit l'incendie du collège de Saint-Christophe comme la réalisation de son rêve prophétique (RA, pp. 101-103). Or, conformément à son affirmation, «[...] l'avenir aura pour fonction de démontrer — ou plus exactement d'illustrer — le sérieux [...]» de ses prophéties (RA, p. 15).

Tiffauges découvre également que c'est à cause de sa nature monstrueuse qu'il se retrouve seul: «[...] Les monstres ne se reproduisent pas. [...] Et là je retrouve mon éternité, car elle me tient lieu à la fois de parents et de progéniture» (RA, p. 14). Le départ de Rachel qui entraîne la rédaction de son journal de même que la découverte de sa vocation ogresse, est ainsi à la fois la cause et l'effet de sa solitude. Ce passage tiré des *Météores* explicite la nature de cette solitude primordiale de l'Ogre:

[...] Tout homme a primitivement un frère jumeau. Toute femme enceinte porte deux enfants dans son sein. Mais le plus fort ne tolère pas la présence d'un frère avec lequel il faut tout partager. Il l'étrangle dans le ventre de sa mère, et l'ayant étranglé, il le mange, puis il vient seul au monde, souillé par ce crime originel, condamné à la solitude et trahi par le stigmatisme de sa taille monstrueuse. L'humanité est composée d'ogres [...] et ces ogres ayant par leur fratricide originel déclenché la cascade des violences et de crimes qui s'appellent Histoire, errent par le monde, éperdus de solitude et de remords. (M, p. 196)⁷⁷

⁷⁷ Il faudrait ajouter qu'ainsi, seuls les jumeaux représentent des *innocents*, thème que l'on retrouve également dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, et qui sera davantage explicité dans le chapitre qui traite des *Météores*.

Ce passage s'avère indispensable à la compréhension du personnage de Tiffauges, en tant qu'Ogre: d'abord, la solitude de Tiffauges, de tout homme, découle de sa «monstruosité». Ainsi, Tiffauges, à la suite de Robinson, devient une figure archétypale. Ensuite, on y trouve affirmée la conviction du protagoniste qu'entre son histoire personnelle et l'Histoire collective s'instaure une connivence étroite. Enfin, ce passage explicite la réinterprétation platonicienne du mythe de la chute présentée dans *Le Roi des Aulnes* : puisque son identité mythique et sa solitude s'avèrent indissociables, Tiffauges trouve dans le mythe de la création une explication et du départ de Rachel et de sa faim charnelle d'Ogre. En effet, dans *Le Banquet* ⁷⁸, Platon évoque une race humaine originelle qui consistait en trois entités doubles: deux hommes, deux femmes et un couple homme-femme. Inquiets du pouvoir de ces êtres parfaits, les dieux les ont tous coupés en moitiés désormais indépendantes. Ainsi, le frère jumeau primordial représenté ci-dessus, de même que l'évocation par Tiffauges de l'Adam originel hermaphrodite⁷⁹, disloqué en trois morceaux créant «ces trois malheureux, l'enfant éternel orphelin, la femme esseulée, l'homme servile» (RA, p. 35), renvoient tous deux à l'archétype androgyne. Cette castration mythique explique le départ inéluctable de Rachel, l'absence de femmes dans le récit⁸⁰; le mariage, qui tente de restaurer l'Adam originel, n'étant qu'une solution dérisoire (RA, p. 35). Or la nostalgie du protagoniste envers cette Unité antérieure perdue s'avère être une caractéristique de sa nature d'Ogre.

La faim charnelle de l'Ogre représente une métaphore de la quête amoureuse de l'Androgyne disloqué:

⁷⁸ Platon, *Le Banquet*, Paris, Gallimard, collection «folio/Essais», 1950, pp. 70-81.

⁷⁹ La figure d'Adam hermaphrodite se trouve également dans la nouvelle de Tournier, «La famille Adam», publiée dans *Le Cog de bruyère*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp. 10-18.

⁸⁰ Marianne Sauber, «L'Ogre et ses symboles», in *Europe*, no 501, janvier 1971, p. 161.

Or, quand la nature de l'homme eut été ainsi dédoublée, chaque moitié, regrettant sa propre moitié, s'accouplait à elle; elles se passaient leurs bras autour l'une de l'autre, elles s'enlaçaient mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être, *finissant par mourir de faim* et, en somme, de l'inaction causée par leur refus de faire quoi que ce soit l'une sans l'autre. [...] Ainsi, c'est depuis un temps aussi lointain, qu'est implanté dans l'homme l'amour qu'il a pour son semblable: l'amour, réassembleur de notre primitive nature; *l'amour qui, de deux êtres, tente d'en faire un seul*, autrement dit, de guérir l'humaine nature!⁸¹

Tiffauges, poussé par «une nostalgie atavique d'une ère surhumaine [...] au-dessus des vicissitudes du temps et du vieillissement» (RA, p. 35), cherche à apaiser sa faim et son angoisse métaphysique; *l'image cannibale devient métaphore d'amour*. «J'aime la viande, j'aime le sang, j'aime la chair; c'est le verbe aimer qui importe seul. Je suis tout amour», affirme Tiffauges (RA, p. 112)⁸².

La photographie

La photographie, «possession mi-amoureuse, mi-meurtrière du photographié par le photographe» (RA, p. 168), figure également cette anthropophagie ambivalente de l'Ogre. Tiffauges saisit sur le vif les enfants avec son appareil-photo et se livre de la sorte à un «acte prédateur» (RA, p. 183) dont «le gibier est forcément un individu particulier» (RA, p. 181). Revenant d'une quête photographique particulièrement fructueuse, «ivre de joie et d'amour», il s'enferme dans sa chambre noire pour digérer ce «vivier d'images». Or sa faim charnelle se trouve atténuée par ce festin *image-inaire* : «Tout se passe comme si le contact avec les enfants apaisait ma faim de façon plus subtile et comme spirituelle, une faim qui aurait évolué du même coup vers

⁸¹ Platon, *Le Banquet*, *op. cit.*, p. 74.

⁸² Durant son séjour au collège de Saint-Christophe, l'idolâtrie de Tiffauges pour son camarade Pelsenaire prend même la forme de vampirisme: «Ma langue fit le tour de la blessure [...] puis une seconde fois plus longuement. Enfin mes lèvres se posèrent sur les lèvres de la blessure et y demeurèrent un temps que je ne mesurai pas» (RA, p. 31). C'est avec un sourire ironique que Tiffauges évoque l'opinion des frères selon laquelle la maladie dont il souffre par la suite est due à un excès de friandises (RA, p. 32).

une forme plus raffinée, *plus proche du cœur que de l'estomac...*» (RA, p. 183. C'est moi qui souligne)⁸³.

Le négatif photographique incarne l'Inversion *bénigne/maligne* : «L'Inversion bénigne. Elle consiste à rétablir le sens des valeurs que l'inversion maligne a précédemment retourné» (RA, p. 123). L'inversion noir-blanc qui caractérise la photographie est «le pivot autour duquel tourne l'inversion, pivot lui-même immuable, absolu» (RA, p. 181). Toutefois, tandis que le monde *inversé* de la photographie demeure un monde *image-inaire* toujours *réversible* et donc sans vraie malignité (RA, p. 175), la réalité de l'ogresse nazie qu'elle préfigure demeure sous le signe négatif. Ainsi,

la chasse photographique des enfants présage la chasse des enfants, l'ancre du photographe annonce la napola, qui annonce ou dénonce (par inversion du positif en négatif, elle-même annoncée par la photographie) les camps de concentration. Qu'annonçait déjà le collège de Saint-Christophe⁸⁴.

La phorie

L'Ogre nostalgique cherche à restaurer cette Unité androgyne perdue par le biais de la *phorie*, élévation physique et exaltation spirituelle de l'Enfant. Elle est également moyen de restaurer, par un détournement de la voie hétérosexuelle, l'intégrité reproductive de l'Adam hermaphrodite: «Et là, je reviens nécessairement à mes méditations bibliques, à l'Adam archaïque d'avant la Chute, porte-femme et porte-enfant [...] possédant-possédé — dont nos amours ordinaires ne sont que l'ombre pâle»

⁸³ Le critique Durand évoque, à l'instar de Freud, le lien entre la gourmandise et la sexualité «le buccal étant l'emblème regressé du sexuel». Gilbert Durand, Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Paris, Bordas, 1969, p. 129. Plusieurs critiques, notamment C. Davis et S. Petit, peut-être incités dans leur déduction par la «perversion freudienne» de Tiffauges (et de Robinson avant lui), trouvent ainsi dans la *phorie* de l'Ogre une sublimation de la sexualité dans un détournement des voies hétéro- et homo- sexuelles et hermaphrodite. Il faudrait souligner néanmoins que Tournier conteste cette interprétation, disant que Tiffauges, pareil à Robinson après vingt ans de solitude, entretient avec Autrui des relations plutôt «pré-sexuelles» ou «proto-sexuelles» (VP, p. 117).

⁸⁴ Daniel Bounoux, «Des métaphores à la phorie», in Critique, no 301, juin 1972, p. 528.

(RA, p. 132). Comme l'illustre le poème de Goethe, la *phorie* dérobe l'enfant directement au père. L'Enfant devient donc symbole de la synthèse vers laquelle tend tout descendant de l'humanité primordiale androgyne. En soulevant le corps de l'enfant Jeannot blessé dans un accident au garage, Tiffauges, en imitant ces êtres mythiques, découvre pour la première fois l'*euphorie*, c'est-à-dire le bonheur suprême de porter un enfant:

[...] Un enfant n'est beau que dans la mesure où il est *possédé*, et il n'est possédé que dans la mesure où il est *servi*. L'Enfant Jésus sur les épaules de Christophe est à la fois porté et emporté. C'est là tout son rayonnement. [...] Et toute la gloire de Christophe est d'être à la fois bête de somme et ostensor. (RA, pp. 85-86)

Pareille à la voie maritale explorée par Robinson, la *voie phorique* constitue donc une «perversion» dans le sens freudien du terme: «Il n'y a sans doute rien de plus émouvant dans une vie d'homme que la découverte fortuite de la perversion à laquelle il est voué» (RA, p. 82). Or condamné à la solitude par sa nature monstrueuse et par sa nostalgie, Tiffauges trouve dans la *phorie* un moyen de ressusciter son frère jumeau primordial et de retrouver l'innocence de l'homme avant la Chute. Or la *voie phorique* donne accès à l'androgynat, l'union de l'Apha et de l'Oméga, symbole de la perfection des débuts et des fins⁸⁵: n'oublions pas que l'aboutissement même du récit et l'apothéose du destin de Tiffauges se réaliseront dans la *phorie* de l'étoile, l'*Astrophore* qu'il devient en portant l'Enfant juif sur ses épaules, tel un saint Christophe portant le Christ ainsi qu'il est traditionnellement représenté.

La *phorie* est donc le geste mythique par excellence⁸⁶, accompli entre autres par Hercule, Hector, Raspoutine et saint Christophe dont le nom même signale la

⁸⁵ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, Dictionnaire des symboles, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 40.

⁸⁶ Dans «un jeu calculé de répétitions en écho, de symétries, d'inversions, de superpositions d'images» lui-même héritier des structures de la pensée mythique (Bouloumié, Michel Tournier. Le Roman mythologique, op. cit., p. 21.), le *jeu phorique* inauguré par Nestor dans la cour de récréation à Saint-Christophe informe le roman entier. De cette manière, la structure romanesque s'apparente à la structure mythique. La *phorie* constitue effectivement «le seul

vocation de porte-Christ (RA, p. 133). Dans la description ci-dessus du saint Christophe, ne reconnaît-on pas la physionomie «de portefaix, voire de bête de somme» (RA, p. 114) de Tiffauges? Celui-ci considère la force accumulée dans ses épaules et dans ses reins comme l'héritage de Nestor. Dans la mythologie grecque, Nestor, ami d'Hercule, joue le rôle de guerrier et de sage. Ce rôle et cette relation sont repris dans *Le Roi des Aulnes* : Nestor initie son ami Abel, avatar d'Hercule Portenfant, à la vocation ogresse. Or, puisque c'est l'esprit de Nestor qui guide la main sinistre de Tiffauges, c'est grâce à lui que celui-ci découvre, à travers ses écrits rétrospectifs, sa nature féérique, sa faim charnelle métaphysique et la *voie phorique*. En effet, Tiffauges est non seulement l'héritier du destin de Nestor, il est en quelque sorte Nestor (RA, p. 204).

L'ambiguïté du mythe (de l'Ogre) est reprise dans la *phorie*, étroitement liée à l'inversion *maligne/bénigne* : «Qui porte l'enfant, l'emporte. Qui le sert humblement, le serre criminellement. Bref l'ombre de saint Christophe, porteur et sauveur d'enfant, c'est le Roi des aulnes, emporteur et assassin d'enfant», écrit Tournier (VP, p. 122). Ainsi, le saint Christophe, d'abord géant à faim insatiable, doublet de Charron et symbole de la mort, est converti par le Christ en talisman contre elle. Tiffauges, lui, devenu l'incarnation du Roi des aulnes, est ensuite converti par Éphraïm, symbole du Christ, en Cheval d'Israël, en *Astrophore*. Songeant à l'extase de sa première expérience *phorique*, Tiffauges remarque : «Le mot *inversion* se présente aussitôt sous ma plume. Il y a eu en quelque sorte changement de signe: le plus est devenu moins, et réciproquement. Inversion bénigne, bénéfique, divine...» (RA, p. 133). Or Tiffauges

sujet» du *Roi des Aulnes*, affirme Tournier (VP, p. 53). Ainsi, la découverte émerveillée de la *phorie* par Tiffauges : «Je n'aurais jamais cru que porter un enfant fût une chose si belle» (RA, p. 131), reproduit celle de Nestor : «Je ne savais pas, petit Fauges, que porter un enfant fût une chose si belle» (RA, p. 78). De même, durant la reprise finale de ce jeu des chevaux où Tiffauges, transformé en cheval d'Israël porte Éphraïm sur ses épaules, les paroles de Tiffauges à Éphraïm : «Je n'ai plus mes lunettes. Je vois presque plus rien. Guide-moi!» (RA, p. 578) reprennent en écho celles de Nestor portant Tiffauges au collège : «Je n'y vois plus rien [...] Guide-moi!» (RA, p. 77). Bouloumié, Michel Tournier. *Le Roman mythologique*, op. cit., pp. 21, 74.

qui, sous le symbole diabolique du régime nazi, est métamorphosé en Ogre de Kaltenborn, incarnation du Roi des Aulnes et voleur d'enfants redouté par toutes les mères de la Prusse-Orientale, deviendra ensuite l'*Astrophore*, sauveur d'Éphraïm, de l'Enfant Christ.

b) Régression physique: animalité et scatologie

La découverte de sa «vocation ogresse» amène chez Tiffauges une régression physique qui se caractérise par l'animalité et la scatologie; ainsi, la *défection* de Rachel est en quelque sorte à la racine du cérémonial de la *défécation*⁸⁷. (Le cri de) Bram(e) évoqué par le récit de Nestor marque l'irruption dans le monde clos du collège de Saint-Christophe «d'un monde vierge et inhumain, blanc et pur comme le néant» (RA, p. 64) qui renvoie au monde primordial de la Genèse. Il rappelle cette symphonie cosmique qu'est le brame du bouc Andoar transformé en harpe éolienne que l'on retrouve dans *Vendredi et les limbes du Pacifique* : «À ce cri sauvage répondent les hurlements du vent du nord, mais aussi parfois *la musique des cieux, cette étrange et fantastique harmonie que l'aurore boréale fait entendre dans l'air pour annoncer son lever* » (RA, p. 63). Le brame constitue la forme bestiale, primitive du *cri* de la cour de récréation que Tiffauges s'efforce d'enregistrer. Métamorphosé en *Astrophore*, il l'entend pour la première fois sous sa forme absolue parce qu'en lui s'exhale «tout l'ennui de vivre et toute l'angoisse de mourir» (RA, p. 73).

Le brame évoque également le séjour de Tiffauges à la réserve de chasse de Rominten où il est initié à la coprologie, science par excellence de l'Ogre:

S'agissant de déchiffrer tous les messages inscrits dans les déjections des bêtes, le grand veneur faisait preuve d'une pénétration et d'une expérience dont on était en droit de se demander [...] si elles ne provenaient pas simplement du fond même de sa nature ogresse. (RA, p. 332)

⁸⁷ On verra qu'il est également question du lien entre *défection* et *défécation* dans Les Météores.

Ainsi, face aux analyses scatologiques de l'Ogre Göring, Tiffauges ne peut s'empêcher de songer à Nestor et ses séances de défécation nocturnes et glosées (RA, p. 333).

À l'instar de son initiateur, Nestor, la «trilogie ingestion-digestion-défécation» rythme la vie de Tiffauges. Cette trilogie n'est pas sans rappeler la «trinité» de l'Androgyne, Adam-Ève-Enfant⁸⁸, ce qui est rendu à l'évidence par l'injonction de Nestor, initiateur scatologique et phorique, de «réunir d'un trait alpha et oméga» (RA, p. 63). La réunion de ces deux figures renvoie au culte scatologique de l'Ogre, Alpha représentant la tête, l'esprit, et Oméga l'anus, le corps.

Tiffauges trouve le sommet de la perfection scatologique dans la croupe de son cheval Barbe-bleue, faisant de celui-ci l'incarnation du «Génie de la Défécation, l'Ange Anal, et d'Oméga, la clé de son essence» (RA, p. 353). Il espère que «par une sorte de contagion» l'Ange Anal bénira ses propres déjections (RA, p. 353). Son culte bestial et scatologique devient désir de métamorphose mythique, dont témoigne déjà son idée de se faire soigner par un vétérinaire⁸⁹:

Seule une identification complète de l'arrière-main du cheval et de celle de l'homme permettrait à ce dernier de s'approprier les organes mêmes qui assurent la défécation chevaline. C'est le sens du *Centaure* qui nous montre l'homme charnellement fondu dans l'Ange Anal, la croupe du cavalier ne faisant plus qu'une avec celle de la bête, et moulant dans la joie ses pommes d'or parfumées. (RA, p. 353)

⁸⁸ Bougnoux, «Des métaphores à la phorie», *loc. cit.*, p. 536.

⁸⁹ Ses vœux de métamorphose se voient exaucés au moment où il communique avec ses pigeons: «[...] l'ingestion dévote et silencieuse de la dépouille des trois petits soldats revêtirait un caractère presque religieux, et serait en tous cas le meilleur hommage qui pouvait leur être rendu» (RA, p. 238). Cet acte symbolique lui permet non seulement d'apaiser sa faim mais aussi de nourrir son âme «[...] en la faisant iniquement communier avec les seules créatures qu'il eût aimées depuis six mois» (RA, p. 243). On remarque ainsi un lien entre les pigeons et les enfants dans la mesure où leur contact apaise la faim charnelle et spirituelle de Tiffauges, lien qui a été davantage explicité précédemment.

c) Mort symbolique qui se réalise par un enfouissement et par une perte d'identité

L'arrestation et l'incarcération de Tiffauges sous une accusation de viol constitue une première mort symbolique qui se réalise par un enfouissement, c'est-à-dire sa descente dans la cave à la suite de Martine. Cet enfouissement est suivi d'une interrogation au cours de laquelle Tiffauges subit une première aliénation: «Là, on m'a fait appliquer les dix doigts préalablement souillés d'encre d'imprimerie sur une carte, puis on m'a photographié de face et de profil, moi, le voleur d'images, dérisoire et maligne inversion!» (RA, p. 198). Dans l'œuvre de Tournier, l'acte photographique, «recréation» et possession du sujet, symbolise la mise à mort du sujet à travers l'image, double aliénant⁹⁰. L'Inversion *maligne* du photographe en photographié, du Sujet en Objet, présage la dégradation du pédophile innocent en Roi des Aulnes. L'aliénation du protagoniste est rendue encore plus évidente par l'usage de la troisième personne du singulier à laquelle Tiffauges recourt pour se désigner lui-même: «Je lui ai aussi objecté que, sur un point essentiel, le témoin privilégié Abel Tiffauges n'était pas d'accord puisqu'il niait être l'auteur du viol» (RA, p. 199).

Durant son interrogation, Tiffauges se voit dans le miroir à travers le regard d'Autrui, c'est-à-dire sous les traits d'un assassin. On reconnaît ici le *miroir déformant* dans le reflet duquel le témoin principal est transformé en criminel. L'aliénation de Tiffauges se dégrade par la suite en une perte d'identité complète, annonçant une suite de métamorphoses du garagiste-pédophile en colombophile, en prisonnier de guerre, en Ogre de Kaltenborn et, finalement, en *Astrophore*. Ayant enlevé ses lunettes,

⁹⁰ Le thème de l'aliénation photographique constitue le sujet même de *La Goutte d'or*. Il est également au cœur de la nouvelle «Les suaires de Véronique» (in *Le Coq de bruyère*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp. 151-172) où le sujet qui s'expose à l'épreuve photographique perd progressivement son identité, voire sa vie. Pour une analyse critique de ce thème, je me permets de renvoyer le lecteur à mon article, «La reproduction artistique chez Michel Tournier: aliénation, mise à mort et renaissance», à paraître dans *Littératures*, no 11, 1993. Voir aussi A. Buisine, «The Writings and Photography of Michel Tournier», traduit du français par Roxanne Lapidus, in *Sub-Stance*, XVIII, no 1, 1989, pp. 25-34 et W. Cloonan, «Word, Image and Illusion in *La Goutte d'or*», in *French Review*, vol. 62, no 3, février 1989, pp. 467-475.

Tiffauges ne voit plus rien, *ne se voit plus* : «Un grande calme presque heureux venait de m'envahir. Parce que je n'avais plus mes lunettes, un brouillard de couleurs douces et amorties m'environnait» (RA, p. 200). Or il est intéressant de noter que, et dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et dans *Le Roi des Aulnes*, le protagoniste souffre d'une cécité dans cette première phase qui l'empêche de reconnaître le signe de l'Inversion *maligne* sous lequel se trouve sa renaissance symbolique⁹¹. La myopie «terrible» de Tiffauges lui accorde pourtant une fausse lucidité, un «œil fatidique» (RA, p. 279): «Le Destin était en marche, et il avait pris en charge ma pauvre destinée personnelle. [...] L'école va brûler, comme il y a vingt ans à Beauvais. Mais cette fois, l'incendie sera à la mesure du géant Tiffauges et de la terrible menace qui pesait sur lui» (RA, p. 200-201). Cet incendie, c'est l'explosion de la guerre; le point de coïncidence entre les deux modes référentiels du roman, ceux du mythe atemporel et de la réalité historique, se trouve dans le nazisme.

⁹¹ Le nom «Tiffauges» n'est qu'une modification de *Tiefauge*, nom d'origine teutonne qui signifie «l'œil profond» (RA, p. 406). Par le biais d'une Inversion *maligne*, en devenant *Triefauge*, «œil malade, larmoyant, chassieux», ce nom soulève à la fois la myopie du protagoniste et sa vocation ogresse, *Tiffauges* étant le nom du château de Gilles de Rais.

L'Inversion *maligne* ou le retour vers la civilisation dévalorisée

Le *sérieux* meurtrier de l'adulte a pris la place de la *gravité* ludique de l'enfant dont il est le *singe*, c'est-à-dire l'*image inversée*. (RA, p. 456)⁹²

a) L'Élément-charnière entre la première et la deuxième partie est une traversée à bord d'un bateau, réelle ou imaginaire, mais qui reste toujours symbolique et qui constitue un rite de passage

La traversée du Rhin accomplie par Tiffauges-prisonnier de guerre constitue un rite de passage: «La régression alchimique au stade fluide de la matière correspond, dans les cosmologies, à l'état chaotique primordial et, dans les rituels initiatiques, à la «mort» du myste»⁹³. Son séjour sur les bords du fleuve lui semble être une période de gestation, prodrome d'une renaissance symbolique:

En vérité, il s'agissait d'une période d'attente dont la monotonie ne manquerait pas d'être rompue par des bouleversements mémorables, mais qui serait d'autant plus longue et d'autant plus aride que la renaissance qu'elle préparait sera triomphale. (RA, p. 212)

Pareil à Robinson, Tiffauges se voit purifié par cette traversée qui prend valeur de baptême symbolique. Elle l'envahit d'une «[...] joie grave et secrète en harmonie avec l'acte capital qu'il accomplissait» (RA, p. 244). La migration du captif s'avère également une libération, Inversion propre à l'*amor fati* (VP, pp. 101-102): Tiffauges laisse tomber derrière lui son passé, comme des «vêtements souillés» (RA, p. 249), et sa joie est «d'autant plus brûlante qu'il avait la certitude de ne jamais revenir en France» (RA, p. 246). Ainsi, les opérations de désinfection et de dépouillement effectuées par les Nazis prennent à ses yeux valeur de rite purificateur (RA, p. 251).

⁹² À comparer avec les citations suivantes: «Mais le mal n'a-t-il pas toujours été le *singe* du bien? *Lucifer imite Dieu à sa manière qui est grimace*» (VLP, pp. 110-111. C'est moi qui souligne;) et «De cette sainteté spontanée et comme native [l'innocence], *Satan a fait une singerie qui lui ressemble et qui est tout l'inverse: la pureté*» (RA, p. 125. C'est moi qui souligne.) Ces deux citations et la troisième qui se trouve ci-dessus, qui paraissent toutes au début de la phase *maligne*, explicitent le lien entre le thème du *miroir déformant* et le concept de l'Inversion *maligne*.

⁹³ Eliade, *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion, pp. 157-158.

L'union de son destin personnel et de ses origines mythiques met Abel, fils nomade d'Adam et d'Ève (RA, p. 56), sur la voie initiatique archétypale, d'ouest en est. «Tiffauges savait bien lui, et il n'avait pas besoin de boussole pour cela, qu'on roulait vers la lumière. *Ex Oriente Lux.* » (RA, p. 250). Son voyage est un périple vers la lumière du soleil, l'étoile étant un soleil, un petit soleil: «[...] Un homme marqué par le destin est voué fatalement à finir en Allemagne, comme le papillon qui tournoie dans la nuit finit toujours par trouver la source de lumière qui l'enivre et le tue» (RA, p. 472). Dans la mesure où histoire et Histoire se mêlent, ce voyage suit l'itinéraire qui est celui du prisonnier des Allemands, soit de la France vers la Prusse-Orientale.

Le voyage initiatique vers l'est constitue également une remontée du temps: la Prusse-Orientale figure l'espace mythique original. Cette terre primitive renvoie Tiffauges au Chaos d'avant la Genèse, dans la mesure où l'eau, la terre et le vent semblent indistincts. Tournier commente l'aspect mythique de la Prusse-Orientale dans l'imagination populaire, dans la *mythologie* allemande: c'est une terre légendaire pareille à l'Inde des Anglais, au Far West des Américains et au Sahara de la France: «[...] Dans l'esprit des Allemands, plus encore que ces prestiges historiques, c'est le charme poétique de cette terre qui agit, cet espace vierge, ce sol gris argenté [...] ces lacs, ces sables, ces tourbières avec les dunes de la côte où l'on voit cheminer la silhouette pesante et hercynienne d'une harde d'élan»⁹⁴. Pour Tiffauges, La Prusse-Orientale suscite des souvenirs du Canada de son enfance, pays *mythique* des récits de Nestor:

Il s'arrêta à la lisière de bois, ému, ébloui, et prononça un mot qui le plongea dans son plus lointain passé, et contenait des promesses de bonheur futur: «Le Canada!» [...] Et il entendait à nouveau la voix sourde de Nestor [...] évoquer dans la puanteur de l'étude les purs déserts neigeux et forestiers qui cernent la baie d'Hudson et les Grands Lacs, du Caribou, de l'Esclave et de l'Ours.
(RA, p. 267)

⁹⁴ Tournier, *Le Vol du vampire*, Paris, Gallimard, collection «Idées», 1981, p. 333. Cette description est une reprise presque identique à celle du texte de la page 255 du RA.

Ce retour temporel initiatique est marqué par diverses rencontres: Tiffauges fait d'abord la connaissance de l'élan *Unhold*, «bête à demi-fabuleuse, qui paraissait sortir des grandes forêts hercyniennes de la préhistoire» (RA, p. 276). Cette visite renforce sa conviction de posséder des origines immémoriales, des racines qui le plongent en quelque sorte dans la nuit des temps. Effectivement, l'amitié qui se développe entre Tiffauges et la bête symbolise la restauration de l'état paradisiaque de l'homme avant la Chute⁹⁵.

Ensuite, Tiffauges assiste à la découverte du Roi des Aulnes, l'homme des tourbières du début de l'ère civilisée. La trouvaille d'un deuxième petit corps, celui d'un berger au «visage émacié, puéril et triste» qui a l'air d'un prisonnier (RA, p. 295) et qui porte un bandeau où figure une étoile de métal doré à six branches, évoque l'enfant juif Éphraïm: les juifs, comme le berger, ne sont-ils pas un peuple nomade? Et l'enfant prisonnier des camps d'extermination des Nazis rescapé par Tiffauges n'est-il pas l'Enfant Porte-Étoile, ayant sur son bras l'étoile de David à six branches? Tout comme le corps découvert dans les marécages dont ni le sexe ni l'âge ne peuvent être déterminés, le premier corps que Tiffauges trouve sur la route est «le cadavre d'un être sans sexe ni âge, impossible à identifier, sinon par un numéro tatoué sur le poignet gauche, et par un J jaune se détachant sur une étoile de David rougeâtre cousue au côté gauche» (RA, p. 550). Ainsi, «[...] Tiffauges regarda longuement la petite tête de bagnard chétif et morose [...]. On aurait dit qu'il s'efforçait d'imprimer ses traits dans son mémoire afin de pouvoir le reconnaître s'il venait à le rencontrer encore» (RA, p. 297). Or l'épisode de la découverte du Roi des Aulnes et du corps non identifié laisse présager l'*Astrophorie* finale: par le biais de son acte salvateur, Tiffauges passera au-delà de la mort dans «l'éternité tourbeuse du Roi des Aulnes» (RA, p. 297).

Enfin, à Rominten, «cercle féérique sous la conduite d'un magicien subalterne» (RA, p. 306) où Tiffauges attend de l'Oberforstmeister «une initiation fantastique»

⁹⁵ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., pp. 82, 85, 86.

(RA, p. 307), il voit ressusciter les aurochs primitifs dont les derniers représentants s'étaient éteints au Moyen Âge.

C'est alors que se produisait une apparition qui l'ancra dans la conviction que ses pensées avaient le pouvoir redoutable de faire surgir des êtres réels à leur semblance. [...] Tiffauges reconnut des taureaux, sans doute, mais d'un type évidemment préhistorique, tels que les figurent les gravures rupestres néolithiques, des aurochs en somme [...]. (RA, p. 314)

Les opérations de sélection génétique responsable de la régénération de cette race éteinte annoncent les expériences néfastes entreprises par le docteur Blättchen au Centre raciologique de Kaltenborn.

b) Maîtrise progressive de soi et de son environnement

La maîtrise de soi et de son environnement est assurée par l'emprise physique et morale du nazisme. À Rominten, la réserve de chasse de Göring, Tiffauges est initié à l'art de la vénerie «où tout est chiffre et rite immémorial» (RA, p. 329). Il s'émerveille devant les nombreux systèmes de mensurations qui apportent précision et subtilité au domaine secret des bois phallophoriques des cerfs ainsi que devant la coprologie, le déchiffrement de tout message inscrit dans les déjections des bêtes, qui est une science et un don de l'Ogre.

La maîtrise de l'art de la vénerie nécessite une commande de l'équitation. La métamorphose équestre de Tiffauges-chevalier laisse présager son incarnation du Roi des Aulnes, déjà pressentie dans le nom *Barbe-bleue* qu'il donne à sa monture. La persécution de l'Ange Phallophore par l'Ange Anal dans la vénerie, «le pourchas et la mise à mort d'Alpha par Oméga» (RA, pp. 353-354), constitue une Inversion *maligne* de leur *complémentarité phorique* :

Comparez en effet la dynamique du cheval et celle du cerf par exemple. Vous verrez que toute la force du cerf est dans ses épaules et dans son encolure. Au contraire, toute la force du cheval est dans sa croupe. Et les épaules du cheval sont fines et effacées, tandis que la croupe du cerf est maigre et fuyante. (RA, p. 350)

Cette complémentarité n'est pas sans évoquer la *physionomie phorique* de Tiffauges, parfaitement adaptée au corps de l'enfant:

Mes mains sont faites pour porter, justement, pour soulever, pour emporter. [...] Et pas seulement des mains, mais tout un corps, à commencer par ma taille démesurée, mon dos de porte-faix, ma force herculéenne, toutes choses auxquelles répond le corps léger et petit des enfants. Ma grandeur et leur petitesse, ce sont deux pièces parfaitement ajustées par la nature. (RA, p. 504)

Ainsi, la mise à mort de l'Alpha par l'Oméga dans la vénerie laisse présager l'*Inversion maligne de la vocation phorique* de Tiffauges qui, monté sur Barbe-bleue, deviendra Oméga à la chasse de l'Enfant, de l'Alpha (RA, p. 470).

La napola

L'emprise nazie sur l'individu et son environnement est consolidée à la napola de Kaltenborn. La migration de Tiffauges de Rominten à Kaltenborn s'avère autant un rite de passage initiatique que le voyage vers la Prusse-Orientale. Tel le géant porte-Christ à la recherche d'un maître tout-puissant, après sa première visite à la napola,

lorsque Tiffauges reprit le chemin de Rominten, le grand veneur avec ses chasses de venaison et sa science coprologique et phallogique était tombé à ses yeux au rang de petit ogre folklorique et fictif, échappé à quelque conte de grand-mère. Il était éclipsé par l'autre, l'ogre de Rastenbourg, qui exigeait de ses sujets, pour son anniversaire, ce don exhaustif, cinq cent mille petites filles et cinq cent mille petits garçons de dix ans, en tenue sacrificielle, c'est-à-dire tout nus, avec lesquels il pétrissait sa chair à canon. (RA, p. 369)

Rendu à Kaltenborn, Tiffauges éprouve donc une satisfaction devant la cohérence de son évolution dont témoigne sa progression personnelle des cerfs et des chevaux aux enfants, preuve de son cheminement dans la voie de sa vocation. Que son rôle soit désormais celui du *pater nutritor*, pourvoyeur d'aliments, constitue «une très savoureuse inversion de sa vocation ogresse» (RA, p. 378):

Lorsqu'il déchargeait sa voiture [...], il se plaisait à songer que les quartiers de lard, les sacs de farine et les mottes de beurre qu'il serrait dans ses bras ou balançait sur son épaule seraient bientôt métamorphosés par une alchimie secrète en chansons, mouvements, chair et excréments d'enfants. Son travail prenait ainsi le sens d'une phorie de genre nouveau, dérivée et indirecte, certes, mais nullement méprisable en attendant mieux. (RA, p. 378)

Tiffauges, qui se veut initié de cette société, se voit devant la tâche d'apprendre par cœur les grades du *Corps noir* et les signes infimes qui permettent leur discernement sur les uniformes identiquement macabres:

Il dut se souvenir ainsi que les écussons de col des simples S.S. Mann [...] s'adornaient d'un galon pour le Sturmmann (soldat de 1re classe), de deux galons pour le Rottenführer (caporal), d'une étoile pour l'Unterscharführer (caporal-chef), d'un galon et une étoile pour le Scharführer (sergent), de deux étoiles pour l'Oberscharführer (sergent-chef), de deux étoiles et un galon pour le Hauptcharführer (adjudant) [...]. (RA, p. 376)

Les quatre cents élèves de la napola sont également organisés de façon hiérarchique, étant répartis en quatre centuries, commandées chacune par un centurion et sous-divisées en trois colonnes, elles-mêmes divisées en groupes d'une dizaine d'unités chacune. La colonne est placée sous le commandement d'un Zugführer, le groupe sous celle d'un Gruppenführer (RA, pp. 378-379)⁹⁶.

L'initiation militaire des Jungmannen répète le rite institué par les dieux dans le temps mythique: «Le héros guerrier n'est pas seulement un tueur de dragons et autres

⁹⁶ Par ailleurs, à la napola, comme dans Vendredi ou les limbes du Pacifique, l'ordre et la discipline sont assurés par une maîtrise temporelle: les Jungmannen suivent un horaire si strict qu'il détermine même la durée et la succession des douches matinales.

monstres: il est aussi un tueur d'hommes. Le duel héroïque est un sacrifice; la guerre est un rituel déchu, où l'on offre en holocauste d'innombrables victimes aux dieux de la victoire»⁹⁷. Le nazisme glorifie la jeunesse dans le but de la sacrifier: «Mais déjà la napola [...] se révélait bien évidemment comme une machine à soumettre et à exalter la chair fraîche et innocente» (RA, p. 392).

L'encadrement de l'enfant allemand est ainsi assuré par le régime nazi depuis l'âge de dix ans: les petites filles entrent dans le Jungmädelbund, les garçons dans le Jungvolk. À quatorze ans, ils sont incorporés respectivement dans le Bund Deutscher Mädel et la Hitler Jugend où ils restent jusqu'à dix-huit ans, pour passer ensuite dans le Service du travail, puis dans la Wehrmacht. Cependant, les Jungmannen des napolas suivent une filière plus continue et plus contraignante encore: à l'âge de douze ans, ils entrent dans la napola où ils acquièrent d'une part, une formation scolaire traditionnelle et d'autre part, une formation militaire intense axée, selon leur choix, sur l'armée de terre, la Luftwaffe, la Marine ou les Waffen-S.S. (RA, pp. 379-380).

Peu après son inscription, chaque étudiant de la napola est livré au professeur Otto Blättchen pour l'établissement de sa fiche raciologique. Sous le signe de l'*Inversion maligne*, la science génétique est exploitée à des fins génocides: «Et toutes ces données, ces mesures, ces moyennes ne s'enlisaient pas dans une objectivité amorphe de traîne-savates. Elles étaient dynamisées par un vigoureux manichéisme qui faisait d'elles autant d'expressions du bien ou du mal» (RA, p. 390). Tiffauges apprend de son maître la classification des cheveux, des empreintes digitales, le rapport des jambes au buste, la signification de la hauteur de la tête et de sa largeur, de même que les différentes typologies du nez. Les quatre groupes sanguins permettent à Blättchen «une combinatoire aux subtilités infinies» (RA, p. 390), tandis que ses tables anthropologiques comportent un certain nombre de caractères maudits qui sont autant de tares rédhibitoires.

⁹⁷ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 267.

Telle par exemple la «tache mongolique» [...] fréquente dans les races jaune et noire, elle n'apparaît que sporadiquement chez les Blancs, et constituait aux yeux des théoriciens racistes une marque infamante, et comme l'empreinte du diable. De même le nez en six des Sémites, le pied préhensile des Indiens, l'occiput effacé des groupes dinariques et arméniens [...], les empreintes digitales en arc — caractéristiques des races pygmées —, l'agglutinogène B du sang plus fréquent chez les peuples nomades, gitans ou israélites. (RA, pp. 390-391)

N'oublions pas que, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, c'est également à l'intérieur de la phase de l'Inversion *maligne* qu'il est question de racisme, de ce miroir *déformant* qui nous fait voir l'Autre «sous les espèces d'un monstre» (VLP, p. 155).

c) Aliénation et imposition d'une nouvelle identité: L'Ogre de Kaltenborn

Dans le nouveau tour du Destin que représente son recrutement de six jeunes garçons de Marienburg, capitale historique et spirituelle des chevaliers teutoniques, Tiffauges se voit imposer une nouvelle identité qui est celle de rabatteur de la *napola*.

Dès lors, on vit Tiffauges sur son grand cheval noir parcourir la Mazurie depuis les hauts de Königshöhe à l'ouest jusqu'aux marais de Lyck à l'est, poussant des pointes au sud jusqu'à la frontière polonaise. Muni de lettres d'introduction aux armes de Kaltenborn, il s'annonçait dans les mairies, prospectait les écoles communales, s'entretenait avec les instituteurs, examinait les enfants, et sa tournée s'achevait par une visite aux parents qu'un mélange de promesses éclatantes et de menaces voilées manquait rarement de convertir à l'idée d'une incorporation de leur fils dans la *napola*. (RA, p. 444)

Ces quêtes charnelles s'avèrent fructueuses: malgré la «résistance passive presque insurmontable de la part des parents» (RA, p. 446), Tiffauges réussit à leur enlever deux jumeaux roux, Haïo et Haro. La chasse Ogresse représente l'Inversion *maligne* de la chasse photographique, comme le gibier gémeilaire est celle du vivier d'images; l'autre de l'Ogre, sa chambre noire, devient le Centre raciologique de Kaltenborn.

J'ai toujours porté le plus grand intérêt aux opérations d'inversion, de permutation, de superposition, dont la photographie notamment m'avait fourni une illustration privilégiée, mais dans le domaine de l'imaginaire. Voici que je trouve inscrit en pleine chair d'enfant le thème qui n'a cessé de me hanter! (RA, p. 452)

L'enlèvement des jumeaux roux reprend l'épisode de la capture des pigeons jumeaux aux plumes de la couleur de feuilles mortes, comme la découverte du pigeon noir chétif, dans les yeux duquel Tiffauges croit voir «le reflet d'une intelligence désabusée, approfondie par l'expérience précoce de la solitude et du malheur» (RA, p. 231) laisse présager la trouvaille d'Éphraïm sur la route. L'enlèvement de Lothar aux cheveux gris équivaut donc à la prise du pigeon argenté.

C'est au cours de ce dernier épisode où, monté sur son cheval, Tiffauges enlève l'enfant de l'arbre, que s'accomplit la *superphorie* mythique du Roi des Aulnes:

Cette ballade de Goethe, où l'on voit un père fuyant à cheval dans la lande en serrant sous son manteau son enfant que le Roi des Aulnes s'efforce de séduire, et finalement enlève de vive force, *c'est la charte même de la phorie qu'elle élève à la troisième puissance. C'est le mythe latin de Christophe-Albuquerque porté à un paroxysme d'incandescence par la magie hyperboréenne. À la chasse à courre — par laquelle l'Ange Anal traque et réduit aux abois l'Ange Phallophore — mon génie particulier ajoute la métamorphose du cerf en enfant, et le rite superphorique qui s'ensuit. (RA, p. 469. C'est moi qui souligne.)⁹⁸*

L'arrachement de l'enfant à ses parents constitue le rite de passage qui amorce l'initiation d'un Jungmannen. La métamorphose de Haïo, Haro et Lothar en Porte-Glaive représente ainsi une renaissance symbolique. Cette cérémonie funeste marque aussi l'apothéose de l'initiation *maligne aliénante* de Tiffauges: «Voyez un peu, mon pauvre Tiffauges, avec *mes trois pages de gueule dressés en pal* j'allais vous donner

⁹⁸ Dans cette évocation de la *superphorie*, cette *phorie à la troisième puissance*, on ne peut s'empêcher de penser à la proie-de-la-proie et à l'Esthétique du Dandy des Gadoues selon laquelle «l'idée est plus que la chose et l'idée de l'idée plus que l'idée» (M, p. 101). Voir le chapitre qui traite des Météores, section 2. 2: La Maîtrise progressive de soi et de son environnem - Récit homosexuel.

les armes d'un Ogre!» lui dit le Kommandeur (RA, p. 493). Ainsi, ses anciens compagnons prisonniers de guerre qu'il croise sur la route non seulement ne le reconnaissent pas, ils le *méconnaissent* : Tiffauges, pris pour un Allemand, se trouve plus que jamais *aliéné* de ses compagnons par sa nouvelle identité mythique. Or «[...] il fut hanté jusqu'à son arrivée au château par l'image du Roi des Aulnes, immergé dans les marécages, protégé, par une lourde nappe de limon, de toutes les atteintes, celles des hommes et celles des temps» (RA, p. 531).

Pour les enfants de la napola, l'ultime aliénation se trouve dans leur mobilisation, effort désespéré pour repousser la nouvelle offensive russe. Devenus de véritables soldats, ils effectuent le rite de passage vers l'âge adulte: «[...] les enfants comprirent vite qu'on venait de leur donner un jouet infernal et qu'un âge nouveau commençait pour eux» (RA, p. 536). La mort symbolique de leur jeunesse est mise en valeur le surlendemain par la décapitation de Hellmut von Bibersee par la flamme mortelle d'un Panzerfaust. En soulevant ce corps mort, l'extase *phorique* emporte Tiffauges «[...] dans un ciel noir qu'ébranlait de seconde en seconde la pulsation des canons de l'Apocalypse» (RA, p. 539).

d) Deux morts symboliques

Après la première mort symbolique que représente sa claustration dans la citadelle de Kaltenborn, d'où il sort régénéré en Ogre de Kaltenborn, suit une deuxième mort symbolique du protagoniste. La descente de Tiffauges dans la chaufferie de la napola est autant la descente aux enfers de l'initié qu'une remontée temporelle vers son enfance, la descente dans une caverne symbolisant une régression vers l'état intra-utérin⁹⁹:

⁹⁹ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 228.

Le bois ayant remplacé le charbon, il faut alimenter le feu toute la nuit pour porter l'eau à 40°. Je suis descendu par cinq fois pour recharger la chaudière, obsédé par le souvenir de Nestor dont la mort par asphyxie dans la chaufferie de Saint-Christophe hantait cette veillée ardente. Il était convenu qu'à huit heures [...] les enfants seraient envoyés à la douche. J'étais nu sous un jet brûlant, suffocant et aveugle déjà, quand la musique de leurs voix claires mêlées aux tapotements de leurs pieds nus sur la pierre a empli l'escalier. Brouhaha heureux, bousculades de corps et rires sous la bruine furieuse crachée par les pommes, remous de vapeur ardente qui noie toutes choses dans des ténèbres laiteuses. (RA, p. 516)

Le retour temporel est d'abord souligné par le remplacement du charbon par le bois et ensuite par le souvenir de Nestor. Que cette descente soit une mort symbolique est signalé par l'identification de Tiffauges au personnage de Nestor, mort jadis. Ce rapprochement est effectué par ses gestes qui, tout en reprenant ceux de son héros «mythique», font de lui son contemporain. Enfin, les «ténèbres laiteuses» évoquent à la fois un *regressus ad uterum* et une initiation alchimique: comme dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le retour à l'état embryonnaire qui marque la deuxième phase de l'initiation du protagoniste est également le passage de la phase *nigredo*, de l'Inversion *maligne* de la *vocation phorique* de Tiffauges, à la phase *albedo*, passage qui sera réalisé par l'arrivée d'un initiateur cosmique.

«Bouillir» constitue une mise à mort symbolique, un anéantissement. Le fourneau alchimique figuré par l'alvéole de la grotte dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* est ici remplacé par la douche, ce «chaudron géant» où «les enfants bouillent avant d'être mangés» et Tiffauges cuit avec eux. Ainsi, le *changement de signe* qui y a lieu présage, au-delà de l'Inversion *bénigne*, l'ascension à la Cité solaire, l'*albedo* correspondant à une résurrection¹⁰⁰:

[...] Ce n'est plus l'oppression qui me précipitait dans un abîme d'angoisse, c'est une assomption glorieuse sur des tourbillons de nuées immaculées [...]. Je songe à la résurrection de la chair que nous promet la religion, mais d'une chair transfigurée, au plus haut degré de sa fraîcheur et de sa jeunesse. (RA, p. 517)

¹⁰⁰ Eliade, *Forgerons et alchimistes*, op. cit., p. 167.

Pareil à Robinson, Tiffauges se verra rajeuni d'une innocence enfantine dans la Cité solaire.

L'Inversion *bénigne* comme accès à la Cité solaire ou à la transcendance

a) L'Événement catalyseur qui cause un renversement dans l'ancien ordre: l'explosion

Pareil à *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'événement catalyseur qui marque le passage de l'Inversion *maligne* à l'Inversion *bénigne* s'accomplit par une explosion. Dans *Le Roi des Aulnes*, cet événement est l'explosion d'une mine qui fait voler en lambeaux l'enfant Arnim¹⁰¹:

Je n'ai rien entendu. J'ai vu une lueur blanche flamber tout à coup à la place de l'enfant, et, aussitôt après, une bourrasque rutilante, une rafale de sang gazeux m'a enveloppé et m'a précipité sur le sol. [...] À l'infirmerie, on s'est trouvé fort surpris de me trouver intact: du sang qui me couvrait uniformément des pieds à la tête, pas une goutte n'était mienne. Arnim pulvérisé en un brouillard de globules rouges m'a seul ensanglanté. (RA, p. 544)

Ce «farouche baptême» constitue un rite purificateur qui fait de Tiffauges «un autre homme» (RA, p. 544). Son passage indemne à travers le feu de l'explosion signale l'atteinte d'un état d'extase ou d'épanouissement spirituel dans une condition transhumaine¹⁰²; c'est l'épreuve correspondant à la résurrection de Robinson *héliophore* après l'explosion de la grotte, qui donne accès à la Cité solaire. Le «poids intolérable» d'Arnim évoque ainsi le poids d'Éphraïm, le poids du Christ qui pèse comme «une masse de plomb» (RA, p. 580) sur Tiffauges-*Astrophore*.

¹⁰¹ On verra que dans *Les Météores*, il s'agit également de l'explosion d'une mine et cette explosion arrache à Heinz toute la moitié gauche du corps; cf. le chapitre trois, section 3.1: Événement catalyseur qui cause un renversement dans l'ancien ordre: l'explosion.

¹⁰² Eliade, *Rites and Symbols of Initiation*, New York, Harper and Row, 1958, pp. 86-87.

D'ailleurs, l'explosion d'Arnim, qui signale l'avènement d'Apocalypse et annonce ainsi l'arrivée d'Éphraïm, marque également l'apocalypse cosmique de Tiffauges:

Un grand soleil rouge s'est levé tout à coup devant ma face. Et ce soleil était un enfant.

Un ouragan vermeil m'a jeté dans la poussière, comme Saul sur le chemin de Damas, foudroyé par la lumière. Et cet ouragan était un jeune garçon.

Un cyclone écarlate a enfoncé ma figure dans la terre, comme la majesté de la grâce ordinaire cloue au sol le jeune lévite. Et ce cyclone était un petit homme de Kaltenborn.

Un manteau de pourpre a pesé d'un poids intolérable sur mes épaules, attestant ma dignité de Roi des Aulnes. Et ce manteau était Arnim le Souabe.

(RA, pp. 544-545)

L'Enfant sacrifié, transfiguré, est assimilé à Jésus¹⁰³; le martyre laisse ainsi présager l'avènement d'Éphraïm, symbole du Christ qui, en accomplissant l'Inversion *bénigne*, permettra une rédemption cosmique.

b) L'Inversion *bénigne* est accomplie par l'arrivée d'un initiateur cosmique qui est un Enfant: la découverte d'Éphraïm

L'*Astrophorie*, exaltation et glorification de l'Enfant Porte-Étoile, amorce l'Inversion *bénigne*. Ainsi, en accomplissant cet acte rédempteur, Tiffauges a l'impression d'inaugurer «une ère absolument nouvelle» (RA, p. 552). Le renversement de l'ancien ordre maléfique est mis en valeur par l'opposition entre la *phorie* et l'*astrophorie* : «Ce n'était plus la chevauchée tumultueuse qui ramenait Tiffauges à Kaltenborn après une chasse fructueuse, serrant dans ses mains une proie blonde et fraîche. Il n'était pas porté par l'ivresse phorique habituelle qui lui arrachait des rugissements et des rires hagards» (RA, p. 551). Le mythe de mort devient mythe de

¹⁰³ Bouloumié, «La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier», in *Revue des sciences philologiques et théologiques*, juillet 1987, p. 434. Bouloumié souligne qu'ainsi «tout enfant martyr devient d'ailleurs une figure du Christ martyrisé.» *Ibid.*, p. 434.

résurrection: Éphraïm, l'Enfant martyr trouvé par Tiffauges dans le fossé, est ainsi une figure du Christ martyrisé. Or Vendredi, initiateur cosmique enfantin dans le premier roman de Tournier, martyrisé par Robinson-gouverneur, est autant un symbole du Christ que Jeudi, le mousse persécuté du *Whitebird*¹⁰⁴.

L'avènement de l'Enfant Porte-Étoile est signe d'Apocalypse, l'étoile étant le signe de la venue au monde du Seigneur. L'évocation par le Kommandeur de l'Apocalypse de saint Jean, où l'on voit «[...] des scènes terribles et grandioses qui embrasent le ciel, des animaux fantastiques, des étoiles, des glaives, des couronnes, des constellations, un formidable désordre d'archanges, de sceptres, de trônes et de soleils» (RA, p. 474), est autant une mise en scène de l'*Astrophorie* accomplie par Tiffauges:

Sur sa tête, le grand bestiaire sidéral tournait lentement dans le cirque du ciel autour de l'étoile polaire. La Grande Ourse et son Chariot, la Girafe et le Lynx, le Bélier et le Dauphin, l'Aigle et le Taureau se mêlaient à des créatures sacrées et fantastiques, la Licorne et la Vierge, Pégase et les Gémeaux.
(RA, pp. 551-552)

En effet, l'*Astrophorie* est intimement liée aux mythes cosmogoniques et eschatologiques et pourrait ainsi être considérée comme un symbole de l'Apocalypse; l'Apocalypse étant le jour où régneront seuls l'eau et le feu¹⁰⁵, symboles de l'Alpha et de l'Oméga¹⁰⁶, et composantes de l'*Astrophore*. L'apocalypse de la civilisation nazie est ainsi annoncée par le flux de la marée rouge, voire l'avance de l'armée soviétique et le sang versé des deux côtés ainsi que par les flammes de la guerre. À Kaltenborn, l'eau qui coule des robinets est dorénavant teintée de rouge, première annonce de la délivrance du peuple de Moïse de l'Égypte: «[...] la première plaie d'Égypte, n'était-ce pas les eaux de tout le pays changées en sang? Les temps étaient mûrs [...] et la délivrance approchait» (RA, p. 568).

¹⁰⁴ N'oublions pas les trois enfants Porte-Glaive empalés qui figurent le Christ porté par sa croix.

¹⁰⁵ Chevalier et Gheerbrandt, *Le Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 56.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 26.

Le deuxième signe de cette libération est le dégel qui annonce le 15 de Nissan: tandis que Raufeisen, le commandant de la napola se félicite «[...] de ce dégel précoce qui ne pourrait que retarder une éventuelle attaque soviétique» (RA, p. 569), Éphraïm y voit l'annonce cosmique de la sortie imminente des Juifs de l'Égypte. Tiffauges *Astrophore* devient ainsi l'incarnation de «Béhémoth, cheval d'Israël», monstre «[...] lié au Dragon de l'Apocalypse de l'Ancien Testament»¹⁰⁷. Symbole de force brutale, Tiffauges devient le *soldat de l'Éternel*, celui qui protège la fuite d'Éphraïm hors de l'Allemagne nazie, cette Égypte infernale (RA, p. 573).

Un troisième symbole de l'Apocalypse se trouve dans les enfants empalés sur les trois épées: «Ils étaient là tous les trois, Haïo, Haro et Lothar, les deux jumeaux roux encadrant en compagnons fidèles l'enfant aux cheveux blancs, *percés d'alpha en oméga* [...]» (RA, p. 577. C'est moi qui souligne). Comme Jésus porté par sa croix, «lorsque le symbole dévore la chose symbolisée, lorsque le crucifère devient crucifié, lorsqu'une *inversion maligne bouleverse la phorie*, la fin des temps est proche» (RA, p. 473. C'est moi qui souligne). Et puisque leur destin est mêlé à celui des Teutoniques (RA, p. 363), leur mort symbolise la fin apocalyptique du régime nazi.

Dans une vision apocalyptique, tout est symbole¹⁰⁸. En écoutant les histoires d'Éphraïm, Tiffauges voit ainsi s'édifier, dans le Chaos d'Auschwitz, «[...] un univers qui reflétait le sien avec une fidélité effrayante et qui en inversait tous les signes» (RA, p. 553)¹⁰⁹. Son initiation se voit dédoublée dans celui du détenu du camp de concentration: la *phorie*, acte de porter et d'emporter l'enfant qui informe le roman, s'inverse diaboliquement dans la *déportation* du Juif au camp de la mort¹¹⁰. Le voyage de la famille d'Éphraïm aboutit à Auschwitz, «[...] l'*Anus Mundi*, la grande métropole de l'abjection, de la souffrance et de la mort [...]» (RA, p. 554) qui est l'Inversion

¹⁰⁷ Durand, *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 106.

¹⁰⁸ Chevalier et Gheerbrandt, *Le Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 55.

¹⁰⁹ Cette mise en abyme du destin d'Éphraïm constitue un dédoublement de l'initiation de Tiffauges; on y reconnaît la problématique du double intrinsèque à l'œuvre de Tournier.

¹¹⁰ Bougnoux, «Des métaphores à la phorie», *loc. cit.*, p. 541.

maligne du collège Saint-Christophe et l'envers de la napola de Kaltenborn. En outre, «la trilogie ingestion-digestion-défécation qui rythme la vie de Tiffauges se révèle n'être qu'un pâle reflet du vaste projet d'homogénéisation du III^e Reich dont les déchets convergent vers Auschwitz [...]»¹¹¹.

Après le voyage vers la mort, s'ensuivent les rites purificateurs des douches et de la désinfection. Pareil à Tiffauges, isolé de ses compagnons, Éphraïm est séparé de ses parents qu'il ne reverra jamais. Le Canada de Tiffauges, «province de son rêve personnel», «refuge de son enfance nestorienne et de ses premiers mois de captivité prussienne» (RA, p. 556), existe lui aussi en contrefaçon: c'est le butin de l'Ogre nazi, le trésor des victimes d'Auschwitz, leurs pierres fines, leurs pièces d'or, leurs bijoux, leurs montres. On y trouve même une baraque pleine de cheveux utilisés afin de feutrer les surbottes des soldats allemands en Russie, ce qui n'est pas sans rappeler les cheveux des enfants de la napola dont Tiffauges voulait se faire tisser des vêtements. Or «lorsque Éphraïm prononça pour la première fois le mot Canada, Tiffauges comprit que la promulgation de la grande inversion maligne venait de retentir» (RA, p. 556). La chasse de l'Ogre équivaut à la chasse des détenus, déchiquetés à mort par les doberman^s concentrationnaires. Les expériences du docteur Mengele et surtout son intérêt pour la gémellité constituent l'Inversion diabolique de celui éprouvé par Tiffauges. Enfin, les douches où, parmi les enfants, Tiffauges rêvait de la rédemption d'une chair transfigurée, trouvent leur *contresemblance* dans les salles de douches finesstes à Auschwitz. Son idéal se trouve de la sorte *déformé* dans le reflet des camps de concentration:

¹¹¹ Anthony Purdy, «L'Illusion thématique», in *Strumenti critici*, vol. 4, no 2, mai 1989, p. 290. Le lien évoqué ici entre scatologie et marginalité sera repris dans *Les Météores*.

Abreuvé d'horreur, Tiffauges voyait ainsi s'édifier impitoyablement, à travers les longues confessions d'Éphraïm, une Cité infernale qui répondait pierre par pierre à la Cité phorique dont il avait rêvé à Kaltenborn. Le Canada, le tissage des cheveux, les appels, les chiens dobermans, les recherches sur la gémellité et surtout, surtout les fausses salles de douches, toutes ses inventions, toutes ses découvertes se reflétaient dans l'horrible miroir, inversées et portées à une incandescence d'enfer. (RA, p. 560. C'est moi qui souligne.)¹¹²

En opposition à cette incandescence infernale se trouve la lumière, l'*illumination* du Soleil: dans le *rayonnement de la foi prophétique* d'Éphraïm¹¹³, la «*déduction tiffaugéenne*» des camps de la mort ne pourrait être autre qu'un *éclaircissement mythique* : «Juifs et gitans, peuples errants, fils d'Abel, ces frères dont il se sentait solidaire par le cœur et par l'âme, tombaient en masse à Auschwitz sous les coups d'un Caïn botté, casqué et scientifiquement organisé» (RA, p. 560).

c) Métamorphose, réalisation du nouvel ordre cosmique désiré

La métamorphose de Tiffauges en *Astrophore*, en héros mythique, lui donne ultimement accès à la Cité solaire. L'*Inversion bénigne* de la vocation ogresse de Tiffauges permet une identification avec saint Christophe, doublet de Charron qui assume sa rédemption par la *Christophorie*. Cette identification est mise en valeur par la ressemblance fondamentale entre la *Christophorie* et l'*Astrophorie* :

Christophe leva donc l'enfant sur ses épaules, prit sa perche et entra dans le fleuve pour le traverser. Et voici que l'eau du fleuve se gonflait peu à peu, l'enfant pesait sur lui comme une masse de plomb; [...] l'enfant écrasait de plus en plus ses épaules d'un poids intolérable, de sorte que Christophe se trouvait dans de grandes angoisses et craignait de périr... (RA, p. 71);

¹¹² On reconnaît dans cette *Inversion maligne* l'œuvre du *miroir déformant*.

¹¹³ Ce rayonnement de l'Enfant Éphraïm renvoie aux rayonnements de «l'Enfant d'or», Jeudi, cadeau du Dieu-soleil et de Paul, Soleil de la cellule gémellaire, symbole de l'Enfance. N'oublions pas également que dans *La Goutte d'or*, la *bulla aurea*, ce petit soleil, représente l'enfance d'Idriss. Il semble ainsi que l'Enfance, état qui permet au héros d'accéder à la *Cité solaire*, est évoquée dans le symbole du Soleil.

et

Et à mesure que ses pieds s'enfonçaient davantage dans la landèche gorgée d'eau, [Tiffauges] sentait l'enfant [...] peser sur lui comme une masse de plomb. Il avançait, et la vase montait toujours le long de ses jambes, et la charge qui l'écrasait s'aggravait à chaque pas. (RA, p. 580)

D'ailleurs, Tiffauges qui s'enfonce dans les marécages avec l'Enfant Porte-Étoile incarne à la fois le Roi des Aulnes, «couché dans le secret des roseaux et des marécages» et Béhémot, soldat de l'Éternel qui «se couche sous le lotus, dans le secret des roseaux et des marécages» (RA, p. 567): «Peu à peu, le sol devenait spongieux sous ses pieds, et il devait faire un effort à chaque pas pour les arracher à sa succion. Puis ses mains rencontrèrent les branches et les troncs d'un petit bois, et il reconnut l'aulne noir des marécages» (RA, p. 580).

L'acte *phorique* participe d'une réalité transcendante et ainsi la reproduction de cet acte *primordial* (dans les deux sens du mot) permet à Tiffauges d'accéder au temps éternel du mythe. L'ethnologue M. Eliade précise que la *ragnarök*, cette fin catastrophique du monde prophétisée et attendue par les Allemands, constitue la mise en scène d'un combat gigantesque entre les dieux et des démons qui s'achèvera dans la mort des dieux et des héros et dans une régression du monde dans le Chaos¹¹⁴. La gloire de l'*Astrophorie* provient de ce que, en imitant ses héros mythiques, Tiffauges, qui retourne au monde du chaos pour répéter la cosmogonie, empêche le mythe de mourir. Ainsi, le héros mythique reste vital puisque la reprise de ses gestes fondamentaux fait de lui un réincarné éternel. Or, par le biais de l'*Astrophorie*, geste doublement salvateur, mythe et mythologie se voit ressuscités dans la rédemption du Christ. Exalter l'Enfant-Porte-Étoile «suprahumain, surhumain», symbole du Christ, permet la réunion *bénigne* de l'Alpha et de l'Oméga, la perfection des débuts et des

¹¹⁴ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 22. Eliade ajoute: «Il est vrai qu'après la *ragnarök*, le monde renaîtra, régénéré [...]; néanmoins, substituer au christianisme la mythologie nordique, c'était remplacer une eschatologie riche en promesses et en consolations [...] par un eschaton franchement pessimiste.» *Ibid.*, p. 22.

fin. Le couple Abel-Éphraïm symbolise l'Unité Androgyne retrouvée: en portant Éphraïm, Tiffauges s'identifie à l'Homme-Femme-Portenfant, à la figure de l'Androgyne se trouvant au début de toute cosmogonie ainsi qu'à la fin de toute eschatologie. Or, comme dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, la dernière image est celle de l'Androgyne Homme-Femme-Portenfant devant la Cité solaire:

[Tiffauges] devait maintenant faire un effort surhumain pour vaincre la résistance gluante qui lui broyait le ventre, la poitrine, mais il perséverait, sachant que tout était bien ainsi. Quand il leva pour la dernière fois la tête vers Éphraïm, il ne vit qu'une étoile d'or à six branches qui tournait lentement dans le ciel noir. (RA, p. 581)

L'*Astrophorie* marque l'épanouissement de Tiffauges, avatar d'Atlas *Astrophore*, «[...] héros mythologique vers lequel devrait tendre [s]a vie pour trouver en lui finalement son aboutissement et son apothéose. [...] [S]a fin triomphale ce sera [...] de marcher sur la terre avec posée sur [l]a nuque une étoile plus radieuse et plus dorée que celle des rois mages...» (RA, p. 136. C'est moi qui souligne).

L'accès au monde de l'au-delà se traduisant par une perte de connaissance, Tiffauges englouti dans les marécages se voit transfiguré dans la Cité solaire, symbolisée par l'étoile, ce petit soleil. Son immolation assure donc sa rédemption. Par le biais de l'Inversion *bénigne*, le limon de la souille qui dissout devient, dans *Le Roi des Aulnes*, ce qui conserve et durcit. Ainsi, c'est Tiffauges-*Astrophore* qui entend pour la première fois à l'état originel le *cri*, «[...] la clameur suspendue entre la vie et la mort qui était le son fondamental de son destin» (RA, p. 575). À l'exemple de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le règne de l'éternel retour caractérisé par un temps circulaire, éternel s'instaure dans *Le Roi des Aulnes*. Tiffauges transcende l'histoire, avec et sans «h» majuscule, dans la Cité solaire.

CHAPITRE III
Les Météores

Temps et espace du mythe gémellaire

À l'instar de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et *Le Roi des Aulnes*, *Les Météores* incarne la double structure historique et anhistorique caractéristique du mythe. D'une part, le récit temporel, qui débute le 25 septembre 1937 à 17h19 (M, p. 9), est infléchi par des événements historiques: Maria-Barbara, la mère des Jumeaux, est arrêtée le 21 mars 1943 à cause de sa participation à la Résistance française. De même, la construction du mur de Berlin le 13 août 1961 et l'évacuation des immeubles sud de la Bernauerstrasse du 24 au 27 septembre de cette même année (M, p. 592) ont pour conséquence la mutilation et la métamorphose cosmique de Paul¹¹⁵. D'autre part, le retour aux temps des origines est annoncé dès le début du roman par le «courant de perturbations» (M, p. 9) qui évoque non seulement un «tohu-bohu biblique»¹¹⁶ mais qui souligne aussi l'omniprésence des éléments météorologiques dans le mythe gémellaire.

Dans plusieurs traditions mythologiques, les Jumeaux entretiennent des relations directes avec le cosmos: dans certains pays d'Afrique, on croit que c'est la

¹¹⁵ Il faudrait préciser toutefois que la durée de l'enfermement de Paul dans la noirceur de l'appartement de Sabine Kraus, ainsi que celle de sa métamorphose, étant «[...] un temps impossible à mesurer — un temps proprement *immémorial* [...]» (M, p. 599), on ne saurait dire à quelle date précisément le roman s'achève.

¹¹⁶ Marie Miguet, «Le tarot et *Les Météores*», in *Images et signes de Michel Tournier. Actes du colloque du Centre culturel international de Cérisy-la-Salle*, Paris, Gallimard, 1991, p. 343.

pluie qui féconde la mère des Jumeaux tandis que chez les Iroquois, c'est l'union de la femme avec le dieu éolien qui donne lieu à la naissance gémellaire¹¹⁷. Maria-Barbara n'est-elle pas d'une telle fertilité qu'on dirait «[...] qu'elle se faisait féconder par l'air du temps» (M, p. 39)? D'ailleurs, la femme qui porte des Jumeaux est dite influencer la fécondité de la terre. Et de là à penser que ce sont les Jumeaux eux-mêmes qui sont la cause de la fertilité désirée, il n'y a qu'un pas¹¹⁸. Or dans le cas des *Météores*, la naissance des Jumeaux ayant tari le flux menstruel chez Maria-Barbara, cette *influence cosmologique*, «flux provenant des astres et agissant sur les hommes et les choses»¹¹⁹, semble surtout être celle des Jumeaux qui vivent «en étroite communion avec les vents, les nuages, les pluies» (M, p. 443). Ainsi, dans le dernier roman de cette trilogie autant que dans le premier, il s'agit d'une vision mythique des Jumeaux comme *Gémeaux*, êtres mythiques qui jouissent d'une fraternité avec le monde élémentaire.

À l'instar du couple gémellaire Robinson-Vendredi, «Dioscures, êtres tombés du ciel comme des météores» (VLP, p. 232), Jean-Paul, les Jumeaux «tombés du ciel», sont «inaltérables comme une constellation» (M, p. 197). Les Gémeaux, dont la vocation est «une éternelle jeunesse, un éternel amour» (M, p. 197), ont accédé à la sexualité solaire qui, plus encore qu'androgynique, est *circulaire* (VLP, p. 12). Le cercle, symbole de l'Œuf cosmique, n'est-il pas la forme par excellence de la cellule gémellaire? N'oublions pas d'ailleurs que la Lune, dont l'apparence même évoque à la fois l'Œuf cosmique et la cellule gémellaire, est source et symbole de fécondité¹²⁰:

¹¹⁷ Arlette Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, Paris, José Corti, 1988, p. 120.

¹¹⁸ Rendel James Harris, *The Cult of the Heavenly Twins*, Cambridge, Cambridge Press, 1906, pp. 25-26.

¹¹⁹ «Influence», in *Le Petit Robert. Dictionnaire de la langue française*, Montréal, Les Dictionnaires Robert-Canada, 1989, p. 1000.

¹²⁰ Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1964, pp. 146-149.

Dans le ciel désastré par son rayonnement, le Grand Luminaire Halluciné flotte comme une goutte gigantesque et glaireuse. Sa forme géométrique est impeccable, mais sa matière est agitée d'un tourbillonnement qui évoque une création intestinale en plein travail. [...] Deux foyers occupent les pôles opposés de l'œuf. [...] Les foyers deviennent des têtes, l'arabesque la conjonction de deux corps. Des êtres semblables, des jumeaux sont en gestation dans la lune, des gémeaux naissent de la lune. [...] Dans l'œuf de Lédä fécondé par le Cygne jupitérien, les Dioscures sont nés, gémeaux de la Cité solaire. (VLP, pp. 230-231)

Et cette sexualité circulaire qui est celle de l'Androgyne platonicien n'est pas sans évoquer les amours ovales et la communion séminale de Jean-Paul.

Les *Gémeaux* symbolisent aussi l'union des contraires¹²¹, aspect du mythe pleinement exploité dans *Les Météores*. Les *Dioscures* sont plus intimement frères que les Jumeaux humains parce qu'ils partagent la même âme (VLP, p. 231); l'unanimité de Jean et Paul est soulignée par leur prénom composé, «Jean-Paul», qui indique que chacun d'eux constitue la moitié d'un tout¹²², *qu'ils sont complémentaires* : «Il était une fois deux frères Jumeaux, Jean et Paul. Ils étaient si semblables et si unis qu'on l'appelait Jean-Paul» (M, préface, p. 1). Si Paul trouve dans l'ourdissage, travail de «convergence en une seule nappe de plusieurs centaines de fils» (M, p. 267), une valeur symbolique de «modèle d'ordre cosmique», Jean préfère le cardage, «dislocation brutalement obtenue avec deux tapis contraires et enchevêtrés de clous crochus» (M, p. 273). Paul admire «les lentes et hautaines silhouettes des quatre ourdisseuses» (M, p. 268) qui évoquent les *Moires*, «[...] divinités féminines, croisant et entrecroisant les fils de la trame et de la chaîne comme s'entrecroisent les destinées des hommes»¹²³, tandis que Jean est attiré par les cardeuses. Le rôle naturel de Paul comme préposé à la garde de la cellule gémellaire, qui va «dans le sens même de l'ourdissage — qui est composition, accordement, réunion de centaines de fils couchés

¹²¹ Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Le Dictionnaire des symboles*, Paris, Laffont, 1982, p. 474.

¹²² Bouloumié, Michel Tournier. *Le Roman mythologique*, op. cit., p. 45.

¹²³ *Ibid.*, p. 122.

ensemble sur l'ensouple [...]», est donc en opposition avec la disposition de Jean, «esprit querelleur, dissolvant, semeur de discorde et de zizanie [...]» (M, p. 273).

Par ailleurs, si c'est la grande plaine humide et salée découverte par le jusant qui attire Jean, «Paul est l'homme de la pleine mer [...] l'homme de toutes les plénitudes, de toutes les fidélités» (M, p. 178). Les marées, «[...] exemple type du système astronomique, d'une régularité mathématique, intelligible jusqu'à l'os [...]» (M, p. 175) qui plaît bien à l'esprit rationnel de Paul, est autant le système «[...] soudain tordu, disloqué, fracassé [...] avec des sautes, des distorsions, des altérations» (M, p. 175) dont l'irrationalité séduit Jean. De cette manière, elles symbolisent la disjonction de la cellule gémellaire: «Le phénomène des marées [...] était bien fait pour nous séparer» (M, p. 175), avoue Paul. La cellule gémellaire Jean-Paul représente ainsi le *microcosme* de l'Œuf cosmique qui «[...] renferme à la fois le ciel et la terre, *les eaux inférieures et les eaux supérieures* [...]»¹²⁴. On ne peut s'empêcher d'évoquer la Lune, cet œuf cosmique à l'intérieur duquel les Gémeaux sont en gestation. La Lune est également l'astre qui règle, en conjonction avec le Soleil, le flux et le jusant des marées. Or la passion commune des Jumeaux est «celle des objets qui [les] mettaient directement en rapport avec une réalité cosmique [...]» (M, p. 174), réalité cosmique certes, mais duale.

Au moment du départ de Jean, le mythe des *Dioscures* devient mythe de dislocation: «Il y a quelque chose de maléfique dans ces deux jumeaux séparés qui se courent après! On dirait que votre double trajectoire doit être fatalement jalonnée de deuils et de catastrophes» (M, p. 459). La dialectique sédentaire/nomade mise en valeur par le voyage de Jean-Paul renvoie à un autre couple gémellaire de la mythologie: Abel et Caïn. Le mythe du fratricide a maints avatars et, pareillement, le conflit entre Jumeaux ou frères associé à la fondation ou à la destruction d'une ville est un leitmotiv mythologique:

¹²⁴ Chevalier et Gheerbrant, *Le Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 691.

Ayant tué Abel, Caïn s'enfuit loin de la face de Dieu, et il fonde une ville [...], Henoch. Romulus tue Remus, puis il trace l'enceinte de la future Rome. Amphion écrase son jumeau Zéthos sous les blocs de pierre en bâtissant les murs de Thèbes, et c'est encore sous ces mêmes murs de Thèbes que les jumeaux Étéocle et Polynice s'entrégorgent. (M, pp. 595-596)

Or le point de conjonction entre mythe et Histoire des *Météores* se trouve à Berlin, ville gémellaire disloquée où le fratricide, qui est «de toutes les générations, de tous les siècles», se trouve réactualisé: «On a vu, on verra encore hélas, un Allemand braquer son fusil et tirer sur un Allemand» (M, p. 594). N'est-ce pas la dissection de la ville de Berlin le 13 août 1961 qui entraîne la *vivisection* d'un Jumeau?

De Berlin on sera ramené aux Pierres Sonnantes, lieux «possédés par une vocation gémellaire immémoriale» (M, p. 420) qui se trouvent en aval et en amont du récit... Puisque le roman initiatique est, en effet, un retour aux origines, un récit *circulaire*.

La solitude, la rétrospection et la régression

a) La rétrospection de Paul, déclenchée par son «dépariage», débouche sur la découverte de l'Enfance gémellaire comme Unité antérieure perdue

L'absence de son frère-jumeau, Jean, déclenche chez Paul Surin une rétrospection sur l'Enfance gémellaire, moment d'épanouissement de la cellule gémellaire. La naissance fabuleuse des Jumeaux remonte aux temps mythiques de la Genèse, de l'Ogre Cronos et du péché originel:

Ecoute cette merveille, et mesure ses immenses implications: tout homme a primitivement un frère jumeau. Toute femme enceinte porte *deux* enfants dans son sein. Mais le plus fort ne tolère pas la présence d'un frère avec lequel il faut tout partager. Il l'étrangle dans le ventre de sa mère, et l'ayant étranglé, il le mange, puis il vient seul au monde, souillé par ce crime originel, condamné à la solitude et trahi par le stigmate de sa taille monstrueuse. [...] Et ces ogres ayant par leur fratricide originel déclenché la cascade de violences et de crimes qui s'appelle Histoire, errent de par le monde, éperdus de solitude et de remords.

Nous seuls, tu m'entends, nous sommes innocents. Nous seuls nous sommes venus au monde la main dans la main, et le sourire fraternel aux lèvres.
(M, p. 196)¹²⁵

La venue au monde des Jumeaux constitue aussi leur chute dans la société des Ogres, symbole de la mortalité humaine¹²⁶. L'Ogre représente ainsi le *sans-pareil* dont «le vieillissement est le sort mérité» (M, p. 197). Dans l'analogie de la Chute il est évidemment question du péché originel et de l'expulsion du Paradis terrestre d'Adam et d'Ève, Jumeaux originels. On y trouve également restitué le mythe des Dioscures: Polydeuce, jumeau immortel, accepte une vie partagée entre l'Olympe et Hadès en échange de l'immortalité pour son frère humain, Castor. Voulant commémorer cette ultime preuve d'amour fraternel, Zeus les place parmi les étoiles et l'on dit communément que lorsque l'une des constellations descend du ciel, l'autre la remplace¹²⁷. Ainsi, il s'agit également d'une référence à la précipitation du ciel des *Dioscures* qui, tels des météorites, «[...] tombent sur la terre chargés de sacralité céleste [...]»¹²⁸. Paul n'est-il pas d'avis que «[...] à l'exception des couples mythologiques comme Castor et Pollux, Remus et Romulus, etc., — Jean et moi [...] sommes [...] les seuls vrais jumeaux ayant jamais existé» (M, p. 164)?

Les origines mythiques des Jumeaux et des Ogres mettent en évidence leur *nature féerique*, voire monstrueuse: Tiffauges, l'Ogre du *Roi des Aulnes*, déclare qu'il est «un monstre féerique émergeant de la nuit des temps» (RA, p. 13) tandis que Paul avoue: «Que nous fussions des monstres, mon frère-pareil et moi, c'est une vérité que j'ai pu me dissimuler longtemps, mais dont j'avais secrètement conscience dès mon plus jeune âge» (M, p. 163). La vocation ogresse de Tiffauges est à la racine de «cette

¹²⁵ N'oublions pas que le fratricide marque le début de la vie de Robinson dans l'île. Je souligne également que, dans la mesure où il est un «Ogre», Tiffauges lui aussi est coupable du meurtre d'un frère.

¹²⁶ Chevalier et Gheerbrandt, *Le Dictionnaire des symboles*, op. cit., p. 693.

¹²⁷ Mark Morford et Robert Lenardon, *Classical Mythology*, 1971, New York, Longman, pp. 324, 502.

¹²⁸ Eliade, *Forgerons et alchimistes*, Paris, Flammarion, 1956, p. 18.

connivence secrète qui mêle en profondeur [] on aventure personnelle au cours des choses [...]» (RA, p. 13). Le rapport entre monstruosité gémellaire et Destin est aussi incontestable: «Monstre vient du latin *monstrare*. Un monstre est un être que l'on montre, que l'on exhibe au cirque, dans les foires, etc., et nous ne devons pas échapper à cette fatalité» (M, p. 165). «Rien chez nous — je veux dire dans le monde gémellaire — ne se passe par décision individuelle, coup de tête et libre arbitre» (M, p. 265). Que Jean-Paul soit un monstre est d'abord mis en évidence par «le cirque», «[...] ce triste manège qui se répétait avec chaque visiteur, commençait par des exclamations de surprise provoquées par notre ressemblance et se prolongeait par le jeu des comparaisons, des substitutions, des confusions» (M, p. 164). Leur monstruosité est ensuite *consacrée* par les trois films publicitaires des Jumelles JUMO. Malgré l'humiliation qu'il a subie durant les séances de tournage, Paul reconnaît que «[...] Edouard dans sa légèreté, son inconscience [et] son égoïsme obéissait à notre destin» (M, p. 171). La fatalité attire les êtres monstrueux, «comme la flamme le papillon» (M, p. 189)¹²⁹, à la fête foraine où Jean reçoit le *baptême centrifuge* de l'Ogre Tiffauges¹³⁰. Enfin, les monstres ne se reproduisent pas, nous dit Tiffauges (RA, p. 14). Jean-Paul n'est-il pas «un couple stérile et éternel» (M, p. 197)?

Pour ne pas être un monstre, «il faut être semblable à ses semblables, être conforme à l'espèce [...]» (RA, p. 14). Les Jumeaux, par contre, se distinguent des sans-pareil par un taux élevé de mortalité infantile, par leur taille, leur longévité et même leurs chances de réussite dans la vie, tous en bas de la norme (M, p. 163). Par

¹²⁹ On retrouve la même métaphore à propos de la fatalité dans Le Roi des Aulnes: «[...] Un homme marqué par le destin est voué fatalement à finir en Allemagne, comme le papillon qui tournoie dans la nuit finit toujours par trouver la source de la lumière qui l'enivre et le tue» (RA, p. 472). N'oublions pas que dans Vendredi ou les limbes du Pacifique, la nécessité fatidique en marche depuis le naufrage de la *Virginie* oriente Robinson dans le sens du soleil. Or si le trajet de toute Quête initiatique est d'ouest en est, dans le sens du Levant, celle du héros tournierien mène à la Cité solaire.

¹³⁰ Il est difficile de ne pas faire le rapprochement entre le garagiste gigantesque aux lunettes épaisses de la place Porte-des-Ternes qui paraît dans Les Météores et Tiffauges, surtout qu'une référence en bas de la page 186 des Météores, page où se trouve la description du personnage en question, renvoie le lecteur au Roi des Aulnes.

ailleurs, frères unanimes qui partagent un fonds commun d'expérience, Jean-Paul dispose, par rapport aux pensées, aux sentiments et aux actions de son Autre moitié, d'un «[...] instrument d'appréhension et de compréhension *unique en son genre* », *l'intuition gémellaire* (M, p. 71. C'est moi qui souligne).

Qu'est-ce à dire, sinon que nous étions les détenteurs d'un pouvoir visionnaire supérieur, la clé d'un monde mieux vu, plus profondément fouillé, mieux connu, possédé, percé? [...] C'était l'illustration avant la lettre de cette *intuition gémellaire* qui fut longtemps notre force et notre fierté [...]. (M, p. 171)

La présence d'Autrui «correspond à un mode de connaissance secondaire et comme réflexif» (VLP, p. 97), grille de déchiffrement indispensable au Sujet. Le Jumeau, grâce à une vision *stéréoscopique*, appréhende le monde dans sa totalité, d'envers et d'endroit, dans son aspect *extérieur*, Objectif, et *intérieur*, Subjectif.

[...] Moi, je dispose d'une image vivante et absolument vérace de moi-même, d'une grille de déchiffrement qui élucide toutes mes énigmes, d'une clé qui ouvre sans résistance ma tête, mon cœur et mon sexe. Cette image, cette grille, cette clé, c'est toi, mon frère-pareil. (M, pp. 286-287)

Par opposition avec cet Œil intérieur *tiffaugéen* du jumeau, la perception du monde du sans-pareil n'est qu'un «rêve impalpable, effiloché, évanescent» (M, p. 421), c'est-à-dire celle d'un *solitaire*. N'est-ce pas justement le problème auquel se heurte Robinson sur son île déserte?¹³¹

La préservation de l'intégrité gémellaire et le jeu de Bep

Les Jumeaux doivent lutter afin de préserver leur statut originel dans «l'atmosphère corrosive des sans-pareil condamnés par leur solitude à des amours dialectiques, [...] atmosphère [qui] s'attaque au pur métal gémellaire» (M, p. 197).

¹³¹ Robinson se lamente de cette solitude qui «n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence» (VLP, p. 54).

L'intégrité de la cellule gémellaire Jean-Paul est préservée par le biais d'un rite d'enfance gémellaire, le *jeu de Bep*.

La cryptophasie, l'éolien, la stéréophonie, la stéréoscopie, l'intuition gémellaire, les amours ovales, l'exorcisme préliminaire, la prière tête-bêche, la communion séminale, et bien d'autres inventions qui font le jeu de Bep, [...] tout ce qui a fait mon enfance, une enfance admirable, privilégiée [...]. (M, p. 274)

Le cérémonial du *jeu de Bep* est un rappel à l'ordre gémellaire. En prononçant la formule «incantatoire» (M, p. 184), «impérieuse et rituelle» (M, p. 422), «Bep, tu joues?», le jeu gémellaire est mis en marche. Le *jeu de Bep*, jeu cosmique, permet un retour aux temps des origines.

Ce jeu n'avait qu'une seule fin: nous arracher à l'attraction de la Terre sans-pareil, nous laver des souillures de l'atmosphère dialectique où nous baignons malgré nous depuis notre chute dans le temps, nous restituer à l'identité éternelle, immobile, inaltérable qui est notre statut originel. (M, p. 422)

Jean-Paul recrée l'intimité de la cellule gémellaire par le biais du langage du jeu, l'éolien ou la *cryptophasie*, «[...] en réglant le cours de leurs pensées et de leurs sentiments par cet échange de sons caressants où l'on peut entendre à volonté des mots, des plaintes, des rires ou de simples signaux» (M, pp. 13-14). Ce dialecte gémellaire est «[...] un embryon de langue, une langue telle qu'en parlent peut-être des hommes très primitifs, d'un psychisme sommaire» (M, p. 182). L'éolien, comparé à «une musique secrète accordée au rythme du même courant vital [...]» (M, p. 319), n'est pas sans évoquer le «brame puissant et mélodieux, musique véritablement *élémentaire*, inhumaine [...]» (VLP, p. 209) de la harpe éolienne dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Seuls les «Innocents» sont doués de cette parole quasi-divine; elle évoque ainsi le *cri* des enfants de la cour du collège Sainte-Croix, cette «[...] note gutturale, d'une pureté incomparable, longtemps soutenue, comme un appel venu du plus profond

du corps, puis s'achevant dans une série de modulations ensemble joyeuses et pathétiques» (RA, p. 155).

L'intégrité de la cellule gémellaire est également assurée par le rite *des amours ovales*, retraite devant «le tourbillon du temps, dégradant et mortel» (VLP, p. 245) qui emporte le sans-pareil.

Noué à mon frère-pareil en posture ovoïde, la tête serrée entre ses cuisses, comme un oiseau cache sa tête sous son aile pour dormir, environné d'une odeur et d'une chaleur qui étaient miennes, je pouvais être sourd et aveugle aux chassés-croisés imprévisibles qui tournoyaient autour de nous. (M, p. 75)

La cérémonie des amours ovales se déroule en trois temps: il est d'abord question de l'*exorcisme préliminaire*, «effort de purification, de dépouillement de toute trace foraine, de toute acquisition étrangère» (M, p. 272), rite gémellaire par excellence parce que *réflexible*, «chacun purifiant, dépouillant son frère-pareil pour le rendre identique à lui-même» (M, p. 272). Il s'agit ensuite de la *prière tête-bêche*, qui reconstitue physiquement la forme ovoïde de la cellule gémellaire: «Nos vêtements tombent de nous. L'œuf. Nous nous enlaçons tête-bêche, riant de nous trouver aussi salés» (M, p. 179). Enfin, la conservation de la sève d'immortalité gémellaire est ainsi assurée par *endogamie*.

Le mouvement qui nous emporte hors de nous, l'essor de notre jeunesse, le don de nos forces vives à notre entourage, cette fontaine généreuse et belle c'est d'abord et principalement — et exclusivement — au frère-pareil qu'elle va. Rien n'est retenu, tout est donné, et pourtant rien n'est perdu, tout est gardé, dans un admirable équilibre entre l'autre et le même. Aimer son prochain comme soi-même? Cette impossible gageure exprime le fond de notre cœur et la loi de ses battements. (M, p. 198)

Les avatars de la cellule gémellaire

Condamné à une vie de solitude par le fraticide, le sans-pareil, tel l'Androgyne disloqué, se met à la quête de l'Unité gémellaire perdue. Toutefois, tandis que les amours ovaux *identitaires* se caractérisent par l'intensité, «tension interne, contenue, énergie renfermée sur elle-même...» (M, p. 278), la relation sans-pareil *dialectique* n'est que d'une fade *extensité*, «tension centrifuge, excentrique, foraine» (M, p. 278). Or la nécessité de s'engager dans une quête centrifuge, *exogamique* fait perdre aux amours dialectiques leur *intensité* ; c'est ainsi que le sans-pareil s'épuise, vieillit et meurt. Tandis que la posture ovoïde de la communion gémellaire manifeste une détermination de la part des Jumeaux à ne pas s'embarquer dans la dialectique du temps et de la vie, les amours sans-pareil, «[...] quelle que soit la position adoptée — mettent les partenaires dans l'attitude asymétrique et déséquilibrée du marcheur accomplissant un pas, le premier pas» (M, p. 387). Or toute relation dialectique ne peut être qu'une fade copie des amours gémellaires éternelles et innocentes car «[...] quand on a connu l'intimité gémellaire, toute autre intimité ne peut être ressentie que comme une dégoûtante promiscuité» (M, p. 265).

Le couple hétérosexuel

À Rennes commence pour Edouard l'attente hivernale de la «drôle de guerre»; sa solitude donne lieu à une rétrospection sur sa vie maritale qui débouche sur la découverte de l'amour fraternel, voire gémellaire, comme Unité antérieure perdue. Plongé dans «une matière semi-liquide, limoneuse et chargée de maléfices chimiques» (M, p. 311), dans un bain de boue à l'image d'un *cercueil* (M, p. 312), Edouard se livre à une rétrospection qui est autant un retour aux temps primordiaux de la Création:

C'est ainsi qu'une suite d'images et d'idées flottant sur ce qu'il appelait par-devers lui «son bain d'au-delà» le surprit par son tour original et grave. Il se souvint que le limon avait été la matière première dans laquelle l'homme avait été façonné par Dieu, et que par conséquent l'ultime aboutissement de la vie rejoignait ses origines absolues. (M, p. 313)

Comment ne pas penser à Robinson, «statue de limon» (VLP, p. 38) qui, «libéré de toutes ses attaches terrestres, [...] suivait dans une rêverie hébétée des bribes de souvenirs qui, remontant de son passé, dansaient au ciel dans l'entrelacs des feuilles immobiles» (VLP, p. 39)? Souvenons-nous également du «moi visqueux» de Tiffauges, moi «pesant, rancunier, humoral, toujours baigné de larmes et de semence, lourdement attaché à ses habitudes, à son passé» (RA, p. 41) qui ne comprend rien à l'histoire de rupture avec Rachel.

À travers sa rétrospection et sa régression, Edouard découvre cette Unité fraternelle perdue, à la racine de toute existence humaine. Le mariage représente une tentative de regagner la condition gémellaire originelle: «Remonter la pente, restaurer l'Adam originel, le mariage n'a pas d'autre sens» (RA, p. 35). Le mariage crée une parenté entre les époux «analogue à celle qui unit un frère et une sœur» (M, p. 316). Ralph et Deborah, autre couple hétérosexuel présenté dans le roman, ne sont-ils pas apparentés à des usurpateurs de la condition gémellaire (M, p. 483)? À la cérémonie de noces d'Edouard et Maria-Barbara, on est frappé par la ressemblance fraternelle entre eux: «On dirait le frère et la sœur! Or justement, ils ne se ressemblaient pas, ils n'avaient pas un trait commun [...]» (M, p. 351). Le soir même, dans leurs lits jumeaux,

cette fraternité incorporelle, ils la sentaient planer sur leur union comme un idéal, [...] et si elle était un gage de fidélité et d'éternelle jeunesse, elle impliquait aussi l'immobilité, l'équilibre parfait, la stérilité. Et c'est ainsi qu'ils avaient passé leur nuit de noces sans bouger, glissant dans le sommeil côte à côte, la main dans la main. (M, p. 316)

Cet hautain idéal gémellaire évoque l'Idéal platonicien et, par extension, l'Androgyne platonicien. Car cette «immobilité», cet «équilibre parfait et stérile», n'est pas sans rappeler les amours ovales dans lesquelles «il y a du marbre et de l'éternité [...] quelque chose de monotone et d'immobile qui ressemble à la mort» (M, p. 278). En outre, comme on l'a déjà remarqué, le geste de se tenir la main est associé à la naissance gémellaire et ainsi aux *Dioscures* de la Cité solaire.

La naissance de leur premier enfant met fin à cette tentative de la part d'Edouard et de Maria-Barbara d'usurper la condition gémellaire. Si un couple «lié par une passion absolue, immuable, inaltérable, suspendue dans un éternel présent revêt forcément la forme fraternelle» (M, pp. 317-318), mettre au monde des enfants entraîne le sans-pareil dans le courant des générations, dans le vieillissement et la mort. De cette manière, Edouard se l'avoue, «Maria-Barbara et lui avaient manqué — par absence flagrante de vocation — l'invitation à l'absolu qui leur avait été faite ce soir-là [...]» (M, p. 318).

Le couple homosexuel

Le couple homosexuel représente un deuxième avatar de l'union gémellaire: «[Il] s'efforce de former une cellule gémellaire, mais avec des éléments sans-pareil, c'est-à-dire en contrefaçon» (M, p. 387). L'homosexuel représente un intercesseur entre les Jumeaux et les sans-pareil puisque sa vie de couple s'apparente à la fois aux unions gémellaire et hétérosexuelle. L'amant qui vient se glisser dans le lit d'Alexandre, «ventre maternel», ne peut être que son frère jumeau (M, pp. 248-249) et ainsi le cadet Surin rejette «la Procréation, le devenir, la fécondité, le temps et leurs vicissitudes» (M, p. 387). Alexandre éprouve la certitude de pouvoir échapper à la mort hétérosexuelle, c'est-à-dire à la mort par maladie ou vieillesse et souhaite plutôt mourir dans une lutte inégale pour l'amour. Pourtant, l'homosexuel a tendance à confondre

fraternité, paternité et, dans le cas de la relation entre Alexandre et Daniel, maternité même; il exploite la loi fondamentale gémellaire, «Aimer son prochain comme soi-même», à des fins narcissiques. «À la source de l'homosexualité il y a le narcissisme, et si ma main est si experte en l'art de saisir et de flatter le sexe d'autrui, c'est que dès ma plus petite enfance, elle s'est exercée à apprivoiser et à cajoler mon propre sexe» (M, p. 333). Ne pourrait-on pas également dire que la procréation, résultat de l'union hétérosexuelle, est essentiellement narcissique?

Par ailleurs, toute relation sans-pareil, homosexuelle autant que hétérosexuelle, obéit au principe exogamique, centrifuge: «Et mes jambes maigres et infatigables de vieux cerf n'étaient-elles pas le plus notable de mes organes? *Homo ambulator*. Mais avais-je marché vers la lumière?» (M, p. 124). Si sa quête de l'Unité gémellaire perdue ne l'a pas mené dans le sens du Levant, n'est-ce pas parce que l'homosexuel est lui aussi un *ersatz* de la condition gémellaire? «Jeté sur la terre, seul et souffrant, Alexandre a marché toute sa vie vers l'inconnu, vers la nuit noire, à la recherche d'un paradis gémellaire qu'il ne pouvait situer nulle part [...]» (M, p. 564). Or le «trio magique» homosexuel du sexe, de la main et du cerveau (M, p. 88) n'est qu'une contrefaçon de l'Androgyne Homme-Femme-Portenfant que l'on retrouve à la fin de *Vendredi et les limbes du Pacifique* et du *Roi des Aulnes*. De même, la tendresse qu'éprouve Alexandre pour sa solitude, «une, vierge et close comme un œuf» (M, p. 288), n'est-elle pas en effet une forme de nostalgie de l'Œuf cosmique gémellaire?

Les Innocents

Les enfants de Sainte-Brigitte s'assimilent à la condition gémellaire par leur innocence même. Ils se rapprochent ainsi de la condition humaine originelle:

Sœur Béatrice s'était convaincue que ses innocents étaient plus proches de Dieu et des anges que les autres humains — à commencer par elle-même — non seulement parce qu'ils ignoraient la duplicité et les fausses valeurs de la vie sociale, mais aussi parce que le péché n'avait pour ainsi dire aucune prise sur leur âme. (M, pp. 55-56)

Les Innocents, pareils aux Jumeaux, ont des origines mythiques: ayant créé Adam hermaphrodite, «*disgracié dans sa solitude* » (M, p. 65. C'est moi qui souligne.), Jéhovah se met à lui chercher une compagne. Après avoir passé en revue toutes les espèces animales, Il décide de tirer d'Adam lui-même le partenaire qui lui manque; ainsi naît Ève, conçue des parties féminines de l'Hermaphrodite¹³². Or selon la vision mystique, *mythique* de Sœur Gotama, l'Hydrocéphale, le Cyclope, l'Octocéphalien rappellent ces tâtonnements du Créateur: «[...] n'auraient-ils pas eu leur place dans un univers autrement conçu?» (M, p. 66). Ainsi, les Innocents s'apparentent aux Jumeaux d'une autre façon, c'est-à-dire par leur dissemblance, voire leur *monstruosité*.

En plus de leur caractère monstrueux, les Innocents partagent avec les Jumeaux la capacité de parler l'*éolien*: «Franz avait-il grâce à ses facultés monstrueuses percé le secret de la langue du vent, cet éolien que parlaient les Jumeaux entre eux? Certains membres du personnel de Sainte-Brigitte [...] n'hésitaient pas à l'affirmer. [...] Seul Jean-Paul détenait la clé du labyrinthe Franz» (M, p. 70). Or, à partir des recherches du Docteur Larouët, on considère que cette matrice de langue que parlent les Innocents est peut-être «[...] *la langue originelle*, celle que parlaient entre eux au Paradis terrestre Adam, Ève, le Serpent et Jéhovah» (M, p. 61). Sainte-Brigitte n'est-il pas effectivement «le conservatoire des racines humaines» (M, p. 66)?¹³³

¹³² Voir la nouvelle de Tournier, «La famille Adam», in *Le Coq de Bruyère*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp 10-18.

¹³³ Dans une entrevue avec le critique A. Bouloumié, Tournier commente le mythe de la langue primordiale présenté dans *Les Météores*: «Le phénomène des langues étrangères parlées simultanément par les apôtres est évidemment fondamental. Il peut également s'agir d'une seule langue fondamentale, "adamique", comprise par tous les êtres humains. Cet épisode rejoint le thème de la "cryptophasie" des jumeaux et le mutisme du débile Franz. *Les Météores*, c'est aussi le roman du langage.» «Questions à Michel Tournier», in *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, op. cit., p. 255.

Cette condition monstrueuse qui est le calvaire des Innocents autant que celui des Jumeaux est une source de complicité entre eux, complicité qui ne s'explique entièrement «ni par l'âge, ni par la proximité géographique» (M, p. 163). L'aspect complémentaire de la cellule gémellaire est figuré en quelque sorte dans les deux cerveaux de Franz, l'un nocturne, en proie aux intempéries de la météorologie comme l'est Jean, l'autre diurne et maître de la chronologie comme Paul. Or que la seule personne à pouvoir percer les secrets du calendrier millénaire de Franz et de sa fugue mortelle soit Paul n'est aucunement surprenant: «J'ai survécu à cette destruction de la paix gémellaire; Franz a succombé aux assauts lancés par les vents et les nuées à sa forteresse chronologique. Mais personne n'est mieux placé que moi pour le comprendre» (M, p. 75). La barque dans laquelle Franz s'enfuit fait naufrage sur «les récifs de la Hache» (M, p. 84); n'y voit-on pas une allusion au «coup de hache» (M, pp. 75, 388, 420) que Paul associe à l'amputation, à la mort de la cellule gémellaire?

Par le biais de l'exemple des Jumeaux et des Innocents, on retrouve le mythe de l'Enfance humaine et le statut *gémellaire* originel de l'Adam hermaphrodite. La Quête gémellaire informe ainsi le destin de tout homme et de chaque membre de la famille Surin, qu'il s'agisse de Paul, d'Edouard ou d'Alexandre. Cependant, dans le cas d'Edouard et de Maria-Barbara, couple hétérosexuel, l'Idéal gémellaire demeure insaisissable parce que leur relation, qui débouche sur la Procréation, résulte dans une déchéance physique et spirituelle. Par opposition, l'homosexuel, dont la condition s'apparente à la gémellité, entreprend une Quête mais cette Quête est *maligne*, l'homosexuel étant un faux jumeau, un *ersatz* de la condition gémellaire. Or à travers les voyages initiatiques de Paul et d'Alexandre sont présentés l'endroit et l'envers de la Quête gémellaire, c'est-à-dire son *Inversion bénigne et maligne*.

b) La régression: scatologie et animalité

Dans des termes *inversés* et *alchimiques*, la scatologie [est] le sous-produit inévitable de la quête d'or du romancier existentialiste¹³⁴.

Le récit gémeilaire

L'initiation de Jean aux amours sans-pareil constitue une déchéance par rapport à l'éternité des amours ovales, une régression vers la mort.

La cellule gémeilaire, c'est le contraire de l'existence, c'est la négation du temps, de l'histoire, des histoires, de toutes les vicissitudes — disputes, fatigues, trahisons, vieillissement — qu'acceptent d'entrée de jeu, et comme le prix de la vie, ceux qui se lancent dans le grand fleuve dont les eaux mêlées roulent vers la mort. Entre l'immobilité inaltérable et l'impureté vivante, je choisis la vie. (M, p. 274)

N'est-ce pas «l'amour de la vie» que Jean apprend de Denise sur les paillasses souillées où des hommes et des femmes sont nés, ont dormi, ont forniqué et sont morts (M, p. 279)? La remise, cet «antre de pestilence» rempli de piles de matelas «où avaient dormi des générations d'hommes et de femmes, et qui s'était imprégnées de tout le sordide de la vie, sueur, sang, urine et sperme» (M, pp. 271-272) où Jean échoue, symbolise la déchéance implicite à toute relation dialectique. «Sueur, sang, urine et sperme» constituent effectivement «les eaux mêlées de ce fleuve vers la mort» (M, p. 274) qui évoquent le Styx, ce fleuve infernal.

Symbolique aussi est le personnage-initiateur, Denise Malacanthé. Le critique Bouloumié signale que le nom Malacanthé, composé de «mal» et «acanthé», qui veut dire «épine» en grec, souligne le côté destructeur de cette femme¹³⁵. C'est elle qui s'impose comme porte-parole et qui mène la révolte chez les cardeuses «[...] par sa vigilance, son ascendant sur ses compagnes et la constante agressivité qui paraissait

¹³⁴ D.G. Bevan, Michel Tournier, Amsterdam, Rodopi, 1986, p. 56. C'est moi qui souligne.

¹³⁵ Bouloumié, Michel Tournier. Le Roman mythologique, *op. cit.*, p. 122.

être un trait de son caractère» (M, p. 269). Par sa fonction, elle est associée à la matelasserie, «constamment noyée dans un nuage de poussière noire et âcre qui s'échappait des matelas moisissés, crasseux et fourbus [...]», et dont le sol et les murs sont couverts d'une suie empestée (M, p. 269). L'insolence de Denise, femme *déclassée*, est celle «d'une grande bourgeoise revendiquant la liberté supposée du prolétaire», c'est-à-dire «descendante et non ascendante» (M, p. 276). C'est justement cette insolence, cette qualité *déchue*, qui est à la source de l'attraction mutuelle entre elle et Jean, qui incite celui-ci à *déchoir* dans une relation sans-pareil. «Elle avait flairé chez moi un besoin de rupture, et pensait pouvoir m'aider [...] à sortir du cercle enchanté» (M, p. 277). Or dans cette phrase de Paul: «Je me suis assez bien défendu du préjugé qui consistait à imputer ta défection à tes amours ordurières avec Denise Malacanthé» (M, p. 194) est évoqué le rapport étymologique implicite entre *déchue* et *déchet*, et, par association avec *Le Roi des Aulnes*, entre *défection* et *défécation*¹³⁶, c'est-à-dire entre la scatologie et la chute des amours ovaux aux amours dialectiques.

Le besoin de rupture, désir de *vivre* qui attire Jean vers une relation avec un sans-pareil, explique partiellement sa fascination pour le phénomène des marées: «[...] c'était cette irrationalité — avec l'apparence de vie, de liberté, de personnalité qu'elle donne — qui séduisait Jean...» (M, p. 175). Mais si Jean est attiré uniquement par le jusant, c'est parce qu'il s'oppose à la marée haute, cette «respiration immense de la mer» (M, p. 175) qui évoque l'épanouissement gémellaire. Le jusant symbolise la condition du sans-pareil qui est nostalgie de la plénitude gémellaire et sujétion aux vicissitudes temporelles:

Ce que jusant dénude pleure le flot. La masse glauque et puissante en fuyant vers l'horizon a laissé exposée cette chair vive, complexe et fragile qui craint les agressions, les profanations, les raclements, les affouillements, ce corps de batracien à la peau pustuleuse, glanduleuse, verruqueuse, hérissée de papilles, de ventouses, de tentacules, révoltée par cette horreur sans nom: l'absence du milieu salin, le vide, le vent. (M, pp. 176-177)

¹³⁶ Notons que la matelasserie, endroit crasseux et moisi où Jean déchoit, évoque implicitement la souille.

Ce milieu visqueux, aquatique et humide évoque le flux du Déluge. Symbole de la résorption des péchés humains dans l'eau, le Déluge souligne la possibilité d'une rédemption et de régénération¹³⁷. Si Jean est «le précurseur, l'annonciateur de la bonne, de la merveilleuse nouvelle» (M, p. 177), ne serait-ce pas parce que cette nouvelle époque amènera la mise à mort de la cellule gémellaire et la renaissance singulière de Jean? Ainsi, la grève rappelle également la souille, lieu de la *régression* de Robinson. Pareillement, les plaques sèches de sable, de sel et de vase qui se détachent des jambes de Jean-Paul évoquent la croûte d'excréments qui couvre le dos, les flancs et les cuisses de Robinson.

C'est surtout le «*cri* silencieux d'abandon et de frustration», «appel silencieux de [...] mille et mille bouches assoiffées» (M, pp. 176, 177) qui attire Jean si puissamment vers la grève. Il évoque le *cri* du *Roi des Aulnes*, son fondamental du destin de Tiffauges. N'est-ce pas ce même son qui évoque l'irruption du monde de la Genèse dans les confins du collège Saint-Christophe et le brame cosmique du bouc Andoar? «Longue plainte gutturale et modulée, [...] clameur suspendue entre la vie et la mort» (RA, pp. 574-575), associé en quelque sorte au brame, «rot profond et prolongé» où s'exhale «tout l'ennui de vivre et toute l'angoisse de mourir» (RA, p. 73), le *cri* témoigne d'une régression vers l'animalité. Rappelons-nous le *cri* démentiel de Robinson devant la vision hallucinatoire du galion espagnol. Or, pendant leurs marches sur la grève, chacun des Jumeaux exprime «*le sens de son arrachement au fonds commun*» (M, pp. 178-179. C'est moi qui souligne), c'est-à-dire de sa régression: «Mes *cris*, mes *grognements*, mes mots sans suite ne faisaient qu'illustrer l'attraction toute-puissante qu'exerçait sur moi le grand vide plaintif de la grève désertée par le flot. Paul au contraire *renaudait*, mouftait, exhalait son ennui, son angoisse» (M, p. 179. C'est moi qui souligne). Vécue en tant qu'expérience gémellaire, la régression, en quelque sorte partagée entre Jean et Paul, envahit la cellule gémellaire.

¹³⁷ Eliade, *Le Traité d'histoire des religions*, op. cit., p. 170.

Le récit homosexuel

Dans la mesure où l'homosexuel est un marginal, le stade régressif de l'histoire d'Alexandre s'apparente à celui d'un autre marginal tournierien, à savoir Tiffauges. Si la trilogie ingestion-digestion-défécation rythme la vie de Tiffauges, elle se manifeste également dans la vie d'Alexandre:

Moi qui suis sujet à constipation, je serais guéri si je disposais chaque matin de la face d'un hétérosexuel pour la couvrir de ma bouse. Conchier un hétérosexuel. Mais n'est-ce pas lui faire encore trop d'honneur? Ma bouse n'est-elle pas de l'or pur au regard de son abjection? (M, p. 141)

Notons également que c'est à l'intérieur du récit de ces deux *marginiaux* qu'a lieu l'épisode de l'arrestation et l'incarcération puisque «[...] l'ordre que protège la police est dicté par le groupe dominant caractérisé par l'argent et l'hétérosexualité» (M, p. 126). Tiffauges est jugé coupable autant à cause des photographies de l'enfant blessé prises au palais de Tokyo et de l'accident de Jeannot que pour le viol supposé de Martine. Pareillement, c'est la quête nocturne suspecte d'Alexandre qui mène à son arrestation. Celui-ci éprouve la forte déception de ne pas être déculotté et incliné en avant «[...] pour faire bâiller le trou de [s]on cul à la face du garde-chiourme» (M, pp. 133-134) et pour péter. Il semble ainsi que dans le lexique tournierien, marginalité et scatologie vont de pair.

Le symbole personnel d'Alexandre est le rat, emblème des ordures ménagères, qui se trouve toujours aux pieds de Ganeça, l'idole éléphantine et «la déification de l'organe sexuel adulé» (M, p. 51). N'est-ce pas l'éléphant et le rat que l'on retrouve dans la liaison d'Alexandre et Bernard au Parc zoologique? «Au cœur de la nuit, dans la solitude de bois de Vincennes, j'étais porté en triomphe par Ganeça, l'idole éléphantine, ayant toujours à ses pieds un rat, symbole des oms, — et elle harissait furieusement pour célébrer ma gloire» (M, p. 131). Le rat est associé à Alexandre — pensons à l'épisode de Miramas — en partie à cause de son statut de «roi des Gadoues», mais

surtout parce qu'ordures ménagères et homosexualité, étant toutes deux des *déchets de la société hétérosexuelle*, sont chassées par le même mouvement centrifuge vers les périphéries des villes. Alexandre n'est-il pas «l'homme des rebuts, rebut lui-même, rebut vivant...» (M, p. 314)?¹³⁸ SEDOMU évoque justement SODOME¹³⁹. Or tandis que dans le récit de Jean-Paul il est question des «amours ordurières» de Jean avec Denise Malacanthé, dans celui d'Alexandre, il s'agit de l'«amour des ordures»; il y a donc *littérialisation* de ce qui n'était que *métaphore*.

Dans les trois romans, il y a une partie de la phase régressive, caractérisée par la scatologie et l'animalité, qui a lieu *avant* l'Inversion *maligne* : l'épisode de la souille dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*; les rites scatologiques et le brame de Tiffauges, institutés avec le départ de Rachel et la découverte de sa vocation ogresse et la relation sans-pareil de Jean avec Denise Malacanthé ainsi que sa fascination avec le jusant. La deuxième partie de cette régression se produit *après* l'Inversion *maligne* : rappelons-nous la défaillance de Robinson après l'inauguration de l'ère civilisatrice dans l'île qui le ramène à la souille, l'initiation de Tiffauges à la coprologie par Göring, et l'amour des ordures dans le récit d'Alexandre. «Il y a un niveau ordurier dans chacun de mes romans: la souille dans *Vendredi*, la défécation dans *Le Roi des Aulnes*, les ordures ménagères dans *Les Météores*. Ensuite on décolle et on va au ciel. Rien de tel, il est vrai, que l'ordure pour lester le mythe et l'obliger à toucher terre. J'obéis à une esthétique du merveilleux sordide»¹⁴⁰, confie Tournier.

¹³⁸ Je souligne que le lien entre marginalité et ordures est évoqué d'emblée durant l'interrogatoire de Tiffauges: «Puis (le policier) a ajouté qu'il avait une fille de l'âge de Martine, et que *les ordures comme moi*, il aurait plaisir à les planter lui-même sur un pal» (RA, p. 200).

¹³⁹ Bouloumié, Michel Tournier, *Le Roman mythologique*, op. cit., p. 189.

¹⁴⁰ J. J. Brochier, «Dix-huit questions à Michel Tournier», in *Le Magazine littéraire*, no 138, 1978, pp. 11-12.

c) Mort symbolique qui se réalise par la perte d'identité et par un enfouissement

Le récit gémeilaire

L'épisode des triples miroirs, qui consacre la rapture de la cellule gémeilaire entamée par Denise Malacathe (M, p. 279), constitue un rite de passage pubertaire, il marque ainsi la fin de l'Enfance gémeilaire. Ce rite de passage est précédé de deux épisodes, la prise des photos et le choix des vêtements pour la rentrée scolaire, la mort symbolique de Jean s'effectue donc en deux temps. Il s'agit d'abord d'une affirmation de l'identité gémeilaire et, par la suite, d'une perte d'identité individuelle au profit de la cellule gémeilaire, suivie d'une mort symbolique.

Dans l'épisode de la prise des photos, il est question de l'aliénation du sujet et de sa perte d'identité par le biais de la photographie, thème qui figure également dans la première mort symbolique de Tiffauges. Au moment où Jean-Paul a besoin de cartes d'identité, Edouard propose que seulement un des Jumeaux se fasse photographier. Devant cette consécration de l'identité gémeilaire aux dépens de son individualité, Jean proteste violemment: «Il me semblait en effet qu'en collant la photo d'un seul de nous deux sur les deux cartes, on scellait officiellement — et donc peut-être pour toujours et de façon irrémédiable — une confusion entre nous dont je m'apercevais par la même occasion que je n'en voulais plus» (M, p. 280). Toutefois, les photos ayant été mêlées, Jean est incapable de distinguer les siennes de celles de Paul: «Le rouge me monta aux joues en même temps que me serrait le cœur une angoisse particulière, à nulle autre semblable [...]: j'étais incapable de distribuer ces photos entre Paul et moi autrement qu'au hasard» (M, p. 280). Le sujet photographique, qui se voit imposer une identité autre que la sienne, subit une aliénation qui le rend étranger à lui-même. Jean se voit confronté, pour la première fois, au problème auquel tous ceux de son entourage se heurtent, c'est-à-dire l'*absence apparente* de différence entre Jean et Paul.

D'avantage déterminé à affirmer son identité individuelle, Jean insiste ensuite pour que les deux frères aillent choisir leurs trousseaux d'hiver séparément: «Je poursuivais ainsi avec acharnement la fracture de la cellule gémellaire» (M, p. 282). Toutefois, parmi les vêtements achetés par les deux frères, seul un chandail est d'une couleur plus claire, le reste étant exactement identique. Encore une fois, la cellule gémellaire s'est renfermée sur Jean, lui dérobant son autonomie. Le seul moyen de s'en évader est d'abandonner son identité individuelle indissociable de la cellule gémellaire et de se forger une identité *autre*: «Que de sacrifices n'ai-je pas dû accepter à seule fin de me distinguer de Paul et de ne pas faire comme lui! [...] Il fallait [...] que je me contente toujours des seconds choix, position doublement défavorable, puisque je m'imposais en même temps des options qui allaient contre mon cœur!» (M, p. 283).

Enfin, l'affaire du triple miroir, deuxième temps de ce rite de passage, marque la fin de l'enfance et ainsi l'ouverture vers le monde extérieur de la cellule gémellaire. La solitude, expérience inouïe, met Jean dans «un curieux état d'exaltation et de vertige» (M, p. 284), condition qui évoque la torpeur initiatique du néophyte. Celui-ci est ensuite avalé par un monstre, rite qui est un avatar de la descente aux enfers: «Je m'avançai sans méfiance dans le piège, et aussitôt ses mâchoires miroitantes se refermèrent sur moi et me broyèrent si cruellement que j'en porte les traces à tout jamais» (M, p. 285). Dans la mesure où les Jumeaux disposent d'un fonds d'expérience commun, cette scène est en quelque sorte le *double complémentaire* de la descente sous le mur de Berlin où Paul est broyé par la mâchoire d'acier du tunnel. L'affirmation de l'identité gémellaire qui s'ensuit est autant une mise à mort symbolique de l'individu:

Quelqu'un était là, reflété par trois fois dans cet espace minuscule. Qui? La question à peine posée recevait une réponse qui faisait un bruit de tonnerre: *Paul!* [...] Et en même temps, un vide effroyable se creusait en moi, une angoisse de mort me glaçait, car si Paul était présent et vivant dans le triptyque, moi-même, Jean, je n'étais plus nulle part, je n'existais plus. (M, p; 285)

L'affaire du triple miroir renvoie à *La Goutte d'or* : Idriss, devant la représentation artistique d'un domicile berbère au musée de Béni Abbès, se trouve à la fois sujet présent dans la vitrine et spectateur refoulé hors d'elle, à l'intérieur de son corps ainsi qu'à l'extérieur. Devant ce miroir qui lui reflète l'image de son frère-pareil, Jean se trouve étranger à lui-même, aliéné. Je souligne aussi l'aliénation de Robinson devant le reflet de son visage *défiguré* de même que celle de Tiffauges qui se voit dans le miroir sous les traits d'un assassin.

Pourquoi Jean poursuit-il la rupture de la cellule gémellaire? Sa «trahison» remonte «à un âge plus innocent car tout se joue dans les limbes de l'enfance [...]» (M, p. 194), à l'épisode du *baptême forain*. Cet incident est d'une importance décisive dans l'histoire gémellaire en tant que «manifestation de la pente fatale» (M, p. 185) propre à Jean qui n'est pas sans rappeler «la pente funeste» de Robinson qui descend vers la souille (VLP, p. 50). «Forain» signifie extérieur, dehors, hors de la cellule gémellaire (M, p. 195); le baptême forain représente le germe qui sème la discorde entre les Jumeaux et laisse présager la rupture définitive de leur cellule.

Cette première mort symbolique de Jean, de la cellule gémellaire se réalise par un enfouissement. Le ROTOR est pareil à l'animal mythique engloutisseur qui broie et morcelle dans sa gueule¹⁴¹. Cette descente dans le Noir symbolise aussi une régression temporelle qui prépare une nouvelle naissance¹⁴²: le garagiste qui assiste à cet «enfantement» symbolique n'est-il pas à la fois comparé à «Atlas écrasé par le globe terrestre», à une «bête préhistorique» au visage de «gargouille molle» et à un «hideux géant» (M, pp. 192, 193, 194)?

Ses paupières bleuies, monstrueusement étirées, s'abaissaient jusqu'aux pommettes saillantes de sa face de gitan, et surtout, surtout ses joues déformées et flasques, distendues, formaient le long de sa mâchoire inférieure des sacs de peau qui flottaient sur son cou. Et toi, tu gisais dans ses bras, blême, les yeux fermés, mort [...]. (M, p. 193)

¹⁴¹ Bouloumié, Michel Tounier. *Le Roman mythologique*, op. cit., p. 180.

¹⁴² Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., pp. 299-300.

L'épisode du ROTOR s'apparente à une aventure initiatique entreprise par le néophyte afin d'accéder à une connaissance secrète¹⁴³: Jean emboîte le pas au garagiste et le suit jusqu'à l'intérieur du manège où il s'installe à ses côtés tandis qu'à la fin de son expérience, il paraît guilleret, fier de son aventure et ce, parce qu'elle a été entreprise dans le but même d'être initié à une connaissance, à une vie *autre* jusqu'alors ignorées.

En fonction de la mise en scène de cet épisode qui se passe dans une fête foraine, lieu de consécration de la monstruosité où se trouvent par fatalité les Jumeaux ainsi que le garagiste gigantesque, une deuxième symbolique est invoquée: l'arrachement intra-utérin du frère-pareil à la cellule gémellaire par l'Ogre:

Cet homme, petit frère, a porté à son comble la solitude, la singularité, la sujétion totale et sans merci à un destin, bref tout ce qui nous est contraire, tout ce qui contredit l'essence de la gémellité. Son geste, sa geste, ne sont que trop faciles à interpréter. Il t'a arraché comme on tire un crabe de son trou, comme on extirpe un enfant du ventre de sa mère en travail, pour t'enlever dans ses bras, t'assumer [...]. (M, p. 195)

Si Paul trouve les fêtes foraines exécrables, n'est-ce pas justement parce qu'elles symbolisent «avec un paroxysme de violence, la séparation, l'exil qui sont tout le problème de [s]a vie» (M, p. 188)? Or la renaissance symbolique de Jean, arraché à son frère-pareil dans le ventre de sa mère, est celle d'un sans-pareil: «Tu as reçu le baptême forain. Dès lors tu étais voué à la désertion. Denise Malacanthé et ensuite Sophie n'ont fait qu'encourager ta fuite» (M, p. 197).

Le récit homosexuel

La mort symbolique d'Alexandre prend la forme d'une perte d'identité qui se réalise suite à un enfouissement: la mort de son frère *Gustave*, enfoui sous trois tonnes d'ordures ménagères, mène à l'attribution de la direction de la SEDOMU à Alexandre.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 301.

Moi? Je me vois encore, foudroyé de stupéfaction [...]. Moi? Me glisser dans les pantoufles encore chaudes de ce pisse-vinaigre [...]? Moi? Prendre la direction de cette entreprise ridicule et malodorante? Cette inénarrable bouffonnerie me suffoquait. (M, p. 34)

Cette première mort symbolique, pareille à celle du récit gémellaire, renvoie à *La Goutte d'or* : Idriss voit son image, son identité lui être dérobée par la femme blonde de la Land Rover. Cette perte d'identité symbolique est ensuite *littérialisée* dans la mort de son double fraternel, Ibrahim, *enseveli dans un puits*. Comme Idriss devant l'ouverture du puits, Alexandre se trouve devant «un piège énorme, béant [...]» (M, p. 34).

À l'instar de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et du *Roi des Aulnes*, le destin joue un rôle primordial dans cette métamorphose. D'abord, le jour de la mort de Gustave, le 20 septembre 1934, a lieu une tempête d'équinoxe «d'une rare violence» qui entraîne «des suites incalculables» pour Alexandre (M, p. 33). N'est-ce pas évocateur de l'incendie de l'école et de l'éclatement de la Guerre qui infléchissent le destin de Tiffauges?

Ensuite, comme tous les héros romanesques de Tournier, Alexandre fait preuve de fatalisme:

Malgré le mystère qui l'entoure, le mécanisme auquel obéit le destin relève d'une logique assez courante. Qu'est-ce qui m'est arrivé? Un formidable bond en avant m'a précipité dans la voie qui m'est propre et où je progressais sans doute à pas menus. [...] Or cela s'est fait en deux temps. D'abord, marche arrière, retour à Rennes, remise de mes pas dans leurs traces enfantines, adolescentes, etc. Cela s'appelle communément reculer pour mieux sauter. Ensuite identification brutale à celui de mes deux frères qui était le plus éloigné de moi, qui était au monde l'homme auquel je me croyais le plus étranger. (M, p. 37)

Le cheminement d'Alexandre évoque à la fois le «progrès à rebours» tiffaugéen et le *regressus ad uterum* de Robinson.

Enfin, la renaissance d'Alexandre, comme celles de Robinson et de Tiffauges, a lieu sous le signe de l'Inversion *maligne* : «Peu à peu j'étais séduit par l'aspect négatif, je dirai presque *inverti*, de cette industrie» (M, p. 36). Or Alexandre qui se déclare le roi de la SEDOMU, marche sur les traces de ses deux prédécesseurs romanesques, Robinson-gouverneur et Tiffauges-prisonnier de guerre, pour qui le changement d'identité signale le début de l'Inversion *maligne*. La renaissance symbolique d'Alexandre procède ainsi d'une métamorphose: la «souveraineté diabolique» du rôle consacré par le Destin, «dignité ordurière suprême», lui impose un *devoir de transfiguration* (M, p. 36): «Je serai le roi de la SEDOMU» (M, p. 36). Sa nouvelle identité nécessite l'acquisition d'une garde-robe «assez tapageuse, notamment un complet de nankin ivoire et une collection de gilets de soie brodés» (M, pp. 36-37). Il se fait ciseler six médaillons d'or, portant chacun un comprimé des ordures ménagères d'une de ses villes, qu'il garde dans les goussets de son gilet. «Et c'est ainsi, bardé de reliques, métamorphosé en châsse ordurière, muni du sextuple sceau de son empire secret que l'empereur des gadoues s'en irait en pavane de par le monde!» (M, p. 37).

L'Inversion *maligne* ou le retour vers la civilisation dévalorisée

L'absolu est la proie de la corruption,
l'éternité de l'altération. (M, p. 317)

a) L'Élément-charnière entre la première et la deuxième partie est une traversée à bord d'un bateau, réelle ou imaginaire, mais qui reste toujours symbolique et qui constitue un rite de passage

Le récit gémellaire

Le départ de Jean symbolise l'éclatement de la cellule gémellaire, la floraison des germes de discorde semés par le mouvement centrifuge du baptême forain. Cette rupture a lieu en deux moments ou, plus précisément, sur deux plans: à travers les

relations dialectiques de Jean avec Denise Malacanze et Sophie, la cellule gémellaire influe sur l'axe temporel. Sa dislocation équivaut ainsi à une chute temporelle: «Bep a joué le jeu dialectique. Attaqué par la corrosion du monde sans-pareil, il s'est laissé entraîner dans le courant des générations» (M, p. 422). Le projet de mariage avorté cependant, la cellule gémellaire, comme un ruban déroulé, s'étend sur l'axe spatial à travers la fuite de Jean en bateau; n'est-il pas vrai que «cet espace intergémellaire — l'âme déployée — est capable de toutes les extensions» (M, p. 574)? «Il peut se réduire à presque rien quand les frères-pareils dorment enlacés en posture ovale. Mais si l'un d'eux s'enfuit au loin, il se distend et s'affine [...]» (M, p. 574).

Le passage à travers l'eau, baptême symbolique, représente une dissolution de toute Histoire¹⁴⁴: purifié de sa vie gémellaire, régénéré et *ressourcé*, Jean renaîtra solitaire. Ainsi, son voyage de noces prendra la forme de l'errance perpétuelle du sans-pareil:

Ce voyage de noces solitaire, cet anneau jeté à la mer, ces épousailles avec un élément brut, la mer, toute cette mythologie âpre et somptueuse satisfait en moi un goût de rupture et de solitude, de départ sans destination avouée, consacré pourtant par un rite magnifique [...]. (M, p. 418)

Que la rupture de la cellule gémellaire entame l'Inversion *maligne* est mis en évidence de plusieurs façons. Les Pierres Sonnantes, qui évoque d'emblée l'Arche de Noé, est comparée par Sophie dont la relation avec Jean amorce cette rupture, à une «terre dévastée» où veille «la Méline», «femme chargée de deuils» (M, p. 409). Par ailleurs, l'eau des canaux de Venise, associée à «un lait noir» (M, p. 423), évoque la phase *nigredo* d'une initiation alchimique, qui est une mort symbolique et une réintégration du Chaos. Le voyage en gondole de Paul est ainsi apparenté à une traversée du fleuve Styx: «L'une de ces barques, venue de la terre des hommes, ne vient-elle pas de me déposer dans la ville des morts où toutes les horloges sont

¹⁴⁴ Eliade, *Traité d'histoire des religions*, op. cit., p. 170.

arrêtées? [...] Suis-je bien vivant? Que sait-on au juste d'un jumeau déparié, surtout quand le sort du frère perdu reste un mystère?» (M, pp. 439-440). Enfin, la cellule gémellaire disloquée, qui se déplace sur les axes temporel et spatial, *influence*, en quelque sorte, son environnement et réciproquement, est influencée par lui.

L'ampoule scellée s'est brisée. Dès lors, les Jumeaux séparés ont agi, non plus l'un sur l'autre, mais sur les choses et les êtres. [...] Il se pourrait que les Jumeaux dépariés lancés dans le monde, dans les villes, parmi les hommes sans-pareil ne provoquent sans doute pas des ruptures, des disjonctions, des explosions, mais aient simplement avec ces phénomènes des... relations d'attraction. (M, p. 460)

L'itinéraire du voyage mythique de Jean et de Paul est ainsi fixé par le Destin: chacune des villes visitées correspond à une étape dans leur initiation. C'est à cause de l'affinité de Venise et de Berlin avec la cellule gémellaire disloquée qu'elles y figurent. Le miroir vénitien, «miroir *déravant* [...] centrifuge qui chasse vers sa périphérie tout ce qui approche son foyer» (M, p. 431), met en valeur l'inversion de l'endogamie gémellaire en exogamie du jumeau déparié. El-Kantara, «[...] à la fois le Paradis terrestre et l'Arche de Noé» (M, p. 481), dévasté par «une apocalypse atomique» (M, p. 483), signale le danger de l'imposture gémellaire. L'Islande symbolise la descente aux enfers du feu qui complète la traversée du Styx à Venise, tandis que les arbres mutilés du jardin japonais laissent présager les amputations de Paul. La leçon tirée des arpenteurs du Canada, qui maîtrisent l'espace dilaté à l'infini presque, annonce l'enveloppement du ciel et de la terre par l'âme gémellaire déployée. «En vérité toute notre histoire n'aura été qu'une longue et aventureuse méditation sur la notion d'espace » (M, p. 574).

Entraîné dans ce mouvement centrifuge «démementiel» (M, p. 440), Paul se voit devant la nécessité de partir à la recherche de son frère-pareil, en quête de l'Unité antérieure perdue: «C'est le départ de Jean qui m'a jeté sur les routes. Il faut que je le retrouve. [...] Pour reprendre avec lui le fil circulaire de notre jeunesse éternelle un

instant brisé, mais renoué, et même enrichi par cette rupture» (M, p. 440). Afin de préserver le fonds commun d'expérience à la racine de l'harmonie gémellaire, son voyage doit nécessairement suivre l'itinéraire de celui de son frère: «*Je fais ce qu'a fait Jean*. Car telle est la loi non écrite de mon voyage [...] je suis tenu de marcher du même pas que lui puisque mes pieds doivent se poser dans la trace des siens» (M, pp. 503-504). Le voyage initiatique de Paul, qui doit conserver chaque étape dans la suivante, rappelle ainsi celui de Tiffauges.

Le récit homosexuel

Le voyage d'Alexandre, comme celui de Jean, prend la forme d'une fuite solitaire qui évoque la symbolique de la traversée en bateau:

Me refaire une solitude. Cela consiste à me laisser tomber dans une sous-préfecture un peu grise, comme Roanne, par exemple — *vierge, absolument vierge, pas un souvenir, pas une trace de moi* — à prendre une chambre dans l'hôtel Terminus, et là à attendre. Attendre qui, quoi? D'abord le bonheur.
(M, p. 86)

La traversée en bateau d'Alexandre, comme celle de Robinson, est un passage imaginaire.

Dans le cas de l'hétérosexuel et de l'homosexuel, le but de ce voyage consiste à se «refaire une solitude» (M, p. 86): n'est-il pas vrai qu'après l'échec des fiançailles, tentative avortée de rompre avec la cellule gémellaire, le voyage offre à Jean la possibilité de restituer dans l'espace ce qui a échoué dans le temps? Ne pourrait-on pas en dire autant de Robinson qui, après l'épisode du galion espagnol, décide de se faire une vie, *de se refaire une solitude* dans l'île? De même, la traversée du Rhin donne au marginal Tiffauges l'occasion de se refaire une nouvelle vie, toute aussi *solitaire*, en Allemagne.

Le voyage d'Alexandre constitue lui aussi un rite de passage: en tant que première tournée de ses territoires, il marque sa renaissance *maligne* en roi des gadoues: «[...] ayant réussi au moins dans la phase négative de son entreprise — le rejet de la voie utilitaire — il improvise librement — dans la direction du couple gémellaire certes, mais selon des inspirations imprévisibles» (M, p. 388). N'oublions pas que cette traversée, baptême symbolique, sanctionne la renaissance de Robinson-gouverneur et de Tiffauges-prisonnier-de-guerre. Or dans le cas d'Alexandre, cette phase négative, cette voie *maligne*, tient à la fois sa prétention à la gémellité et sa poursuite d'une vie de Bourgeois-Gentilhomme dans le rôle du Dandy des Gadoues.

Par ailleurs, il convient également de souligner que, si le voyage d'Alexandre n'a pas lieu à bord d'un bateau, la fugue de Franz en barque le précède directement dans le texte, et l'annonce même. Or pareil à l'épisode de la mort symbolique où le frère d'Alexandre, Gustave, meurt littéralement par enfouissement sous les ordures ménagères tandis qu'Alexandre subit une perte d'identité, le passage en bateau est également partagé entre le protagoniste et son double: tandis que la traversée est réellement effectuée par Franz, Alexandre accomplit le rite de passage symbolique.

b) Maîtrise progressive de soi et de son environnement

Le récit gémellaire

La Quête, qui est un déplacement dans l'espace, se traduit également en termes de temps chronologique et météorologique et est ainsi symbole de la complémentarité de la cellule gémellaire. Ramener Jean à la cellule gémellaire équivaut à dominer la météorologie par la chronologie; la quête de Paul trahit de la sorte une volonté de maîtrise de soi et de son environnement: «Retrouver Jean. [...] Mais en formulant ce dessein, j'en vois un autre, incomparablement plus vaste et plus ambitieux, se profiler derrière lui: assurer ma mainmise sur la troposphère elle-même, dominer la

météorologie, devenir le maître de la pluie et du beau temps» (M, p. 449). Dans sa maîtrise de la temporalité et sa volonté de puissance jupitérienne, Paul s'apparente à Robinson. Il s'identifie aussi à un autre voyageur romanesque¹⁴⁵, à savoir Phileas Fogg: «En vérité le voyage de Phileas Fogg est une tentative de mainmise de la chronologie sur la météorologie. L'horaire doit être appliqué contre *vents et marées*. Phileas Fogg ne fait son tour du monde que pour s'affirmer comme le maître de Passepartout» (M, p. 402). Or si Paul s'assimile au maître de la chronologie, Jean se confond avec l'esclave Passepartout, l'homme de la météorologie; la relation dominant-dominé qui s'instaure entre Robinson et Vendredi durant la phase de l'Inversion *maligne* se trouve ainsi reprise. Pareil au «ciel brouillé des météores [qui] se permet une avance moyenne de vingt jours sur le ciel mathématique» (M, p. 454), Jean précède Paul d'au moins quelques semaines.

C'est par le biais d'une visite à la station météorologique de Venise, «lieu *universel* [...] en prise directe sur le ciel des météores [...]» (M, p. 444), que Paul arrive à cerner le rapport entre la météorologie, le voyage et la cellule gémellaire et ainsi, à formuler son dessein ultime. (N'oublions pas que la fascination de son frère-pareil envers le phénomène des marées lui demeurait jusqu'alors énigmatique.) L'essentiel du travail à la station consiste à établir et diffuser en morse un bulletin d'information «portant sur la vitesse et l'orientation du vent, la température, la pression atmosphérique, la hauteur et la nature des nuages, l'amplitude de la marée» (M, p. 444). La maîtrise de soi et de son environnement, comme dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et *Le Roi des Aulnes*, s'effectue ainsi par le rationnel et la scientificité:

¹⁴⁵ Bien qu'il puisse sembler paradoxal de qualifier Robinson, pris sur son île déserte, de voyageur, on a bien vu que le protagoniste tourmiérien accomplit un parcours initiatique, c'est-à-dire une odyssée allégorique.

Une tempête calme. Ces deux mots, dont le rapprochement m'avait abasourdi il y a quelques semaines aux Pierres Sonnantes, traduisent parfaitement la présence de deux ciels [...]. Colombo m'a rappelé que la terre est enveloppée par trois couches sphériques [...] la *troposphère* - ou sphère des troubles — s'élève jusqu'à 12 000 mètres. Toutes les perturbations météorologiques que nous subissons se situent dans les 4 000 premiers mètres de cette sphère. [...] Au-dessus — entre 4 000 et 12 000 mètres - s'étend la piste immense et radieuse réservée aux alizés et contre-alizés exclusivement. Plus haut encore — au-dessus de 12 000 mètres —, c'est le vide absolu, le grand calme stratosphérique. Enfin, au-delà de 140 000 mètres, on pénètre dans l'irréalité de l'ionosphère, composée d'hélium, d'hydrogène et d'ozone, qu'on appelle aussi *logosphère* [...]. (M, pp. 447-448)

Le récit homosexuel

Dans le cas d'Alexandre, la maîtrise de soi se traduit par l'établissement d'un code esthétique ordurier, qui évoque à la fois *Le Code pénal* et *La Charte de l'île de Robinson* et, par son aspect *inverti*, les *Écrits sinistres* de Tiffauges. Cette esthétique comprend d'abord une mode vestimentaire déterminée, c'est-à-dire le complet ivoire, les gilets en soie et les médaillons «orduriers». Ensuite, elle se révèle dans le goût d'Alexandre pour les nourritures «apprêtées, sophistiquées, méconnaissables» (M, p. 95); on y reconnaît le signe de l'Inversion *maligne* :

J'ai un faible pour le travesti alimentaire, les champignons, ce végétal déguisé en viande, la cervelle de mouton, cette viande déguisée en pulpe de fruit, l'avocat à la chair grasse comme beurre, et plus que tout j'affectionne le poisson, cette fausse chair qui n'est rien, comme on dit, sans la sauce.
(M, pp. 95-96)

L'Esthétique du Dandy des gadoues, selon laquelle «l'idée est plus que la chose, et l'idée de l'idée plus que l'idée» (M, p. 101)¹⁴⁶, consacre le statut d'œuvre d'art au *kitsch* et fait des gadoues une espèce de conservatoire de l'humain:

¹⁴⁶ Le critique M. Rosello voit dans «la tirade» d'Alexandre «[...] une description favorable de l'écriture tourniérienne, toute occupée au second degré, de relectures et de récritures.» Mireille Rosello, *L'In-différence chez Michel Tournier*, Paris, José Corti, 1990, p. 141.

La gadoue n'est pas le néant où s'engloutit l'objet, mais le conservatoire où il trouve place ayant traversé avec succès mille épreuves. [...] La bouteille vide, le tube aplati, l'écorce de l'orange, les os du poulet, parties dures et durables de la production, éléments de l'héritage que notre civilisation léguera aux archéologues futurs. (M, p. 103)

La gadoue n'évoque-t-elle pas la grotte, dépôt général du passé, de ces objets hétéroclites tirés de l'épave de la *Virginie*, objets souvent inutilisables mais autant chers à Robinson? Or, en pensant à «[...] *la puissance infinie* de ces objets produits en masse — et donc copies de copies de copies de copies de copies de copies» (M, p. 103. C'est moi qui souligne.), qui fait du Trou du Diable «une perpétuelle menace d'incendie» (M, p. 100), on ne peut s'empêcher d'évoquer les quarante tonneaux de poudre enterrés dans la grotte.

La maîtrise de son environnement est assurée à Alexandre par sa fonction de Roi des gadoues. Son acceptation de la présidence de la SEDOMU témoigne d'une volonté de puissance, d'un désir de revanche marginale: «Il s'agissait en somme d'une prise de possession totale de toute une population, et cela par-derrière, sur un mode retourné, *inversé*, nocturne» (M, p. 36. C'est moi qui souligne). Si Alexandre éprouve «un sentiment de conquête» (M, p. 209) dans la grève des éboueurs, n'est-ce pas parce que cette grève a amorcé une révolution, une *Inversion* par laquelle les marginaux s'embourgeoieront? Cette «prise de possession» fait penser à Robinson pour qui reprendre en main son propre destin implique la mainmise de son environnement. L'ordonnancement des ordures ménagères est consacré dans un livre, *La SEDOMU et son œuvre de répurgation*, qui évoque *Le Conservatoire des poids et des mesures*, *La Charte de l'île* et *Le Code pénal*, œuvres qui témoignent de l'*Inversion maligne* dans l'île Speranza.

L'emprise d'Alexandre sur les ordures ménagères, sur la population même, s'effectue par un recensement de ses six territoires; encore une fois, c'est par la

précision numérique et le calcul mathématique que se traduit cette apparente maîtrise de soi et de l'environnement.

Roanne rejette par jour en moyenne 30 773 kilos d'ordures ménagères. J'en conclus que cette ville doit avoir exactement 38 467 habitants. Cinq camions à benne basculante, accomplissant chacun deux tournées par jour transportent ces matières dans une décharge située à deux kilomètres sur la route de Digoin en bordure de la Loire. Ces bennes ne comportant pas de système compresseur, j'en conclus qu'il s'agit d'une population d'un niveau économique modeste. Mes observations m'ont montré en effet que si le poids des ordures ménagères augmente médiocrement avec l'élévation du niveau de vie, en revanche leur volume a vite fait de doubler ou de tripler pour peu que la richesse moyenne s'accroisse. C'est ainsi que le mètre cube d'oms de Deauville ne pèse que 120 kilos alors qu'il atteint 400 et même 500 kilos à Casablanca. [...] Deauville, la plus huppée de mes villes, a exigé la première l'intervention des bennes-presseuses pour évacuer ses emballages sophistiqués, ses bouchons de bouteilles de champagne, ses mégots de cigarettes à bout doré [...]. (M, pp. 89-90)

c) Aliénation, imposition d'une nouvelle identité

Le récit gémeilaire

À travers son union avec Ralph et Déborah, Jean, qui se veut l'enfant de ce couple stérile, cherche une voie d'accès sans-pareil, voire *maligne*, à l'état de l'Androgyne Homme-Femme-Portenfant dans un détournement de la gémeilité. Pareil à Robinson et Tiffauges, Jean sera donc un «pervers».

Jean trouve dans la personne de Ralph l'incarnation du Père originel, de l'Adam primordial [Edouard, peu doué pour le rôle paternel, étant plutôt «ami, amant, frère à la rigueur [...]]» (M, p. 464): «[...] À peine délivré du voisinage obsédant de Paul, j'ai trouvé un père. Il s'appelle Ralph» (M, p. 464). L'épouse de Ralph, Deborah, devient ainsi un avatar d'Ève créée dans le Paradis terrestre et donc sédentaire¹⁴⁷. Le voyage ne met-il pas en péril sa santé? Ce n'est que lorsque le bateau accoste à El-Kantara que

¹⁴⁷ Dans la nouvelle, «La famille Adam», il nous est présentée une réinterprétation tourniérienne de la Genèse selon laquelle Adam est créé dans le désert tandis que le domaine natal d'Ève est le Paradis terrestre. Ceci explique le nomadisme inné d'Adam qui est en opposition avec le sédentarisme de sa femme. Cf. «La famille Adam», in Le Coq de bruyère, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp. 10-18.

Deborah sort de son mutisme et «pour fiévreux et obsessionnels qu'ils fussent, ses propos demeuraient organisés, cohérents, réalistes presque. *Elle ne parlait que de son jardin* [...] C'était plus que son œuvre, son enfant, c'était un prolongement d'elle-même» (M, p. 468). Or, telle Ève exilée du Paradis terrestre, Deborah crée son propre jardin: «Le jardin est sorti de ses mains vertes naturellement. Ses pieds sont devenus des racines, ses cheveux des feuilles, son corps un tronc. [...] Deborah devenait un jardin, le plus beau jardin du monde» (M, p. 479). Ce jardin d'Éden à l'île de Djerba n'est-il pas lui aussi entouré par le désert? «Parce que le désert qui nous entoure, c'est comme la mer. Un bateau que nous avons construit ensemble pendant quarante années. [...] Ici, c'est à la fois le Paradis terrestre et l'Arche de Noé» (M, p. 481).

L'androgynat est associé à un présent éternel: or, comme Robinson *héliophore*, durant son voyage à El-Kantara, Jean a l'impression de revivre sans cesse le même jour. «Nous avançons certes, mais notre mouvement n'était-il pas semblable à celui, stylisé, suspendu pour l'éternité, du discobole fixé par la statuaire?» (M, p. 468). Le passage à l'île est un «voyage *absolu*, élevé à un état de perfection insurpassable. C'était là sans doute ma vocation, car *je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais atteint une pareille plénitude* » (M, p. 468. C'est moi qui souligne). Le voyage prend ainsi valeur de baptême, de dissolution du Moi antérieur; n'oublions pas qu'il aboutit dans «cette île des *Lotophages* où les compagnons d'Ulysse oublièrent leur patrie [...]» (M, pp. 469-470).

Toutefois, le navire du salut fait naufrage sur les rives d'El-Kantara: Jean se rend compte que, à la racine de l'union stérile de Ralph et Deborah, à la base de ce domaine artificiel et fermé à l'image du Paradis terrestre, se trouve la nostalgie gémellaire. «Il a fui, car il n'a pas manqué de reconnaître l'affinité de cette création d'El-Kantara avec la cellule gémellaire» (M, p. 486). On a vu que l'exil du Paradis gémellaire entraîne une chute chez le «Jumeau» déparié, créant une affinité avec des ruptures, des disjonctions, *des explosions*; or Ralph, *ersatz* de la condition gémellaire,

déchoit pendant le voyage, étant apparenté à «un Dieu silène, *tombé de l'Olympe* [...]» (M, p. 463. C'est moi qui souligne). Et dans cette «apocalypse atomique» (M, p. 483) qui foudroie le Jardin d'El-Kantara, Paul voit le signe d'un châtiment divin: «toute cette désolation a un sens bien sûr. C'est qu'un couple sans-pareil, voué à la dialectique, ne peut sans imposture s'enfermer dans une cellule et défier le temps et la société» (M, p. 483).

Le séjour à l'île des Lotophages marque le comble de l'aliénation de Paul. Cet espace «magique, saturé d'hallucination et de présences invisibles» (M, p. 476) rappelle la réserve de chasse de Rominten: Paul, comme Tiffauges, n'est-il pas un prisonnier (M, pp. 476, 480)? Hanté d'idées macabres et maléfiques, il vacille au bord de l'hallucination. Si c'est la «foule de ses frères» qui manque à Robinson, pour Paul, c'est l'absence prolongée d'un frère qui pèse sur son esprit. Pareillement à *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, la solitude opère une aliénation dégradante de Sujet en Objet: «Jean n'a pas disparu, car je suis Jean » (M, p. 492). Il s'agit de la «vision dépariée — propre au jumeau solitaire — qui [est] en quelque sorte la *version mutilée* de la vision gémellaire» (M, p. 420). Or au moment même où la voix (narrative) de son frère s'étouffe, Paul envisage, pour la première fois, la possibilité «d'assumer en totalité la personnalité de Jean-Paul », possibilité qui rend la mort de son frère-pareil «une éventualité acceptable, presque une solution» (M, p. 492)¹⁴⁸.

¹⁴⁸ Le critique M. Rosello souligne que Jean n'est que le premier personnage dont Paul-narrateur étouffe la voix dans son désir d'éliminer toute altérité: «À la fin du roman, Paul a éliminé toutes les voix rivales qui menaçaient sa suprématie, il est devenu le seul et unique narrateur. Le texte est (signé) Paul, le texte est ce que Paul veut dire, tout revient au même.» Rosello, *L'In-différence chez Michel Tournier, op. cit.*, p. 126.

Le récit homosexuel

Le trio du chasseur, de la proie et de la proie-de-la-proie constitue la contrefaçon homosexuelle *aliénée* de l'Androgyne, qui rappelle celui du cerveau, de la main et du sexe. Il constitue «l'équivalent érotique de l'idée de l'idée, de la copie de la copie» (M, p. 109): Alexandre ne souhaite-t-il pas que Daniel devienne exactement comme lui, sa copie conforme (M, p. 247)? Il existe ainsi un rapport entre le portrait ordurier de Roanne, «cette substance grise si riche d'abstractions» et le culte de la proie et de la proie-de-la-proie, véritable «amour ordurier».

La forme propre de cet amour dégradé est la pitié, «passion foncièrement *coprophage* » (M, p. 221):

Le coup de désir que venaient de me donner les bras de boulanger d'Eustache n'était rien en comparaison de la pitié que m'inspira le dos de Daniel. Une pitié impérieuse, violente qui m'arracha des larmes et me ploya vers le sol, un déchirement qui me navra le cœur. (M, p. 220)

L'objet de ce désir est le visage, «la partie la plus érotique du corps humain. Que les vraies parties sexuelles de l'homme sont sa bouche, son nez et ses yeux surtout» (M, p. 298). Selon le critique F. Merllié, le visage chez les jeunes favorise l'ambiguïté et ainsi, le culte de la jeunesse découle de celui de l'androgynat; «l'intérêt pour l'analité, ou pour l'être humain «vu de dos» relève sans doute du même principe [...]»¹⁴⁹. Dans cette passion coprophage qui exalte la beauté du visage, ne reconnaît-on pas une tentative de réunir l'Alpha et l'Oméga, symboles de la totalité et de l'Androgyne? N'oublions pas, cependant, que ces deux symboles sont autant de signes eschatologiques. Or cette quête gémellaire à *contrefaçon* ne peut s'achever que dans la mort.

¹⁴⁹ Françoise Merllié, Michel Tournier, Paris, Belfond, collection «Les dossiers Belfond», 1988, pp. 94-95.

d) Deux morts symboliques

Le récit gémeilaire

En Islande, prochaine escale dans le voyage de Paul, il s'agit du passage à travers le feu, rite purificateur qui prépare le néophyte à l'ascension au Paradis. L'épreuve initiatique vécue en Islande sera en quelque sorte le double complémentaire de la traversée du Styx à Venise, la maîtrise du feu, la montée au Ciel et la descente aux Enfers participant à la condition du chaman¹⁵⁰. Narnaskard, avec ses «coulées de morve, de pus chaud, de sanie glauque, vapeurs toxiques, borbiers qui bouillonnent comme des marmites de sorcière» (M, p. 507), est un lieu infernal, scatologique qui «crache, souffle, rote, fume, pète et chie pour finir une diarrhée incandescente» (M, p. 508). Il n'est pas sans évoquer Auschwitz, l'*Anus mundi* du *Roi des Aulnes*. Or l'angoisse qui saisit Paul est celle de la mort.

Le passage à travers le feu étant un retour aux temps des origines¹⁵¹, l'Islande, pays où la noirceur règne pendant six mois, évoque le Chaos qui précède la Création. On y parle une langue peu évoluée par rapport à celle des Vikings du IX^e et X^e siècles. La restauration de l'état paradisiaque *illud tempus* se manifeste également dans cette nouvelle capacité de Paul de communiquer avec les animaux: non seulement est-il salué à chaque carrefour par le cri du même oiseau (M, p. 502), mais cette parole semble être destinée à lui seul:

Je me demande même si par quelque magie je ne suis pas le seul à l'entendre car chaque fois que j'interroge quelqu'un au moment même où la plainte argentine vient de s'élever [...] la personne interrogée tend l'oreille, lève des sourcils étonnés: «Un oiseau? Quel oiseau? Non, je n'ai pas remarqué».
(M, pp. 502-503)

¹⁵⁰ Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 94.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 95.

L'animal totem de Paul, ne serait-ce pas la sterne¹⁵² qui lui tient «un discours prolix et véhément» (M, p. 511) et qui fait songer à «l'oiseau du Saint-Esprit, descendant sur la tête des apôtres pour leur délier la langue avant de les envoyer prêcher aux quatre coins du monde...» (M, p. 512)? Paul qui rêve de la transformation de la *cryptophasie dépariée* en «langage universel, analogue à celui dont la Pentecôte dota les apôtres» (M, p. 512), prévoit sa métamorphose cosmique.

L'escale en Islande étant une régression temporelle, la traversée du Canada en train, prochaine étape dans le voyage initiatique de Paul, procède également d'un retour, les bornes étant mesurées à partir de Montréal vers Vancouver. Ce parcours d'ouest en est signale un retour vers les sources, vers l'Enfance gémellaire: «[...] Je trouve dans mon enfance mieux que la promesse solennelle: la préformation de l'aboutissement auquel je suis appelé» (M, p. 564). Son enfermement dans son minuscule *single* à bord du Canadian Pacific Railway permet à Paul une rupture avec le monde profane. Dans cet état de claustration, «au bord du sommeil, comme un naufragé rejeté à demi mort sur le sable mouillé» (M, p. 568), Paul accède à l'état extatique; à l'intérieur du train, «grand dragon rouge au cri hululant» (M, p. 559) qui s'enfonce dans la montagne nocturne, étendu nu sur sa couchette, enfermé dans sa cellule étroite où il fait tantôt une chaleur étouffante tantôt un froid glacial, le futur chaman prévoit dans une hallucination initiatique la descente aux enfers à Berlin et sa métamorphose¹⁵³.

[...] Je vois, je devine, je sens glisser contre mes jambes, contre mon flanc, contre ma joue un grand pays endormi, profond et silencieux avec ses silhouettes noires, ses échappées de clarté lunaires, ses signaux rouges, verts, orange, le grillage d'un taillis révélé par les phares d'une auto, le tonnerre d'un pont métallique dont les poutrelles en X hachent violemment le champ de la fenêtre, et soudain un moment d'obscurité totale, insondable, abyssale, la nuit absolue. (M, pp. 559-560)

¹⁵² Effectivement, comme Alexandre et le rat, Robinson et Tiffauges ont eux aussi leur propre animal totem, soient le bouc Andoar et le cheval Barbe-bleue respectivement.

¹⁵³ Eliade souligne que, «dans leurs rêves ou hallucinations initiatiques, les futurs chamans assistent à leur mise en pièces par les "démons"-maîtres de l'initiation.» *Forgerons et alchimistes*, op. cit. p. 86.

Le récit homosexuel

Durant la visite à l'usine d'incinération d'Issy-les-Moulineaux, on reconnaît la première mort symbolique d'Alexandre qui prend la forme d'une descente aux enfers. De l'extérieur, l'usine dégage une atmosphère de mystère et de noirceur. Dans la fosse de stockage, antichambre de l'enfer, des pieuvres d'acier gigantesques, aux tentacules crochus, précipitent les réprouvés vers des fournaies mugissantes: «Ils glissent dans les flammes avec leur personnalité, leurs souvenirs, leurs paroles, leurs teintes et demi-teintes, leurs goûts et leurs dégoûts» (M, p. 139). Cette chute de tout l'humain dans ce flamboiement furieux suscite «une terreur atavique», «un pressentiment immémorial» chez Alexandre puisque «l'espace ordurier [...] devient, dans son esprit, l'espace mythique de la chute et du mal. [...] À l'ordure que l'on brûle se substitue l'image du damné dans les flammes de l'enfer»¹⁵⁴. Or l'usine d'incinération évoque Auschwitz, cette autre Cité infemale de l'abjection:

La vérité, c'est que cet enfer matérialise la victoire complète et définitive — jusqu'à la cendre, jusqu'au néant — des gens-de-bien sur les marginaux. Avec la destruction des oms par le feu, la société hétérosexuelle fait un grand pas en avant vers l'uniformisation, le nivellement, l'élimination de tout ce qui est différent, inattendu, créateur. (M, p. 140)

Pareillement, par une «étrange et fatidique correspondance» (M, p. 120) qui évoque la conflagration du *Roi des Aulnes*, au moment même où Alexandre assiste à cette «incinération ordurière» à Issy-les-Moulineaux vient l'annonce de l'éclatement de la guerre livrée contre les homosexuels dans les enfers des camps de concentration nazis.

¹⁵⁴ Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, op. cit., p. 37.

La mort du double fraternel

La mort de Daniel, double fraternel d'Alexandre, succède à cette mort symbolique à Issy-les-Moulineaux. Ainsi, il est encore question de la problématique du double qui informe la Quête gémellaire *maligne* de l'homosexuel: «Ce que j'ai identifié à Miramas comme le corps déchiqueté de Dani, n'était-ce pas en vérité mon propre cadavre rendu méconnaissable par les dents de la lune et les becs du soleil?» (M, p. 329).

Les collines blanches de Miramas, «étrange et funèbre campagne», représentent «le côté pile du monde» (M, p. 290), lieu propre à l'industrie ordurière *invertie*. C'est le royaume nocturne des gaspards, lieu du sabbat d'enfer et de la danse macabre (M, p. 292). L'isolement d'Alexandre en wagon de train à Miramas prépare sa mort symbolique: «C'est une expérience nouvelle pour moi, et un pas de plus vers mon engloutissement dans les gadoues» (M, p. 291). Toutefois, c'est le double fraternel d'Alexandre, Daniel, qui sombre dans «le chaudron de sorcière» (M, p. 303) où «[les rats] tournoient comme un liquide noir et visqueux au fond et sur les bords de l'entonnoir. Le centre de ce tourbillon, c'est une forme humaine, étendue sur le ventre, les bras en croix» (M, p. 302).

L'amour ordurier subit une mort ordurière: «Dans les collines blanches? C'est un coin où les gendarmes ne s'aventurent pas. Terre de hors-la-loi. Le cadavre, celui d'un biffin ou d'un chineur, d'un boueux ou d'un trimard, sans doute» (M, p. 307). La métaphore de la proie-de-la-proie, par le biais d'une *littéralisation*, est rendue à son apothéose *maligne*: Daniel est estropié et tué par les rats qui sont ensuite massacrés par les goélands. Or Alexandre s'enfuit avant de subir le même sort que Daniel, «avant que [s]on corps déchiqueté n'aille rejoindre celui d'un rat» (M, p. 305).

La mort du double animal

L'identification entre Alexandre et le rat, d'abord évoquée dans le choix de son animal totem et, ensuite, dans le massacre de son double fraternel par les gaspards, évoque une autre identification animale, c'est-à-dire sa relation avec son chien, Sam. Pareil à Robinson et Andoar, Tiffauges et Barbe-bleue, Sam représente le double fraternel animal d'Alexandre¹⁵⁵. Or si Daniel, à la place d'Alexandre, subit une mort d'engloutissement dans les gadoues, Sam est lui aussi «englouti, digéré par la grande ville déserte» (M, p. 336). La mort des deux doubles fraternels annonce le suicide d'Alexandre.

Le suicide, fin de la Quête *maligne*

La décision d'Alexandre de mettre fin à sa quête dans la mort est prise devant le spectacle de la plénitude gémellaire, Inversion *bénigne* de la proie et de la proie-de-la-proie.

Je suis au bord du trou, comme dans la campagne roannaise, observant la proie et la proie de la proie, comme à Miramas découvrant le corps de Dani sous un essaim de rats. Ils sont recroquevillés dans la posture fœtale, un œuf parfait, où l'on ne voit qu'un écheveau de membres et de toisons. [...] L'appel d'être qui me justifiait, qui me transverbérait de joie n'a pas retenti. La gémellité au contraire m'a rejeté, parce qu'elle est plénitude, entière suffisance, cellule close sur elle-même. Je suis dehors. Je suis à la porte. (M, p. 385)

Ce spectacle gémellaire rend Alexandre à l'évidence de son imposture gémellaire. Que Alexandre en soit toujours conscient est indiqué à plusieurs reprises: il ne se prive d'alcool et de tabac¹⁵⁶ ni parce qu'il les considère comme des vices «hétérosexuels» ni

¹⁵⁵ Dans *La Goutte d'or*, on retrouve encore une fois le thème du double animal dans l'épisode du chameau.

¹⁵⁶ Tiffauges, dont on a déjà souligné l'affinité avec Alexandre, se prive lui aussi d'alcool et de tabac: «Si tu ne peux retrouver la fraîcheur fondamentale que par voie prédatrice, du moins épargne-toi ces médiocres vices qui puent l'adultat» (RA, p. 192). Ne peut-on pas dire

parce que la santé représente la condition première de sa quête, mais plutôt parce qu'il espère que cette abstinence lui permettra de retarder la mort inéluctable. Or après la mort de Daniel et de Sam, son désintéressement progressif face aux garçons et par conséquent, face aux oms, est un signe de lassitude existentielle: «[...] la flamme qui me distinguait des hétérosexuels vacille, charbonne, et que je menace d'être bientôt aussi gris, morne, éteint qu'eux» (M, p. 370). Son projet de mort est conçu: il désire mourir «en beauté, au mieux de [s]a forme, monté, tendu, souple et léger, Fleurette au poing» (M, p. 371).

Alexandre, aussi fataliste que Robinson et Tiffauges, ne peut ignorer la valeur *prémonitoire* de ce premier contact avec le phénomène gémellaire, puisque c'est le destin qui l'a conduit à Fédala le matin même (M, p. 382). Que le spectacle gémellaire autant que le Destin soient responsables de sa mort est corroboré par Paul: «[...] un méchant hasard m'a placé pour la première fois sur son chemin. Sans que ma volonté soit en cause, je l'ai atteint en plein coeur et tué sur le coup» (M, p. 387). Or la mort d'Alexandre aux docks marque le *périgée* et non pas l'apogée de la Quête à contrefaçon.

Qu'avait recommandé l'inconnu des docks? Pas de bijoux, pas d'arme, de l'argent liquide? Je n'emporterai donc pas un sou. Fleurette se balancera à mon bras, et à mes oreilles brilleront les perles philippines. Me voici, petit Murillo. [...] Ensemble, nous nous enfoncerons dans la nuit des docks. (M, p. 385)

Dans la découverte des trois corps ensanglantés, il s'agit d'une dernière reprise, sorte de clin d'œil de la part d'Alexandre, du trio magique du cerveau, de la main et du sexe, ainsi que de celui du chasseur, de la proie et de la proie-de-la-proie.

L'Inversion *bénigne* comme accès à la Cité solaire ou à la transcendance

La possession du monde commence
par la concentration du sujet et finit
par celle de l'objet. (M, p. 537)

a) L'Événement catalyseur qui cause un renversement dans l'ancien ordre: l'explosion.

L'événement catalyseur comporte toujours une menace de mort: Robinson, soulevé, emporté par la force de l'explosion de la grotte, perd conscience et gît sur le sable. Tiffauges perd lui aussi conscience; il est entouré et emporté à l'infirmerie où l'on est fort surpris de le trouver intact. Dans *Les Météores*, emporté et mutilé par la glaise rouge aux dents d'acier, Paul n'existe que dans une torpeur droguée pendant une durée indéfinie.

Cependant, le héros tourniérien réussit à transcender cette mort symbolique par son engagement dans la voie de l'Inversion *bénigne*. Sa quête de l'Unité antérieure perdue s'achève, s'épanouit dans une vie cosmique dans la Cité solaire. Seul Alexandre ne parvient pas à traverser la phase de l'Inversion *maligne*; *il ne peut la transcender* en tant que faux héros, *faux jumeau*. Toujours conscient de son imposture, devant la fatalité de sa condition sans-pareil, Alexandre choisit donc de mettre fin à sa quête *maligne* dans le suicide.

À l'instar de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et *Le Roi des Aulnes*, l'événement catalyseur dans *Les Météores* prend la forme d'une explosion: l'explosion d'une mine qui a arraché toute la moitié gauche de Heinz, l'ami de Frau Kraus, laisse présager d'abord les «mutilations rituelles» (M, p. 614) que subira Paul dans le boyau, et ensuite, l'incorporation symbolique ultérieure de son frère-pareil.

L'explosion lui a arraché toute la moitié gauche, jambe, flanc, bras et une partie de sa figure. Son profil droit est admirable de santé, de régularité, d'un lustré rose et dodu qui *a quelque chose de surhumain, tellement qu'on dirait que toute la force et la vitalité de son côté gauche ont reflué à droite*. Mais du côté gauche, ce n'est qu'une immense plaie, horriblement déchiquetée. (M, p. 577. C'est moi qui souligne.)

Dans cette explosion et cette amputation, on reconnaît également la dislocation de Berlin, «pseudo-capitale qui suppure au centre de l'Europe comme une pustule inguérissable» (M, p. 578), ville gémeilaire symbolique.

Le rite de passage a lieu en plusieurs étapes. D'abord, l'enfermement de Paul dans la chambre de Frau Kraus à Berlin constitue la rupture de l'initié avec le monde profane, mort symbolique. Ainsi, Paul ne parle que quand cela est nécessaire et à mi-voix seulement. Cette claustration constitue un retour aux temps mythiques: «Alors commença pour eux une vie étrange, comme hors du temps, à la lumière tremblante et glauque de deux lampes à pétrole [...]» (M, p. 593).

Le retour temporel est également souligné dans les mythes de fratricide racontés dans le serment du père Seelos: Berlin martyrisée devient la ville mythique où a lieu le sacrifice d'un frère, telle les villes de Hénoch, Rome et Thèbes. De même, le destin de Paul est non pas unique ni exceptionnel mais *mythique* et ainsi, son histoire «[...] est obscure et pleine d'échos qui retentissent du fond d'un passé immémorial» (M, p. 596). Cette messe du vendredi qui a lieu dans *la crypte de l'église de la Rédemption* est suivie d'une célébration de Noël. De même, «[...] le mur de Berlin portait à son comble cette confusion spatio-temporelle en suscitant à la faveur d'une obscurité perpétuelle un faux Vendredi saint suivi d'un faux Noël» (M, p. 597). On ne peut s'empêcher ainsi de penser que Paul, comme le Christ, mourra pour ensuite renaître.

L'incarcération précède la descente aux enfers: «Cette longue nuit carcérale dans laquelle il est enfermé depuis un temps impossible à mesurer — un temps proprement *immémorial* — il était logique qu'elle préludât à une expédition sous terre, qu'elle s'achevât en descente aux enfers» (M, p. 599). L'épreuve, subie dans la solitude, qui comporte le franchissement d'un tunnel obscur propre au parcours rituel¹⁵⁷, s'apparente à la descente dans le ventre d'un monstre, domaine de la mort, de la nuit cosmique. La terre «monstrueuse», dont «la mâchoire molle et ruisselante se referme

¹⁵⁷ Bouloumié, Michel Toumier. *Le Roman mythologique*, op. cit., p. 178.

lentement [...] comme des dents d'acier» (M, p. 603), est présentée sous l'aspect d'une *vagina dentata*¹⁵⁸: «gueule béante, hérissée de crocs de requin» (M, p. 605). Paul subit le démembrement initiatique du chaman. La lutte contre le monstre prend la forme d'une lutte contre la souffrance¹⁵⁹:

La douleur est un capital qui ne doit pas être dilapidé. C'est la matière brute qu'il faut travailler, élaborer, déployer. [...] Je sais que je dois tout retrouver en elle, [...] tout doit être recréé à partir de ces élancements, torsions, crispations, crampes, arditionnements, brûlures et martèlements qui habitent mon pauvre corps comme une ménagerie enragée. (M, p. 608)

La descente sous le mur de Berlin marque le passage de la phase alchimique *nigredo* à la *rubedo*, effectué par un processus de *sublimation*¹⁶⁰ : la noirceur du boyau «s'achève sur un bouchon de glaise rouge qui s'avance lentement sur lui» (M, p. 603). Cette terre rouge évoque le sang de la *Tellus Mater*¹⁶¹ et la renaissance du myste. Or en tant qu'épreuve originale, solitaire par laquelle Paul franchit «un seuil décisif et va au-devant de métamorphoses radicales» (M, p. 602), elle annonce son accession ultérieure à la Cité solaire: «Après les mutilations rituelles de Berlin, je ne suis plus ce profane, et le vide a fait une place à une magnifique surabondance» (M, p. 614).

b) L'Inversion *bénigne* est accomplie par l'arrivée d'un initiateur cosmique: Paul, l'Enfant martyr

La mort symbolique est suivie d'une renaissance: «Je suis l'enfant qui vient de naître» (M, p. 609), dit Paul. Dans le lexique tournierien, l'Enfant martyr est symbole

¹⁵⁸ Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes*, Paris, Gallimard, collection «Idées», 1959, p. 136.

¹⁵⁹ Bouloumié, *Michel Tournier. Le Roman mythologique*, *op. cit.*, p. 179.

¹⁶⁰ Voir la fin de ce chapitre: *La Sublimation et l'amor fati*.

¹⁶¹ Eliade, *Forgerons et alchimistes*, *op. cit.*, p. 43.

du Christ. Son corps *crucifié* (M, p. 603), Paul transcende la condition humaine et accède à un état d'*hyperconnaissance*, voire à un statut divin:

Cette nuit à trois heures, instant privilégié, béni, *surhumain* ! [...] L'espace de quelques secondes, j'ai entrevu l'état d'*hyperconnaissance* auquel pourrait aboutir la terrible et douloureuse métamorphose où je suis engagé. Ce moment sublime, je l'ai ensuite chèrement payé. *Jusqu'au lever du soleil, j'ai haleté sur une croix*, la poitrine écrasée par la corde d'un garrot, les mains et les pieds broyés dans des brodequins de buis, le cœur saignant sous des coups de lance répétés. (M, pp. 608-609. C'est moi qui souligne.)

L'instrument de cette *hyperconnaissance*, ce sont les jumelles JUMO, œil de Dieu à l'aide duquel Paul arrive à surmonter, à venger, à *inverser* la lueur aliénante qui afflige le Jumeau déparié. L'épisode des films publicitaires tournés pour la compagnie JUMO prend ainsi une signification fatidique rétroactive:

Ce jardin de mon enfance, ce théâtre privilégié de nos jeux, jamais plus certes je ne m'y promènerai, mais j'en ai désormais une connaissance plus intime, plus possessive par mon seul regard d'infirme, et je sais qu'elle ne s'arrêtera plus dans sa conquérante progression. (M, pp. 614-615)

L'Enfant devient symbole de l'*Enfance gémellaire* : le retour aux Pierres Sonnantes marque la résurrection de la cellule gémellaire. Dans les remuements de ses membres gauches amputés, Paul ressent la présence de son frère-pareil: «Ce corps gauche qui remue, qui s'agite, qui pousse des prolongements fabuleux dans ma chambre, dans le jardin, bientôt peut-être sur la mer et au ciel, je le reconnais, *c'est Jean*, incorporé désormais à son frère-pareil [...]» (M, p. 618). Or l'ubiquité cosmopolite *maligne* du Jumeau déparié qui est une distension de l'*âme déployée*, cet espace intergémellaire rempli d'idées, de sentiments et de sensations partagés, se voit restituée à sa dimension *cosmique gémellaire* :

Ce déploiement, nous l'avons joué entre nous pendant notre enfance. Puis nous l'avons étiré aux dimensions du monde, mais de façon gauche et ignorante, au cours de notre voyage, le brodant de motifs exotiques, cosmopolites. Cette dimension mondiale, il importe de la garder, mais en lui restituant la régularité et le secret des marelles de notre enfance. De cosmopolite, il faut qu'elle devienne cosmique. (M, pp. 619-620)

Or la Pentecôte dont rêvait la Sœur Béatrice, «le miracle par excellence, la bénédiction suprême qu'annonçait la Bonne Nouvelle incarnée par le Christ» (M, p. 62), se voit recouverte dans la *cryptophasie* «car la parole gémellaire destinée à un seul, par la force du dépariage s'adresse désormais au sable, au vent et à l'étoile. Ce qu'il y avait de plus intime devient universel. Le chuchotement s'élève à la puissance divine» (M, pp. 623-624).

c) Métamorphose, réalisation du nouvel ordre cosmique désiré

La métamorphose cosmique de Paul, «Je possède désormais branches dans le ciel et racines dans la terre» (M, p. 615), signale sa transcendance de la condition humaine, l'Arbre, comme la montagne, étant un symbole d'ascension à une «Cité solaire»¹⁶². Rappelons-nous la symbolique ascensionnelle de la fin de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* : «[Robinson] prit l'enfant par la main, et, contournant les blocs, il commença à gravir la pente menant au sommet du piton rocheux qui dominait le chaos » (VLP. p. 253. C'est moi qui souligne); c'est du haut de ce sommet que Robinson et Jeudi reçoivent la bénédiction de l'Astre-dieu. Dans *Le Roi des Aulnes*, c'est Tiffauges lui-même qui devient l'Arbre dans lequel grimpe l'Enfant Porte-Étoile.

La résurrection de la cellule gémellaire donne accès à la Cité solaire, la cellule gémellaire étant un «grand soleil enfoui [au] secret éblouissant» (M, p. 410)¹⁶³. Or à la

¹⁶² Eliade, *Traité d'histoire des religions*, op. cit., p. 94.

¹⁶³ On comprend ainsi pourquoi la volupté sans-pareil «[...] pâlit, jaunit, flétrit en regard de la gémellaire, comme une ampoule électrique quand le soleil se lève » (M, p. 278. C'est moi qui souligne). Sophie, tel Icare, qui ose trop s'approcher de cette source d'énergie cosmique,

fin des *Météores* on retrouve la figure de l'Androgyne Homme-Femme-Portenfant qui paraît dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de même que dans *Le Roi des Aulnes* :

Edouard et Maria-Barbara, *se tenant par la main, s'avançaient à la rencontre du soleil*, et la force bienfaisante de ces divinités était si intense que la terre toute entière souriait sur leur passage. Et tandis que *mon corps gauche en fête se mêlait au cortège et se perdait dans le dédale neigeux et lumineux de ces grands êtres*, mon corps droit recroquevillé sur sa couche pleurait de nostalgie et de douceur. *Le cortège s'est enfoncé dans la gloire du levant [...]*.
(M, p. 620. C'est moi qui souligne.)

Si Edouard et Maria-Barbara ont manqué une fois cette invitation à l'Absolu, à l'Androgynat, ils se voient rachetés par la naissance des *Gémeaux*. «Ne pouvait-on pas imaginer qu'ils avaient réparé leur défaillance en mettant au monde onze ans plus tard ces deux enfants?» (M, p. 318). Selon la symbolique du Gauche et du Droit présentée dans *Le Roi des Aulnes*, il appert que la moitié *gauche, amputée* de la Cellule, orientée vers le passé, vers l'Enfance gémellaire, *vers le Soleil*, accède à la Cité solaire: «Car je suis désormais un drapeau claquant dans le vent, et si son bord droit est prisonnier du bois de la hampe, son bord gauche est libre et vibre, flotte et frémit de toute son étamine dans la véhémence des météores» (M, p. 624).

La sublimation et l'*amor fati*

La dernière image des *Météores* est aussi révélatrice que celles de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* et du *Roi des Aulnes*. Ce troisième roman se conclut ainsi: «Cela s'appelle: sublimation» (M, p. 625). Ce que l'on appelle *sublimation* dans *Les Météores* désigne l'*amor fati*, «[...] la force géniale d'un homme qui parvient à transformer en bénédiction un terrible coup du sort, en bonheur la plus désastreuse des fatalités» (VP,

découvre «que mille et mille traits de la personnalité de Jean n'étaient que les reflets brisés et pailletés [...]» (M, p. 410) de l'astre gémellaire. En tant que gardien de la cellule gémellaire, Paul est son assurance et son *ascendant* ; or Jean, qui se place dans «le rayonnement de son *champ*» y retrouve «couleur et chaleur» (M, p. 411. C'est moi qui souligne).

pp. 104-105). *L'amor fati* est la reconnaissance du *fatum*, son Inversion *bénigne* même, qui permet à Robinson, à Tiffauges et à Paul de retrouver la condition androgyne de l'Unité antérieure perdue dans la Cité solaire. «Le véritable sujet de ces romans, c'est la lente métamorphose du destin en destinée, je veux dire d'un mécanisme obscur et coercitif en l'élan unanime et chaleureux d'un être vers son accomplissement» (VP, p. 242). Ainsi, la Quête témoigne d'une révolte, d'une clairvoyance mais aussi, et peut-être de façon paradoxale, d'un *espoir* qui s'enracine dans le fatalisme: Robinson, Tiffauges et Paul n'acceptent pas le divorce entre le Moi et le Monde et, par le biais de leur voyage initiatique — parce que, en effet, ils font tous trois un seul et même parcours symbolique —, arrivent à réconcilier Destin collectif et Destin personnel au-delà de la mort, dans la Cité solaire.

CONCLUSION

**Des structures mytho-initiatiques
vers une structure profonde**

Des structures mytho-initiatiques vers une structure *profonde*

Tout mythe est la réalisation d'une seule et même structure¹⁶⁴; lors de l'étude précédente, on a dégagé l'architecture mytho-initiatique qui informe *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, *Le Roi des Aulnes* et *Les Météores*. Toutefois, selon Lévi-Strauss, cette structure «singulière» se réduit en unités constitutives antithétiques, en *mythèmes* qui «[...] fonctionnent simultanément sur deux plans, celui du langage où ils continuent de signifier chacun pour soi, et celui du métalangage où ils interviennent comme éléments d'une *super-signification*, qui ne peut naître que de leur union»¹⁶⁵. Or, à son exemple, il semble que les unités bipolaires à la base de cette structure mytho-initiatique, c'est-à-dire *l'Unité antérieure perdue: l'Androgynel'Unité antérieure retrouvée: la Cité solaire*, ainsi que *l'Inversion malignel'Inversion bénigne* pourraient être qualifiées de *mythèmes*. De la structure mytho-initiatique qui actualise cette trilogie ressort ainsi une structure *profonde* qui informe l'écriture romanesque, la *réécriture mythique* de Michel Tournier.

164 Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1958, p. 232.

165 Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 171. C'est moi qui souligne.

L'Unité antérieure perdue et l'Inversion *maligne*

La Quête initiatique qui aboutit dans l'épanouissement de l'être, commence dans son insatisfaction: le protagoniste de Tournier éprouve une nostalgie de l'Unité antérieure perdue, c'est-à-dire de la condition hermaphrodite originelle de l'Homme. La naissance gémellaire revêt une qualité exceptionnelle, voire *fabuleuse* parce qu'elle témoigne des racines mythiques *doubles* de l'être humain avant la Chute; n'est-ce pas depuis leur chute dans le temps que Jean et Paul cherchent à recouvrer «l'identité éternelle, immobile, inaltérable qui est [leur] statut originel» (M, p. 422)? Cette nature prodigieuse explique la rareté du phénomène gémellaire, ainsi que la dialectique sédentaire/nomade qui polarise la cellule gémellaire Jean-Paul. Pensons également à la *cryptophasie*, vestige de la langue originelle, «celle que parlaient entre eux au Paradis terrestre Adam, Ève, le Serpent et Jehovah» (M, p. 61). Or, seuls les Jumeaux, avatars de l'Ancêtre hermaphrodite, représentent des Innocents.

Le passage d'une espèce humaine *androgyn*e, voire *gémellaire*, à une race de *sans-pareils* est opéré par la dislocation de l'Adam hermaphrodite qui fait surgir l'*altérité* ; or, elle est aussi à la racine de l'Inversion *maligne*. Le thème du *miroir déformant* en est un leitmotiv parce que l'Autre ne peut être qu'une copie *non conforme*, un *ersatz* de l'Être primordial¹⁶⁶, d'où l'exemple des couples hétéro- et homo- sexuels, imposteurs de la cellule gémellaire. L'Inversion *maligne*, cette *image sans ressemblance*¹⁶⁷, évoque de la sorte la corruption des Innocents du royaume paradisiaque — n'oublions pas que c'est Satan, sous le déguisement du Serpent, qui séduit Ève dans le péché. «De cette sainteté spontanée et comme native, Satan a une

166 Dans la décision du roi Barbedor (Gaspard, Melchior et Balthazar) d'assurer la succession au trône en faisant une copie conforme de lui-même, en *se refaisant*, il cherche à se protéger de l'*altérité maligne*.

167 Il nous est expliqué, dans Gaspard, Melchior et Balthazar, que la racine de ce dualisme ontologique se trouve dans la Chute: au moment où l'Homme, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, commet le péché originel, est instaurée une *dissemblance* entre lui et le Père. Michel Tournier, Gaspard, Melchior et Balthazar, Paris, Gallimard, 1980, p. 46.

singerie qui *lui ressemble* et qui est tout l'inverse: la pureté» (RA, p. 125. C'est moi qui souligne).

Avec la naissance d'Ève sont instaurées la relation dialectique sans-pareil et la procréation, chute de l'Homme dans le tourbillon du temps dégradant et mortel. Il nous est raconté dans la nouvelle, «La famille Adam»¹⁶⁸, que l'Adam hermaphrodite, capable de se faire des enfants à lui-même, ne se féconde pas parce qu'il existe en lui-même deux êtres contradictoires, un sédentaire et un nomade, ce qui ne lui permet ni de dormir, ni de procréer. Or, l'exil du Paradis et une vie d'errance perpétuelle, ainsi que la naissance de deux fils, Caïn et Abel, découlent en quelque sorte de la création de l'Autre féminin; les amours sans-pareil mettant les partenaires «dans l'attitude asymétrique et déséquilibrée du marcheur accomplissant un pas, le premier pas» (M, p. 387).

Cette «castration» mythique est reprise dans le fratricide intra-utérin du sans-pareil, péché originel qui déclenche la cascade de violences et de crimes qui s'appellent Histoire; comme l'Ancêtre disloqué qui, exilé du Paradis, rôde dans le désert, les ogres sans-pareils, «éperdus de solitude et de remords, errent de par le monde» (M, p. 196).

De cette manière, le héros tournierien, qu'il soit un jumeau ou un sans-pareil, se trouve *a priori* devant un écart qui le sépare de ses origines mythiques, de sa destinée. Cet écart existentiel est *quantifiable*, figurant, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'étendue d'une mer; l'équivalent d'un voyage en bateau dans le cas de Paul¹⁶⁹, tandis que la *voie phorique* se poursuit sur l'autre rive, la rive *gauche* si l'on évoque la symbolique tiffaugéenne, du Rhin. Il appert ainsi que l'écart initial entre Destin et Destinée se mesure en lieues nautiques et figure une étendue d'eau: n'est-ce pas une traversée, réelle ou imaginaire, à bord d'un bateau qui donne au protagoniste

168 «La famille Adam», in *Le Coq de bruyère*, Paris, Gallimard, collection «folio», 1978, pp. 10-18.

169 Tandis que Jean part en bateau, la poursuite de Paul se fait en avion. Or, le cheminement de Jean étant désormais reproduit *à la lettre*, Paul mettant ses pas dans les traces de son frère-pareil, la distance qui les sépare mesure l'équivalent symbolique d'une traversée en bateau.

l'impression de cheminer dans la voie de sa vocation? Cette étendue symbolique sépare le protagoniste d'un Frère, dans le sens littéral et figuré, et fait de lui un solitaire, voire un *marginal*. Elle représente surtout l'«arrachement» qui prépare le néophyte à l'initiation.

L'isolement du héros-initié donne lieu à une *rétrospection* ; l'écart spatial métaphorique est également un *intervalle temporel*. La fixation du héros au passé amène un retour symbolique à l'Enfance: pensons aux rêveries de Robinson immergé dans la souille et à l'épisode du galion imaginaire, où il croit voir sa sœur Lucy. On se souvient également de Tiffauges et de Paul qui, chacun remémorant son enfance, soulèvent la question de leur identité personnelle *mythique*.

L'évocation de l'Enfance permet la résurrection du mythe de l'Enfance gémellaire humaine. Robinson qui remonte à son passé est associé au premier homme sous l'arbre de la Connaissance et à une «statue de limon»; son exploration des *voies tellurique et végétale* soulève la possibilité d'une procréation *sans altérité* et renvoie, en quelque sorte, aux *amours ovaies* gémellaires. À la racine de la nostalgie «atavique», «surhumaine» de Tiffauges se trouve l'Homme-Femme-Portenfant, la *phorie* étant une restauration de l'Adam hermaphrodite. Le récit et la recherche de Paul ne sont qu'une répétition palingénésique de la quête de l'Androgyne disloqué.

L'Unité antérieure retrouvée: l'Inversion *bénigne* et l'accès à la Cité solaire

L'Inversion *bénigne* est accomplie par un Enfant, métaphore de l'Enfance humaine. L'Enfant martyr est symbole du Christ et ainsi, la persécution, sous le signe de l'Inversion *bénigne*, devient promesse de rédemption. À lui est consacré le rôle d'initiateur cosmique qui détourne le héros de la *pureté* vers l'*innocence*, instaurant, de la sorte, entre eux une ressemblance fraternelle, *gémellaire*.

L'accès au Royaume des Cieux, à *la Cité solaire* étant réservé aux Enfants, la quête du héros tournierien, qui est un périple vers la lumière du Soleil, atteint son apogée dans *l'Astrophorie*, l'exaltation de l'Enfant Porte-Étoile. Seuls ceux qui ressemblent aux Enfants, c'est-à-dire les Innocents, entreront dans le Royaume des Cieux¹⁷⁰; l'Enfance est signe du recouvrement de l'Androgynat primordial qui donne accès à la Cité solaire. Or, l'Enfant Porte-Étoile est aussi symbole du Soleil, l'étoile étant un petit soleil ainsi que le signe de l'arrivée au monde du Seigneur. La figure de l'Androgyne Homme-Femme-Portenfant devant le Soleil, symbole de l'Unité antérieure retrouvée, signale l'apothéose de la Quête.

«Un enfant en larmes caché par l'œuvre qu'il porte» (VP, p. 11): dans «cette petite image traditionnelle de la famille» qui sert de frontispice à l'essai *initiatique*, «L'Enfant coiffé», ressort encore une fois la dimension *autohagiographique* de l'œuvre de Tournier. La réécriture ayant valeur initiatique, permettant «un retour vers l'innocence que chaque homme pleure secrètement» (VLP, p. 112), l'Œuvre romanesque empêche le mythe — et ainsi l'Écrivain — de mourir...

¹⁷⁰ L'Évangile selon Matthieu 19. 13-16.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE

Éléments de bibliographie (Michel Tournier)

a) Corpus primaire

Vendredi ou les limbes du Pacifique. Paris, Gallimard, collection «folio», 1967.

Le Roi des Aulnes. Paris, Gallimard, collection «folio», 1970.

Les Météores. Paris, Gallimard, collection «folio», 1975.

b) Corpus secondaire: romans, contes, nouvelles et récits de Michel Tournier

Le Coq de Bruyère. Paris, Gallimard, collection «folio», 1978.

Gaspard, Melchior et Balthazar. Paris, Gallimard, 1980.

Gilles et Jeanne. Paris, Gallimard, 1983.

La Goutte d'or. Paris, Gallimard, collection «folio», 1985.

Le Médianoche amoureux: contes et nouvelles. Paris, Gallimard, 1989.

Essais

Le Vent paralet. Paris, Gallimard, collection «folio», 1977.

Le Vol du vampire. Paris, Gallimard, collection «Idées», 1981.

Petites proses. Paris, Gallimard, collection «folio», 1986.

Éléments de bibliographie (Méthodologie)

Durand, Gilbert. Figures mythiques et visages de l'œuvre: de la mythocritique à la mythanalyse. Paris, Berg International, 1979.

---- L'Imagination symbolique. PUF, 1964.

---- Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Paris, Bordas, 1969.

Eliade, Mircea. Aspects du Mythe. Paris, Gallimard, 1963.

---- Forgerons et alchimistes. Paris, Flammarion, 1956.

---- Initiation, rites et sociétés secrètes. Paris, Gallimard, collection «Idées», 1959.

- Le Mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétitions. Paris, Gallimard, collection «folio/essais», 1969.
- Mythes, rêves et mystères. Paris, Gallimard, 1957.
- Naissances mystiques: essais sur quelques types d'initiation. Paris, Gallimard, 1959.
- Traité d'histoire des religions. Paris, Payot, 1968.
- Lévi-Strauss, Claude. Anthropologie structurale. Paris, Plon, 1958 et 1974.
- Anthropologie structurale deux. Paris, Plon, 1973.
- L'Homme nu. Paris, Plon, 1971.
- La Pensée sauvage. Paris, Plon, 1962.

Éléments de bibliographie (Critique)

- Albèrès, R.M. «Un nouveau Robinson Crusoé et ses mythes», in Les Nouvelles littéraires, le 6 avril 1967.
- Allemand, Sylvie. «Michel Tournier en classique ou l'art de retourner en enfance», entrevue avec Michel Tournier, in Nuit blanche, no 41, septembre-octobre-novembre 1990, pp. 47-48.
- Altes, Liesbeth Korthals. «Le Roi des Aulnes ou l'appropriation de l'"autre"», in C.R.I.N., no 20, 1989, pp. 98-121. Se trouve également dans L'Étranger dans la littérature française. PU de Groningen, 1989, pp. 98-121.
- Bevan, David. «Comique/cosmique: l'intégralité du monde de Michel Tournier», in Thalia, Fall & Winter, 1985, pp. 27-31.
- Michel Tournier. Amsterdam, Rodopi, 1986.
- «Tournier, Borborygmus and Borborology: Reverberations of Eating Each Other», in Literary Gastronomy. Amsterdam, Rodopi, pp. 105-113.
- Bevernis, Christa. «Michel Tournier, l'œuvre et son message», in Philologica Pragensia, nos 3-4, 1983, pp. 197-203.
- Boncenne, Pierre. «Michel Tournier», entrevue, in Lire, no 146, novembre 1987, pp. 61-69.
- Bordeleau, Francine. «Le romancier bouffé aux mythes», entrevue avec Michel Tournier, in Nuit blanche, no 41, septembre-octobre-novembre 1990, pp. 42-45.
- Bougnoux, Daniel. «Des métaphores à la phorie», in Critique, no 301, juin 1972, pp. 527-543.

- Bouloumié, Arlette. Arlette Bouloumié commente *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Paris, Gallimard, collection «foliothèque», 1990.
- «La figure du Christ dans l'œuvre de Michel Tournier», in Revue des sciences philosophiques et théologiques, juillet 1987, pp. 433-442.
- Michel Tournier. Le Roman mythologique, suivi d'un entretien avec Michel Tournier. Paris, Editions José Corti, 1988.
- «Mythologies», in Le Magazine littéraire, no 226, janvier 1986, pp. 26-28.
- «Onomastique et création dans Les Météores de Michel Tournier», in Revue d'histoire littéraire de la France, vol. 88, no 6, 1988, pp. 1096-1112.
- «Rencontre avec Michel Tournier», in Europe, nos 722-723, juin-juillet 1989, pp. 147-157.
- «Le Roi des Aulnes de Michel Tournier» in L'École des Belles Lettres, septembre 1986, pp. 9-23; octobre 1986, pp. 3-11.
- «Tournier face aux lycéens», in Le Magazine littéraire, no 226, janvier 1986, pp. 20-25.
- Braudeau, Michel. «L'Ogre Tournier», entrevue avec Michel Tournier, in L'Express, no 1403, 29 mai - 4 juin 1978, pp. 80-89.
- Brognet, Eric. «Michel Tournier, de l'initiation au salut», in Marginales, nov.-déc. 1983, pp. 10-18. Se trouve également dans Revue générale, décembre 1984, pp. 51-59.
- Brochier, J.J. «Dix-huit questions à Michel Tournier», in Le Magazine littéraire, no 138, 1978, pp. 10-12.
- Cesbron, Georges. «Notes sur l'imagination terrienne dans Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier», in Revue de l'Université de Bruxelles, nos 1-2, 1979, pp. 357-365.
- Chabot, Jacques. «Un frère jumeau du monde: Michel Tournier», in Études, no 345, 1975, pp. 49-71.
- Cloonan, William. Michel Tournier. Boston, Twayne Publishers, 1985.
- «Michel Tournier's Le Roi des Aulnes: Goethe in the Third Reich», in Goethe in the Twentieth Century. New York, Greenwood, 1987, pp. 21-27.
- «The Artist, Conscious and Unconscious, in Le Roi des Aulnes», in Romance Quarterly, vol. 29, no 2, 1982, pp. 191-200.
- «The Spiritual Order of Michel Tournier», in Renascence: Essays on Value in Literature, vol. 36, nos 1-2, 1983-1984, pp. 77-87.
- Contival, Isabelle. «Versions et inversions de l'ogre dans Le Roi des Aulnes de Michel Tournier», in Cesbron, Georges (éd.). Mytæ — rite — symbole. Angers, P. U. d'Angers, 1985, pp. 333-349.

- Davis, Colin. «Identity and the Search for Understanding in Michel Tournier's Les Météores», in French Forum, vol. 12, no 3, 1987, pp. 347-356.
- «Michel Tournier Between Synthesis and Scarcity», in French Studies, vol. 42, no 3, 1988, pp. 320-331.
- Michel's Tournier: Philosophy and Fiction. Oxford, Clarendon Press, 1988.
- «Michel Tournier's Vendredi ou les limbes du Pacifique: a Novel of Beginnings», in Neophilologus, vol. 73, no 3, 1989, pp. 373-382.
- Degn, Inge. «L'Œuvre de Michel Tournier, creuset de mythes», in Actes du Xe Congrès des romantistes scandinaves. Lund, 10-14 août 1987. Lund, Lund University Press, pp. 91-99.
- Deleuze, Gilles. «Michel Tournier et le monde sans autrui», postface, in Vendredi ou les limbes du Pacifique. Paris, Gallimard, collection «folio», 1972, pp. 257-283.
- «Une théorie d'autrui (Autrui, Robinson et le pervers)», in Critique, no 241, juin 1967, pp. 505-525.
- Edwards, Rachel. «Myth, Allegory and Michel Tournier», in Journal of European Studies, vol. 19, no 2, 1989, pp. 99-121.
- En collaboration. Images et signes de Michel Tournier. Actes du colloque du Centre culturel international de Cerisy-La-Salle. Sous la direction d'Arlette Bouloumié et Maurice de Gandillac. Paris, Gallimard, 1991.
- Gantrel, Martine. «Michel Tournier: une "folie raisonneuse et systématique"», in The French Review: Journal of the American Association of Teachers of French, vol. 63, no 2, 1989, pp. 280-289.
- Glenn, Catherine. «La Robinsonnade de Michel Tournier: quelle réécriture?», in French Studies in Southern Africa, no 15, 1986, pp. 90-100.
- Guichard, Nicole. Michel Tournier. Autrui et la quête du double. Didier-Erudition, 1988.
- Harris, Rendel James. The Cult of the Heavenly Twins. Cambridge, Cambridge Press, 1906.
- Hueston, Penny. «An Interview with Michel Tournier», in Meanjin, no 38, 1978, pp. 400-405.
- Idoux, Marie-Joseph. «Le symbolisme de la lumière dans Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier», in Recherches sur l'imaginaire, VIII, 1983, pp. 159-168.
- Johnson, Phyllis et Brigitte Cazelles. «L'Orientation d'Abel Tiffauges dans Le Roi des Aulnes de Michel Tournier», in Rocky Mountain Review of Review of Language and Literature, no 29, 1974, pp. 166-171.
- Koster, Serge. «Éléments de Tourniérologie», in Sud, vol. XVI, no 61, Marseille, 1986.

- Tournier. Les plumes du temps. Paris, Artefact, 1986.
- «Trois tours d'écrou», in Le Magazine littéraire, no 226, janvier 1986, pp. 14-15.
- Ladimer, Bethany. «Overcoming Original Difference: Sexuality in the Work of Michel Tournier», in Modern Language Studies, no 2, vol 21, 1991, pp. 79-91.
- Lefebvre, Jean. «Deux ou trois choses dues à Michel Tournier», in Nuit blanche, no 41, septembre-octobre-novembre 1990, pp. 45-46.
- Maclean, Kirstine. «Human Relations in the Novels of Michel Tournier: Polarity and Transcendence», in Forum for Modern Language Studies, no 23, 1987, pp. 241-252.
- «Une clé pour Michel Tournier: La transcendance de la polarité binaire et l'accession à un domaine supérieur», in Degré second: Studies in French Literature, vol. 11, 1987, pp. 51-58.
- Magnan, Jean-Marie. «Saint Gilles de Rais ou Tournier hagiographe», in Sud, no 61, 1986, pp. 30-34.
- «Les transports secrets», in Sud, no 61, 1986, pp. 70-75.
- Marosuari, Maria. «Un chapitre des avatars de Robinson Crusoé: Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique», in Studia Romanica, XI, décembre, 1985, pp. 99-103.
- Masson, Pierre. «Michel Tournier, Goncourt par erreur?», in L'École des Belles Lettres, janvier 1988, pp. 3-8.
- Merllié, Françoise. «Histoires de barbes», in Le Magazine littéraire, no 226, janvier 1986, pp. 29-35.
- «La reine blonde. De Méduse à la muse, comment les mots délivrent l'image», in Sud, no 61, 1986, pp. 14-29.
- Michel Tournier. Paris, Belfond, collection «Les dossiers Belfond», 1988.
- «Michel Tournier répond aux critiques», in Le Figaro littéraire, no 1509, p. 15.
- Mignone, Patricia. «Michel Tournier: une symbolique initiatique», in Cahiers internationaux de symbolisme, nos 45-47, 1982, pp. 77-88.
- Montalbetti, Jean. «Le piège de l'image», in Le Magazine littéraire, no 226, janvier 1986, pp. 18-19.
- O'Hearn, D.J. «Michel Tournier — Symbols and Stories», in Scripta, June, 1984, pp. 13-22.
- Petit, Susan. «The Bible as Inspiration in Tournier's Vendredi ou les limbes du Pacifique», in French Forum, vol. 9, no 3, 1984, pp. 343-354.

- «Fugal Structure, Nestorianism and St. Christopher in Michel Tournier's Le Roi des Aulnes», in Novel: a Forum on Fiction, vol. 19, no 3, 1986, pp. 232-245.
- «Joachim de Fiore, the Holy Spirit, and Michel Tournier's Les Météores», in Modern Language Studies, vol. 16, no 3, 1986, pp. 88-100.
- Michel Tournier's Metaphysical Fictions. Amsterdam, John Benjamins Publishing Co., 1991.
- Piater, Jacqueline. «Du Roi des Aulnes à Gilles de Rais. Où nous mène Michel Tournier?», in Le Monde des livres, le 27 mai 1984, pp. 19, 26.
- Pihan, Yves. «Michel Tournier — la vocation du livre», in L'École des Belles Lettres, janvier 1984, pp. 13-17.
- Poirier, Jacques. Approche de Vendredi ou les limbes du Pacifique. Dijon, Éditions de l'Atei, collection «Nouvelles Approches», 1984.
- Purdy, Anthony. «The Essential Michel Tournier: Paradigm or Paradox», in Dalhousie French Studies, Spring-Summer, vol. 12, 1987, pp. 54-67.
- «From Defoe's Crusoe to Tournier's Vendredi: the Metamorphosis of a Myth», in Canadian Review of Comparative Literature, vol. 11, no 2, 1984, pp. 216-235.
- «L'Illusion thématique», in Strumenti critici, maggio 1989, pp. 279-292.
- «Les Météores de Michel Tournier: Une perspective hétérologique», in Littérature, no 40, 1979, pp. 32-43.
- Redfern, W.D. «Approximating Man: Michel Tournier and Play in Language», in The Modern Language Review, vol. 80, no 2, 1985, pp. 304-319.
- Rizk-Hanna, H. «Du mythe à l'écriture. Le Motif de l'humour portenfant dans Le Roi des Aulnes», in Annales des lettres françaises, vol. 5, 1985, pp. 75-121.
- Robert, Marthe. Roman des origines et origines du roman. Paris, Gallimard, collection «Tel», 1972.
- Rosello, Mireille. L'In-différence chez Michel Tournier. Éditions José Corti, 1990.
- Salkin Sbiroli, Lynn. Michel Tournier: la séduction du jeu. Genève-Paris, Éditions Slatkine, 1987.
- Sankey, Margaret. «Meaning Through Intertextuality: Isomorphism of Defoe's Robinson Crusoe in Tournier's Vendredi ou les limbes du Pacifique», in Australian Journal of French Studies, no 18, 1981, pp. 77-88.
- Sauber, Marianne. «L'Ogre et ses symboles», in Europe, no 501, janvier 1971, pp. 158-162.
- Schehrer, Lawrence. «Tournier's Theoretical Pretext Works like a Charm», in Studies in XXth Century Literature, Summer, 1988, pp. 221-238.

- Shattuck, Robert. «Comment situer Michel Tournier», in Sud, no 61, 1986, pp. 132-153.
- Stalloni, Yves. «Michel Tournier, Vendredi et les limbes du Pacifique», in L'École des Belles Lettres, le 1er février 1981, pp. 2-14; le 1er mars 1981, pp. 2-12.
- Starkier, Isabelle. «Michel Tournier et l'ombre portée du Juif», in Pardès, no 1, 1985, pp. 169-178.
- Stirn, François. Vendredi et les limbes du Pacifique. Analyse critique par François Stirn-Hatier, collection «Profil d'une œuvre», no 86, 1985.
- Strauss, Walter. «Tournier's Quest for Sophia», in Literature as Philosophy/Philosophy as Literature. Iowa City, University of Iowa Press, 1987, pp. 306-316.
- Taat, Mike. «Et si le roi était nu? Michel Tournier, romancier mythologique», in Rapports. Het Franse Boek, no 2, 1982, pp. 49-58.
- Vierne, Simone. Roman — rite — initiation. Grenoble, PU de Grenoble, 1973.
- Vray, Jean-Bernard. «De l'usage des monstres et des pervers», in Sud, no 61, 1986, pp. 100-131.
- Wisman, Josette. «Idéologie chrétienne et idéologie nazie: une lecture herméneutique du Roi des Aulnes de Michel Tournier», in Romanic Review, no 4, vol 80, 1989, pp. 591-606.
- Worton, Michael. «Écrire et réécrire: le projet de Tournier», in Sud, no 61, 1986, pp. 52-69.
- «Michel Tournier and a philosophy of novel», in The Fiction Magazine, Winter, 1984, pp. 48-50.
- «Myth-reference in Le Roi des Aulnes», in Stanford French Review, nos 2-3, 1982, pp. 299-310.
- York, R.A. «Thematic Construction in Le Roi des Aulnes», in Orbis Litterarum: International Review of Literary Studies, vol. 36, no 1, 1981, pp. 76-81.

TABLEAU I
La structure mytho-initiatique tourniérienne

TABLEAU I
La structure mytho-initiatique tournérienne

La solitude, la rétrospection et la régression

- a) La rétrospection du héros, déclenchée par la solitude, débouche sur la découverte de l'Unité antérieure perdue
- b) La régression: scatologie et animalité
- c) Mort symbolique qui se réalise par une perte d'identité et par un enfouissement

L'Inversion *maligne* ou le retour vers la civilisation dévalorisée

- a) L'Élément-charnière entre la première et la deuxième partie est une traversée à bord d'un bateau, réelle ou imaginaire, mais qui reste toujours symbolique et qui constitue un rite de passage
- b) Maîtrise progressive de soi et de son environnement
- c) Aliénation, imposition d'une nouvelle identité
- d) Deux morts symboliques

L'Inversion *bénigne* comme accès à la Cité solaire ou à la transcendance

- a) L'Événement catalyseur qui cause un renversement dans l'ancien ordre et qui est une explosion
- b) L'Inversion *bénigne* est accomplie par l'arrivée d'un initiateur cosmique qui est un Enfant, symbole du Christ
- c) Métamorphose, réalisation du nouvel ordre cosmique désiré